

1910

## Series C, Reel 2: 172-248

Follow this and additional works at: [https://via.library.depaul.edu/drma\\_corr](https://via.library.depaul.edu/drma_corr)

---

### Recommended Citation

Series C, Reel 2: 172-248.

[https://via.library.depaul.edu/drma\\_corr/44](https://via.library.depaul.edu/drma_corr/44)

This Article is brought to you for free and open access by the DeAndreis-Rosati Memorial Archives at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Archives of the General Curia: American Correspondence by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact [digitalservices@depaul.edu](mailto:digitalservices@depaul.edu).

MONAGHAN



# St. Mary's Seminary

Perryville, Perry County, Mo.

March 10<sup>th</sup> 1865.

Reverend Father:

*Gratia D.N.J.C. sit semper nobiscum.*

The undersigned recently appointed admonitor by our Visitor, Rev. Stephen Ryan, most respectfully as in duty bound, makes known to you the present condition of the affairs of this House. 1<sup>st</sup> Our number of Priests is nine including the Rev. P. W. McNamary, our local Superior; and the number of lay brothers is ten.

All seem to be actuated by the true spirit of the Community in the discharge of their respective duties agreeably to the common Rules of our Congregation.

2<sup>nd</sup> — Our college is doing as well as could be expected under existing circumstances, indeed it is in a flourishing condition, if we take into consideration the present disturbed state of society in this country, occasioned by the war.

3<sup>rd</sup> — And the financial concerns of St. Mary's of the Parsons, are perfectly safe. The

Respectfully, I am, Sir,

Your obedient servant,

The Revenue arising from the College, the Parish Church, and the Seminary farm and mill is amply sufficient to meet all debts against the said Institution.

Most respectfully your humble and obed<sup>t</sup> child in X<sup>t</sup>.

Very Res<sup>t</sup>. J. B. Etienne, Sup<sup>r</sup>. Gen<sup>l</sup>.

John Monaghan. C. M.



ODIN

son M<sup>re</sup> Odin, pour le quel il était plein d'estime  
et d'affection et dont il admirait particulièrement  
son esprit de pauvreté et de l'autre son amour généreux  
pour les pauvres.

Lettres de M<sup>re</sup> Odin à consulter

1<sup>o</sup> Lettres imprimées dans les Annales de la Congrégation

t. 4. page 16

t. 5. p. 11 et 45

t. 8. p. 181 1841

{ p. 213 1842 — (Jardé le 6 mars)

p. 233

adressées à M. Étienne, Procureur g<sup>al</sup> de la Cong<sup>g</sup>

2<sup>o</sup> 14 lettres manuscrites de M<sup>re</sup> Odin

Archives de la M<sup>le</sup> Orléans en 186

Déposé dans la famille le 26 mai 1870

*M<sup>r</sup> J<sup>e</sup> Jean-Marie ODIN, Vicaire apostolique  
du Texas (Etats Unis).*

*Né le 4 décembre 1799 à Ambierle (Loire)*

*Entré dans la Congrégation de la Mission le 8 9<sup>bre</sup> 1822  
et fait les vœux le 12 janvier 1825  
à St<sup>e</sup> Marie-des-Barrens, dans la Missouri,  
où il était professeur au Séminaire-collège qui  
venait d'être établi par les premiers missionnaires  
Sagariettes arrivés en 1817 en cette  
contrée déserte.*

*M<sup>r</sup> ODIN travaillait avec zèle et avec fruit à l'enseignement  
auprès de la maison et aux travaux du ministère  
au dehors. Tous les jours il allait à plusieurs  
lieues de là dire la sainte messe, confesser et prêcher.  
Dès l'année 1828 il avait été nommé Président  
du collège.*

*Quelques années après, il fut envoyé <sup>avec deux des confrères</sup> porter les  
lumières de l'évangile aux peuplades à moitié sauvages  
du Texas; et en 1841 il fut nommé Vicaire apostolique  
de cette province.*

Nota. Pour avoir des renseignements  
consulter M. M. Justiniani (à Baltimore)  
M. M. Andrieux et Verriena (à New-Orléans)  
Surtout M. Hennetty (à Chicago) qui avait travaillé avec

## Notes

M<sup>r</sup> Jean-Marie Odin Vicaire apostolique du Texas  
(Etats-Unis). 1799-1870.

M<sup>r</sup> Odin, né le 1<sup>er</sup> juin 1799 à Ambérieu (Savoie) diocèse de Lyon, partit pour les missions des Etats-Unis de l'Amérique du nord en 1822. Il entra dans la Congrégation de la Mission, de St Joseph, le 4 novembre de la même année et eut le bonheur de faire la connaissance de M<sup>r</sup> Odin le 12 janvier 1825. Il était alors professeur au séminaire-collège de St. Marie des Barrens dans le Kentucky, qui venait d'être établi par les premières missionnaires Lazaristes, italiens, arrivés en 1817 dans cette contrée déserte, où tout était à créer.

était estimé et  
cher de tous.

M<sup>r</sup> Odin, qui avait l'honneur d'un excellent caractère. A la fin de l'âge et jouissant d'une bonne santé, il travaillait avec zèle et avec fruit à l'enseignement au dedans de la maison et aux travaux du saint ministère au dehors. Tous les jours il allait à plusieurs lieues de là dire la messe, confesser et prêcher.

Dès l'année 1828 il avait été nommé Président du collège qui professa tout le temps qu'il fut chargé de cet emploi. On fut obligé un peu plus tard de le lui décharger pour se livrer exclusivement à la direction du séminaire et aux missions.

Quelques années après, il fut envoyé avec deux de ses confrères porter les lumières de l'évangile aux peuplades à moitié sauvages du Texas, où les choses les plus nécessaires à la vie leur manquaient plus d'une fois, sans parler de plusieurs dangers auxquels ils furent exposés.

En 1861, il fut, malgré son refus, nommé Vicaire apostolique de cette mission, et sacré le 6 mars 1862.

Pour plus amples renseignements  
voir 6 de ses lettres imprimées dans les annales de la Cong<sup>g</sup> de la Mission,  
tome I. page 16; tome 5. pp. 11 et 45; tome 8. pages 181 (1840), 213 et 233  
et les manuscrits.

Archevêque de la Nouvelle-Orléans en 1870.  
Décédé dans sa famille le 26 mai 1870.



Memoire adressé à M. le Supérieur Général de la Congrégation —  
de la Mission, vers la fin du mois d'août 1835, concernant nos établissements  
— du Missouri, Diocèse de St. Louis. — (par M. Odin)

Très honoré Père,

Etats Unis  
— 1835 —

La congrégation de la Mission fut établie en Amérique  
en 1816 par Mgr Dubourg et placée dans un lieu appelé  
Barrens, c.à.d. stérile à raison de la maigreur du sol.  
Quelques pauvres familles catholiques pleines d'attachement  
pour leur religion résidoient dans ce pays alors  
peu habité. ils exprimèrent un vif désir d'avoir des prêtres  
fixes parmi eux. Mgr Dubourg jugea que la simplicité  
des habitants et l'éloignement des villes rendoient ce  
lieu propre pour l'éducation de son clergé. Il demanda  
à ces habitants 640 arpents de terre de la valeur à  
peu près de 3 à 4000 francs pour y fonder son séminaire.  
Ils les lui accordèrent à condition qu'ils recevraient gratuitement  
et à perpétuité l'assistance d'un prêtre. L'évêque  
y consentit, exigeant <sup>cependant</sup> qu'ils coopérassent un peu par  
leurs travaux à la construction <sup>du bâtiment en bois</sup> du séminaire, de bois qu'il  
fit élever et qu'ils donnaissent pendant quelques <sup>provi-</sup>  
ous pendant un certain nombre d'années pour aider  
à alimenter ses séminaristes: conditions qu'ils n'ont pas  
très bien remplies à raison de leur grande pauvreté.  
Nous voyez par cet exposé que c'est la congrégation  
elle-même et non l'évêque qui a donné et la terre et le

Séminaire au diocèse de St Louis. Puisqu'elle a été chargée du soin spirituel de cette population catholique, Mgr Dubourg, dit-on, a fourni quelque argent pour la construction de cette pauvre bâtisse, mais au moment même où l'édifice s'élevait, nos confrères étoient chargés de nourrir et pourvoir en tout pris de 18 séminaristes. Depuis l'arrivée de nos missionnaires dans ces missions le nombre des aspirants à l'état ecclésiastique a toujours été assez considérable, 20-24-22-30- et même quelques fois 35. Il ne me seroit pas possible de faire connaître d'une manière juste et exacte les secours qu'a donnés Mgr Dubourg pour son séminaire; mais toujours est-il vrai de dire qu'ils ont été bien inférieurs aux dépenses qu'a faites la congrégation pour les entretenir. En 1822, époque où je commençai mon noviciat la maison avoit des dettes, il étoit impossible de continuer l'œuvre du séminaire, alors nous entreprîmes de fonder un collège espérant qu'il nous donneroit les moyens de nourrir les jeunes clercs. Cette école peu nombreuse d'abord a toujours continué à prendre de l'accroissement jusqu'au moment de mon départ en 1833 où le nombre des élèves montoit à 130. Depuis 1822 jusqu'à ce jour je n'ai aucune connaissance que Mgr Rosati aye donné la moindre assistance à l'exception des débris d'un cabinet de physique qu'il nous acheta et de quelques petites sommes qu'il peut

avoir données en 1824 et 1825, époque où il continuait à agir en qualité de supérieur. Nous avons fait finir le séminaire et bâter le collège à nos propres frais et en contractant des dettes.

M<sup>r</sup>. Dubourg pressé par le désir de secourir les chrétiens de son vaste diocèseisola le plus grand nombre des membres de la congrégation sur divers points. La mort nous en eutera plusieurs des plus distingués, et deux donnèrent des scandales au grand détachement de la religion et de l'honneur de la congrégation dans les parties où ils se trouvoient. Sur un troisième il y a eu des bruits, je ne sais s'ils étoient fondés. Dès que nous eumes connoissance de ces scandales, il y a trois ou quatre ans nous écrivîmes une lettre au très honorable père pour l'en informer.

La communauté a toujours été composée du plus petit nombre des membres de la congrégation. En 1824 j'étois souvent seul, chargé du séminaire, du collège et de la paroisse. Depuis 1826 jusqu'à l'arrivée de M<sup>r</sup>. Tornatore il n'y a eu que M<sup>r</sup>. Pagnin, Simon et moi. M<sup>r</sup>. De ~~Andréis~~ <sup>Andréis</sup>, le fondateur et le 1<sup>er</sup> supérieur de cette mission, n'a jamais vu le séminaire, <sup>la mort, hélas, nous l'ayant trop tôt ravi,</sup>  
 Dans la maison <sup>centrale</sup> ~~centrale~~, il y a toujours eu de l'amour pour l'observance des règles. Méditation en commun,

Conférences, chapitre, Stence, vie commune, lecture à table etc. retraite annuelle. Il s'y est fait du bien. De 45 familles qui formoient notre population catholique en 1822, le nombre de nos chrétiens monte aujourd'hui à plus de 5000. je ne parle pas de beaucoup d'autres lieux que nous avons parcourus avec assez de succès.

Voici la liste des confères qui se trouvent en Amérique.

- 1.<sup>o</sup> Mr Lomatore supérieur, homme vertueux mais peu propre à l'administration.

- 2.<sup>o</sup> Mr Limon âgé de 38 à 40 ans, plein d'expérience, de zèle de vertus et très versé dans toutes les sciences. Il est aimé et respecté.

- 3.<sup>o</sup> Mr Papiin a peu près du même âge, doué d'excellentes qualités, mais peu instruit. Il commença ses études trop tard et surchargé de grandes occupations il a peu acquis. Il a de la prudence, du zèle et de la fermeté.

- 4.<sup>o</sup> Mr Brand, bon théologien et excellent latiniste d'un excellent naturel, mais parlant mal l'anglais et le français à cause d'un empêchement de langue. L'année dernière j'ai envoyé d'Italie M. M. Raho, Rollando et Mignard. tous ces Messieurs ont toujours vécu au séminaire.

Dans les paroisses de la Louisiane nous avons

- 1.<sup>o</sup> Mr Perrotti, esprit étroit, peu instruit et sans goût pour une vie de communauté.

- 2.<sup>o</sup> Mr Rosti, absent depuis 14 ans du séminaire. On dit qu'il est très pieux mais ayant peu de moyens. Il n'écrit presque jamais à ses supérieurs.



Dans le diocèse de St Louis, au Missouri et aux Illinois  
 3. Mr Dambien, bon prêtre, déjà près de sa 80<sup>ème</sup> année  
 et depuis ~~plus~~ ans absent et seul.  
 4. Mr Bonithier.

5. Mr Douthuizingue, saint prêtre mais privé de la  
 connaissance des langues.

6. Mr Borgna.

Nous avons au séminaire sept frères laïques.  
 Il est important de régler cette mission. Bien conduite et  
 bien dirigée elle rendra d'importants services à la  
 religion. Laisser dans l'état où elle se trouve les  
 sujets s'y dégoûteront et l'établissement ne prendra  
 jamais de la stabilité.

1. Il faut absolument rappeler tous les sujets dispersés  
 et en cas qu'ils refusent de rentrer, les exclure. Être  
 appelé à une vie de Communauté, ce n'est pas être  
 destiné à vivre seul et à 50 ou 60 lieues de tout confère.

On pourroit établir quelques maisons de mission  
 et y réunir trois ou quatre prêtres et un frère, mais  
 alors la congrégation devrait avoir la propriété du  
 presbytère et de l'église et le supérieur principal  
 le droit de changer ou rappeler les sujets à son gré.

2. Nos forces ne sont pas proportionnées à nos  
 occupations. Le collège demanderait des professeurs  
 en grand nombre et capables. Mr Simon est à peu  
 près le seul qui réunisse les talents nécessaires.

Mr Paquin fait un excellent préfet. D'après une  
 lettre de Mr Lornatore à Mr Leco en date du 4  
 juillet dernier, les élèves au nombre de 130 au

Moment de mon départ ne sont plus que 13, j'ai  
 peur que le nombre diminuera encore considéra-  
 blement à la fin du cours et à l'ouverture il n'y en  
 aura que très peu. Il existe parmi les élèves un  
 mécontentement d'un découragement général, les  
 parents de leur côté se plaignent beaucoup, surtout  
 de la disette des professeurs, il est donc clair que  
 plusieurs élèves seront retirés puis qu'il est impossible  
 d'obtenir de nouveaux sujets bien formés pour  
 le diriger et le relever. La modique pension que  
 l'on y paye pourra peut-être flatter des parents  
 pauvres à y laisser leurs enfants, mais alors que  
 de risques à courir sur le recouvrement des  
 pensions? si le nombre des élèves n'est que de 20  
 ou 30, il est facile de comprendre que les revenus  
 qu'ils donneront à la maison ne seront utile-  
 ment suffisants pour les frais de nourriture  
 et pour les gages des domestiques et des professeurs,  
 salariés; d'autant plus que dans ce pays la  
 main d'œuvre est très dispendieuse.  
 un collège, il est vrai, attire du crédit à la congrégation,  
 Des enfants protestants s'y convertissent, les jeunes  
 catholiques s'y instruisent de leurs devoirs de religion,  
 mais il faut que ce collège soit bien conduit et  
 bien administré. D'un autre côté quel obstacle n'est-  
 il pas à la conversion des païens? Quel bien  
 ne feroient pas les professeurs dans un pays où  
 les prêtres sont si rares et les païens si avides  
 d'instruction et si délaissés! j'ajouterai aussi qu'un  
 des grands motifs que nos confrères dispersés ont  
 allégué pour justifier leur refus de rentrer  
 à la maison, étoit leur répugnance à se soumettre

a' l'enseignement et la crainte du tumulte qu'on éprouve nécessairement au collège. Nous avons besoin de nous refaire, soit pour les sciences soit pour l'esprit de notre état. Il nous faudrait quelques années de calme et de tranquillité. Chargés de tant d'occupation, nous nous sommes trouvés perdus dans un tourbillon d'affaires sans pouvoir presque nous occuper de nous-mêmes.

3.<sup>e</sup> Le séminaire diocésain doit tomber nécessairement avec le collège si l'évêque ne pourroit pas à l'entretien de ses clercs. Mais n'est-ce pas à lui d'y penser?

4.<sup>e</sup> Un noviciat est indispensable en Amérique. La maison de Paris nous rendrait un important service si elle vouloit se charger de cette mission et lui former quelques sujets. Tel est le vœu et la prière de tous les confrères d'Amérique.

5.<sup>e</sup> Mr Simon seul peut faire un vœu tant et supérieurement accompli et au goût de tout le monde.

Mr Paquin a toutes les qualités requises pour un assistant. Les pères le respectent, l'aiment et le craignent. Sans commander avec hauteur il sait se faire obéir. Il a un excellent jugement et déchargé de toutes les grandes occupations dont il s'est vu accablé jusqu'à ce jour, il pourra acquiescer des connaissances plus étendues.

6.<sup>e</sup> La congrégation possède aux Barres 1.<sup>o</sup> le séminaire bâti en bois, 60 pieds de long sur 30 de large. 2.<sup>o</sup> le collège en briques 50 p. sur 42. 3.<sup>o</sup> une église en pierre toute

neuve et fort belle, et diffère autres bâtiments, magasin  
de blé, curies, granges, ~~un~~ moulin à cheval et un  
moulin à eau; 640 arpens de terre dont 200 à peu  
près sont défrichés, formant cour jardin verger et  
champs. Les produits de cette ferme devraient suffire à  
suffire pour une communauté de 25 personnes.  
Nous avons aux Barres 24 vaches, 10 bœufs, 15 chevaux  
et beaucoup d'autres petits animaux, tous les instruments  
d'agriculture, et trois familles d'esclaves pour cultiver  
tous nos champs.

Sur les bords du Mississippi nous possédons 400 arpens  
de terre de la plus grande fertilité. 60 acres sont défrichés  
et en plein rapport. Cette propriété devrait rendre en grain  
et en animaux un revenu de 2000<sup>fr</sup>.

au Cap Girardeau et dans les environs nous avons 560  
arpens de terre une maison et un magasin au rite avec  
un petit moulin. On devrait en retirer près de 2000<sup>fr</sup>  
de rente.

Sur les bords d'Indian Creek se trouvent encore 640 arpens  
de ~~terre~~ terrain dont il conviendrait se débarrasser  
sur cette terre le bois est abondant mais le sol si  
maigre qu'on ne pourrait pas y faire des champs  
avec profit. Sans crainte de me tromper je crois  
pourvoir amasser que nos terres donneront toutes les  
provisions nécessaires pour la communauté future elle  
encore plus nombreuse et en outre un revenu de  
4 à 5000<sup>fr</sup>.

D'après les lettres de M<sup>r</sup>. Clouston et Simon il paraît que  
les dettes de la maison se montent à une somme de  
20000<sup>fr</sup> je pourrais les acquitter à mon arrivée et laisser

les honoraires d'un petit capital de 10000<sup>fr</sup>  
nos mêmes nous fournissent annuellement une somme  
de 5000<sup>fr</sup> au moins.

Il nous faudrait acheter, linge, souliers, étoffes, sel  
sucre et café.

Veuillez mon très honore père, prendre en considération  
les affaires de cette maison. Le bien spirituel peut être  
grand dans cette portion de la vie du seigneur.  
Des millions d'ames y périssent tous les jours faute  
de secours. Nous espérons que les nouvelles que vous  
aurez à nous transmettre dans la suite vous  
comblent de joie et de consolation.

J. M. Olin, p. c. m.



St Louis / Sur les intérêts  
1836 / de la Congrégation  
M. O'Don

1836

Monsieur et très honore Père,

à M. O'Don

Après avoir célébré la fête de notre St fondateur et nous être mis sous sa protection d'une manière toute spéciale, nous nous réunirons pour délibérer sur les intérêts de la congrégation en Amérique et nous vous adresserons tous ensemble une petite lettre pour vous prier de nous autoriser à continuer l'œuvre du Collège, si vous le jugez expédient. Mes confrères m'ont chargé de vous exposer les raisons qui nous ont porté à vous adresser cette demande.

D'abord je vous dirai pour votre consolation et celle de Messieurs les assistants, que les règlements que vous eûtes la bonté de nous tracer ont produit d'excellents résultats. Mgr Rosati nous a cédé les missions des mines de Ste Geneviève, des Barreux et du Cape Girardeau. C'est une étendue de pays qui équivaut à plusieurs départements de France. Les revenus de la mine et de Ste Geneviève sont suffisants pour l'entretien des six missions naïves qui y seront placées. Nos propriétés au Cape Girardeau nous fourniront dans peu d'années au-delà du nécessaire pour faire un grand bien, nous nous occupons à les faire exploiter. Les sujets dispersés qui conservoient si peu de relation avec la mère surtout pour ce qui regarde le temporel, sont tous rentrés, à l'exception de Mr Pernod, et se sont mis à la disposition de leur visiteur. C'était là un point essentiel, dont l'importance avait causé tous les désagréments que nous avons éprouvés avant mon départ pour l'Europe. Nous devons vraiment tenir la providence pour de si heureux résultats. Nous commençons à prendre une existence qui nous assure un avenir bien plus flatteur que le passé. Mr O'Don dont le mérite vous est déjà connu ne néglige rien pour faire observer nos Sts règles. Il est aimé et respecté de tout le monde.

Les dettes de la maison qui nous causoient tant d'inquiétude ont été payées avec l'argent que j'ai apporté d'Europe. Mr O'Don dans son voyage à la Nouvelle Orléans parvint à retirer des sommes considérables qui nous étoient dues depuis long-temps et que nous considérons comme perdues. L'ordre qu'il a introduit dans les

affaires nous a fait faire des économies, et loin de penser continuellement aux moyens de faire face à nos dettes nous trouvons avec un capital de quarante mille francs en bourse.

Mgr Rosati n'a pu jusqu'à présent se décider à promettre de payer la pension fixée pour chaque séminariste. Je crois même qu'il lui serait impossible de trouver pour le moment les moyens de subvenir à cette dépense. Il a tant de dettes! nous avons refusé de prendre de nouveaux séminaristes, ceux qui sont à la maison sont presque tous dans les ordres sacrés et finissent leur cours dans le mois de juin. S'espère que Mgr imitera l'exemple de différents Evêques des Etats-Unis qui s'occupent à former un fond pour l'entretien de leur séminaire; ils insistent les fidèles à contribuer à cette grande œuvre et il y a des âmes charitables qui y concourent. Il est bien parvenu à fonder un hôpital et un asile pour les orphelins, la providence lui fournira aussi des ressources pour son séminaire.

L'affaire du Collège nous a bien occupé depuis mon retour d'Europe. Nous l'aurions déjà fermé selon vos ordres, mais plusieurs enfants avaient payé la pension et n'ayant pas encore réglé nos affaires il nous aurait été difficile de rembourser les sommes reçues. Dès qu'il fut connu que M<sup>r</sup> Comatore n'était plus à la tête des affaires, on nous envoya des élèves de l'Arkansas, de la Louisiane, du Mexique; nous ne pouvions renvoyer des enfants venus d'une distance considérable et à grands frais et peu à peu le nombre s'est élevé jusqu'à 80. Tous ces jeunes gens s'appliquent et se comportent bien. Dans notre dernière assemblée nous avons tous réfléchi sur les moyens à prendre pour fermer cet établissement et sur les suites d'une telle démarche. Il nous a semblé à tous que les besoins de la religion dans ce pays demandaient la continuation de cette œuvre et que les changements survenus dans nos affaires nous donneraient beaucoup plus de facilité pour conduire cet établissement avec succès et honneur.

Depuis l'été au nombre des catholiques s'est accru considérablement soit par les conversions soit par l'émigration et la tranquillité dont on jouit dans ce pays. Les établissements conduits par les catholiques sont loin de suffire pour les besoins de la population catholique; la suppression de notre collège fera un vide fâcheux à bien des enfants. Les protestants jaloux des progrès de notre f<sup>te</sup> foi et voyant combien nos établissements littéraires contribuent à leur donner de l'éclat travaillent fortement depuis trois ans à attirer sous leurs

coter la jeunesse catholique. cependant ils ne peuvent y réussir, nous  
 voyons au contraire le nombre des élèves protestants, confis. aux établis-  
 sements catholiques s'augmenter tous les jours et il est rare que des  
 jeunes personnes n'embrassent pas notre religion. Notre collège a  
 contribué à la conversion d'un nombre considérable de jeunes  
 protestants qui ont ensuite porté le flambeau de la foi dans leurs  
 familles; nous craignons qu'un jour Dieu ne nous demande compte  
 de ceux qui auraient trouvé parmi nous les mêmes avantages.  
 Mais ne direz-vous, ce fut à ma demande que l'on supprima le  
 collège. les raisons qui me portaient à vous suggérer la nécessité de  
 suspendre le collège, grâce à Dieu n'existent plus. d'abord il était  
 question de la nomination de ~~son~~ <sup>l'évêque</sup> à l'épiscopat. Ce sujet  
 nous est conservé et se trouve placé à la tête de notre maison lui  
 donnant une marche qu'elle n'avait jamais eue depuis la mort de  
 M<sup>r</sup> de Audis. 2<sup>o</sup> je craignais que les professeurs nous manquaient  
 et de ne permettre à tout ce que leur prescrivait l'obéissance.  
 le bon Dieu a permis que tous se soient montrés dociles et prêts  
 à se soumettre à tout ce que la visiteur voudra leur commander.  
 3<sup>o</sup> Les lettres de M<sup>rs</sup> Rolande et Rabe m'avaient affrayé par la  
 triste tableau qu'elles traçaient de l'état de cet établissement. j'ai  
 trouvé qu'il y avait eu de l'exagération dans leur rapport et depuis  
 cette époque les affaires ont pris une tournure bien différente.  
 4<sup>o</sup> Les novices qui m'ont accompagné persévèrent dans leur vocation  
 et nous permettent d'excellents sujets dans très peu de temps. De  
 nouveaux sujets ont demandé à être admis en noviciat, les d<sup>ns</sup>  
 j'aurais pu tout à Rome vendant bientôt nous rejoindre, ainsi je  
 crois qu'avec du zèle et de la bonne volonté nous pourrions nous  
 acquitter de nos différents devoirs.  
 dans les amis de la congrégation de l'istitut de l'idée de la suppression  
 de notre collège. les protestants eux-mêmes parmi les quels nous  
 vivons nous conjurent de ne pas abandonner le soin de leurs  
 enfants.  
 Voici comment nous pensons qu'on pourroit donner à tous nos établis-  
 sements une ~~bonne~~ <sup>bonne</sup> éducation. M<sup>r</sup> Barreux le ~~ministre~~ <sup>ministre</sup> et le ~~ministre~~ <sup>ministre</sup>  
 diocésain M<sup>r</sup> Rosati paye les frais de l'éducation de ses jeunes  
 clercs. le collège sera transporté au Cape Girardeau. Les ~~francs~~ <sup>francs</sup> parts  
 que nous avons en bourse suffiront pour faire élever l'édifice  
 dont nous aurons besoin. Cependant nous désirerions pouvoir  
 laisser le collège aux Barreux pendant le cours de l'année prochaine  
 la maison du Cape n'est pas assez spacieuse pour recevoir tous  
 les élèves. Nous augmenterons la pension des élèves de 250 francs. les  
 produits ont augmenté, la main d'œuvre est devenue beaucoup plus  
 chère, les parents n'auront aucune difficulté à se soumettre  
 à ce changement; plusieurs même nous ont invités à le faire.  
 Nous espérons qu'en adoptant de telles mesures la nouvelle botte  
 au Cape sera de nous faire contracter des d<sup>ns</sup>, s'il y a en nous  
 laissant encore une somme considérable.



une considération qui nous a portés à vous prier de nous permettre de continuer le collège, c'est la difficulté de trouver des ressources suffisantes pour le noviciat. Nos terrains et nos différentes missions suffisent sans doute pour l'entretien des prêtres employés dans le ministère et pour la nourriture de tous les sujets, mais il y a tout de fois accessible qu'il nous serait difficile de réaliser par la vente des produits assez d'argent pour maintenir le noviciat nombreux. Le collège nous donnera les moyens et nous mettra en état de faire des missions gratuitement lorsque nous y serons appelés. Nous avons une maison et un honore jésu pour la repa de nos considérations devoir vous exposer ces différents motifs. nous vous soumettons à tout ce que vous déciderez. Si malgré les raisons apportées ci-dessus vous croyez qu'il soit expédient de fermer le collège, dès que votre réponse nous parviendra tous les élèves seront congédiés. Si au contraire il vous paraît bon de continuer cette œuvre nous redoublons de zèle pour faire fleurir et établir ment et le faire contribuer au salut des âmes. Il y a bien quelques uns de nos confrères qui pourraient peut-être avoir de l'obéissance pour l'enseignement mais alors nous aurons les missions où ils pourraient trouver des occupations et des confonnes à leur goût. Le grand nombre d'autre nous se trouvant parfaitement réligieuses à accepter les emplois que l'obéissance leur assignera. Il y en a même plusieurs qui, à raison de difficultés qu'ils trouvent à apprendre l'anglais, ne sont guères propres à d'autres fonctions que celles de l'enseignement.

Ma petite mission du Cape Girardeau me donne assez de consolation. Vendredi dernier j'enterrai une dame protestante qui s'est faite catholique peu de temps avant de mourir. Depuis mon arrivée au Cape, et qui a reçu les derniers sacrements avec une grande piété. Samedi dernier j'ai baptisé sept enfants protestants. Dans le mois de j'été prochain je vous donnerai des détails circonstanciés sur toutes nos missions.

Je vous prie d'excuser le désordre de cette lettre. Je vous envoie la hâte j'ai plusieurs anglades à visiter aujourd'hui. Permettre que M<sup>rs</sup> Lego, fille Grappin, Hésile, Etienne et tous nos autres messieurs trouvent ici l'assurance de mon profond respect.

Un très humble et très honore jésu, m'accordez votre bénédiction et agréer l'expression de mon respectueux hommage.

Cape Girardeau 4 Arit 1836.

Un très humble et  
obéissant serviteur  
et enfant  
J. M. O'Donoghue J.S.C. M.

M. O'Donoghue jésu a été nommé par le conseil des évêques pour la mission de la Nouvelle-Orléans. Il y a bien des années qu'il est à la tête de la mission et il a fait beaucoup de bien.



Séminaire de St. Marie 10 Décembre 1896

M. Olin -

1896

Monsieur et très cher Confère,

La paix de N. S. soit toujours avec nous!

Il y a plusieurs semaines que j'attends des renseignements, qui m'étoient nécessaires pour vous envoyer la petite relation, que je vous avais promise sur nos différentes missions, mais elle n'arrivant point, il me faudra donc différer encore de quelques semaines cette petite notice.

A la fin j'aurais je suis rentré au séminaire, Mr. Curson avec le besoin de moi pour les classes. M<sup>rs</sup> Boniller et Rost ont été envoyés au Cape Girardeau. Cette mission deviendra un jour très intéressante. Pendant mon court séjour dans ce pays j'ai vu les végétaux divers, 22 personnes ont reçu le baptême et un très grand nombre se prépareraient à suivre leur exemple. Mr. Boniller fait tirer des pierres pour la construction d'une église qui semble devenir indispensable à raison du grand concours des habitants. Tous les dimanches la petite chapelle où je célébrois les saints mystères étoit remplie, le silence l'attention et le respect de ces peuples semblaient indiquer qu'ils commencent à apprécier notre culte et à croire en nos saints mystères.

Mr. Olin fait exploiter avec activité les terres fertiles que nous possédons au Cape Girardeau. Il a mis un feu à la tête des ouvriers. Les produits ont acquis tant de valeur depuis l'évacuation de deux ans, que nous avons lieu d'espérer que nous serons amplement dédomagés pour tous les frais qu'occasionnera cette nouvelle entreprise.

Dans vos confères des mines et de St. Genevieve travaillent avec courage et Dieu reprend des bénédictions sur leurs travaux. J'entrerais dans de plus longs détails lorsque j'aurai reçu les renseignements que je leur ai demandés.

A la demande de Mr. Roux Missionnaire de Kaskaskias nous irons la semaine prochaine donner une mission au village. Ce sera la première depuis celle que Mr. Diandies prêcha avec tant de fruit à St. Louis.

J'espère que nous serons invités à en donner beaucoup d'autres. Il y a plusieurs postes où elles ne manqueraient pas de produire de grands fruits. Que d'actions de grâces ne devrions-nous pas rendre au ciel pour les changements opérés depuis un an dans notre communauté! Mr. Simon s'occupe de tout et avec tout d'activité de zèle et de prudence que tout semble prendre un nouveau aspect.

Nos novices sont au nombre de huit, deux prient l'habit avant hier. S'ils persévéraient comme j'ose l'espérer ils nous montreraient d'un grand secours. Ils n'ont aucun emploi qui puisse les distraire, ils ne s'occupent qu'à l'étude qu'autant qu'il est nécessaire pour se former une langue nécessaire dans le pays-ci.

Nos dettes sont éteintes et outre la grande valeur qu'ont acquise nos propriétés nous aurons à peu près 5000 francs en bourse. Le printemps prochain le collège que nous avons eu devoir conserver jusqu'à la réception de la réponse d'une lettre que nous avions écrite au très honorable père est sur un pied florissant. Les élèves sont au nombre de 80; ils paraissent tous contents et nous donnent beaucoup de satisfaction. On fait application de tous les côtés pour obtenir des places dans notre institution mais nous refusons, jusqu'à la réception de la lettre en question. Le prix de la pension a été augmenté de 150 francs. Dans les élèves parait une grande ardeur pour la conservation de cet établissement parait urgente. Vous ne pourriez vous imaginer avec quelle rapidité le vœu se répand tous les jours. Il ne se passe pas de semaine qu'il n'arrive des milliers de nouveaux habitants dans le Missouri. Tous les habitants des Etats de l'est semblent se jeter en masse parmi nous. Des millions d'arpents de terres du gouvernement se vendent tous les mois. Des bandes de spéculateurs parcourent nos contrées pour faire des acquisitions. Pour des terres que nous avons payées 5 francs l'arpent nous pourrions obtenir aujourd'hui des 100 francs sans la moindre difficulté. La population de l'Illinois et du Missouri dans l'espace de deux ans s'est accrue de plus de cent mille habitants. Mais les ministres protestants semblent redouter les progrès du catholicisme. Ils connaissent que nos évêques contribuent beaucoup à répandre la connaissance de la religion et ils s'efforcent d'élever des pensionnaires jusqu'à dans le centre de nos missions. Si notre collège de femme, ce sera

un grand sujet de triomphe pour eux.

L'on nous demande des prêtres pour les sauvages les intéressés qui habitent à l'ouest du Mississipi. Ce sont de nombreux tribus saines, de bonnes dispositions pour la foi. Quel dommage que nous ne puissions accéder à leurs vœux et répondre leur empressement! On m'avait fait espérer que l'on pourrait nous envoyer quatre ou cinq confrères d'ici. Vanille prie le très honoré père de nous accorder à cet effet qu'il jugera les plus convenables à cette bonne œuvre. En cas que le collège soit conservé un ou deux nous seraient nécessaires dans cet établissement où la langue braguote doit être enseignée, les autres pourraient être envoyés avec un ou deux des anciens parmi ces bons sauvages. Oh! Quelle abondante moisson! Intéressez-vous je vous prie, à tout de pauvres peuples qui souffrent après la connaissance de quelque chose de plus solide que le protestantisme.

La semaine dernière j'ai baptisé un bon vieillard de 68 ans. Presque toutes les semaines nous voyons quelques personnes se présenter pour être instruites. Si nos jeunes jésuites que j'ai laissés à Rome ont fait leurs vœux, mon digne désirerait qu'ils pussent se rendre ici aussitôt que possible. Des confrères braguots pourrions venir avec eux et la route la plus sûre pour eux serait celle de la Nouvelle Orléans. Le père tailleur nommé Sticca nous servirait d'un grand secours. Vanille avancerait tout l'argent qui sera nécessaire pour le voyage et vous serez remboursés avec intérêt au premier avis. Nous agissons de bonne foi voyez en sûr.

Si la Dame de Paris qui m'avait recommandé de prendre des renseignements sur son mari, se présente de nouveau, dites-lui, qu'il vous plaît que j'ai fait des perquisitions mais inutilement. j'attends cependant une autre lettre à ce sujet et si elle est favorable, j'écrirai de suite. Pourriez-vous m'envoyer les œuvres complètes de l'abbé Duclot, et deux ou trois copies d'un ouvrage qui a paru tout récemment intitulé 'Symbolica ouvrage de J. A. Moehler professeur de théologie à l'université de Munich. Les Religieuses de la visitation attendent aussi leurs croix ainsi que le bon catholique qui me chargea de les en procurer. Pour le choix de ces objets on s'en rapporte à votre goût. Sachez de nous faire parvenir par quelle voie nous pourrions vous faire parvenir



l'argent dont nous vous serons redevables. Il vous étoit plus facile de le toucher à la ville York cela nous accommoda fort bien. Nous avons tâché de vous en envoyer par la ville d'Orléans, mais il se trouva aucune occasion. Dans les messieurs qui sont venus avec moi je portait bien. ils parlaient François avec assez de facilité et continuellement à s'y appliquer. ils vous saluent tous. Présenter mes hommages respectueux au très honorable père, à M<sup>rs</sup> Lego, Fiorillo, Grappin, Adèle, Boullongier et à tous les autres confiers. Veuillez aussi me rappeler au souvenir des filles de la charité qui eurent tant de bonté pour moi.

Je n'osois de vous parler de la médaille miraculeuse. Dans différentes circonstances nous en avons eu recours, avec des marques toutes spéciales d'une protection sensible. Dans le mois d'octobre je fus appelé auprès d'un malade en grand danger de mort. Il étoit sous connoissance et éprouvoit des transports affreux. Cinq personnes pourr<sup>oient</sup> à peine le tenir. Le docteur qui le visita espaya vainement de lui administrer des remèdes. Il ne voulut rien ~~prendre~~ <sup>faire</sup> que'il n'y eût aucun espoir pour cet infortuné, je pris la médaille miraculeuse, la suspendis au col du malade et commençai des litanies de la Ste Vierge avec tous ceux des assistants catholiques qui purent venir à moi. Le malade aussitôt se calma, et deux jours après il se promenoit dans son chariot. Veuillez agréer une nouvelle expression de mon profond respect et des sentiments particuliers avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et cher confier,

Notre très humble et très  
obéissant serviteur  
J. M. Ovide J. P. C. M.

Je suis honteux de vous  
envoyer ce pitoyable griffonage  
noté et au milieu des enfers.

J

J. M. J.

Séminaire de St. Marie 24 Avril 1838.

Monseigneur et cher confère,

La grâce de N. S. soit toujours avec nous!

J'écrivis dans le mois de janvier à notre très hono-  
rable père pour l'informer que Messrs Limouzin et Chaudy avoient  
prononcé leurs vœux le 22 décembre 1837, à l'issue de la retraite  
générale. Je ne sais si ma lettre est parvenue à sa destination.  
Crainant d'incident, je vous envoie en duplicata un petit journal  
qui se transmet au Supr. Général après l'émission des vœux. Pour  
nous réjoignons beaucoup d'avoir ces deux Messieurs pour  
confères, ils ont tant de bonnes qualités!

Je pense que M. Limouzin, depuis son retour, vous a tenu au  
courant de toutes les bonnes œuvres aux quelles la providence  
a daigné nous appeler. Mgr Blanc s'en va pour consolider  
les développements de la foi dans son vaste diocèse. L'œuvre de  
régénération dans le monde dans la Louisiane. C'est à notre compa-  
gnon de mission qu'il a confié le soin de le diriger. Nous lui avons confié  
Messrs Armingot, Roulier et Jastresani, et déjà ils ont pris la  
direction des paroisses de Bonaventureville et de l'Assomption. Leur  
mission s'étend du fleuve Mississippi jusqu'au Golfe du Mexique  
le long du bayou Lafourche. C'est un pays très peuplé et dont  
les habitants montrent une foi vive. Mgr Armingot sera très utile  
à un grand nombre d'Espagnols, qui depuis long-temps n'avoient  
pas de prêtre de leur nation. Nous devons bientôt leur associer  
d'autres confères, ils sont en trop petit nombre pour une mission  
si étendue.

A la demande de Mgr Rosati nous avons envoyé, il y a quelques jours, M. Rabe et Panodi à perer sur les bords de la rivière des Illinois, à l'extrémité orientale du diocèse de St Louis, où, près de 4000 catholiques se trouvent sans prêtre. C'est un pays qui se peuple rapidement. Nous vous donnerons des détails exacts sur cette mission dès que nous aurons reçu les renseignements nécessaires.

Si ma lettre au très hon. père, vous est parvenue, vous connaîtrez toutes les particularités de la consécration de notre église des Barrers. La cérémonie fut vraiment magnifique. Mgr Rosati assisté de Mgr Brute qui daignait <sup>vous</sup> nous honorer d'une visite, quarante deux ecclésiastiques en habits de chœur et un concours immense de peuples, virent, certes, un spectacle bien consolant pour la religion, dans un pays où, il y a 20 ans, on comptait à peine 15 familles catholiques. en 1826 lorsque nous posâmes la première pierre de cet édifice, nous pensions que le plan étoit gigantesque et extravagant, et cependant le jour de pâques en 1838 elle ne peut contenir toute la foule. Nous célébrons, plusieurs messes dans la matinée, aux quelles assistent tous ceux qui résident à quelques miles de distance, et cependant l'église se remplit toujours à la messe de 11<sup>h</sup>.

Le second dimanche de novembre eut lieu la consécration de notre église de Ste Genevieve. Tous les prêtres et séminaristes y assistèrent. C'est un très bel édifice en pierres, de 90 pieds sur 35. Depuis six ans que la vieille église en bois s'étoit adonnée les habitants de ce village avoient du se réunir dans l'ancienne sacristie, mais



Le local tout si étroit que bien peu pouvoient profiter des instructions, et la ferveur de plusieurs s'étoit beaucoup ralentie. Le 3<sup>e</sup> dimanche de carême je fus chargé, avec notre nouveau confrère M<sup>r</sup> Simonin, d'aller leur donner les exercices d'une mission. Dieu a daigné bénir nos faibles efforts. Trois fois par jour pendant deux semaines l'église étoit remplie d'un auditoire avide d'instruction et pénétré d'un saint désir d'aimer et de servir Dieu. Le recueillement le plus profond, l'attention la plus soutenue, le chant des cantiques, l'air tout nous rappeloit les missions de France. Dès le point du jour ils assiégeoient en foule les portes de l'église et presque le soir la cloche annonçoit le salut et la dernière instruction, ils abandonnoient leurs travaux et se pressaient en masse vers le lieu saint. Nous avons eu la consolation de voir approcher de la 3<sup>e</sup> table non seulement ceux qui avoient toujours été fidèles observateurs des préceptes de notre 3<sup>e</sup> religion, mais bien d'autres encore qui depuis 5, 10, 15, 20 et 25 ans avoient vécu dans l'oubli de leurs devoirs religieux et s'étoient abandonnés à une malheureuse indifférence. Mais les 15 jours s'écoulèrent trop vite et à notre gré et à celui de nos habitants de 3<sup>e</sup> Genève, il auroit fallu prolonger ces saints exercices au moins quatre semaines. Cependant ceux qui n'avoient pu s'approcher du tribunal de la pénitence pendant notre séjour dans le village sont ~~profondément~~ <sup>profondément</sup> depuis notre départ. Ce petit essai, que le Seigneur a daigné bénir d'une manière toute spéciale, a inspiré à M<sup>r</sup> Rosati le désir de faire donner ces saints exercices dans les autres endroits les plus remplis de 3<sup>e</sup> diocèse.

Trois adultes ont reçu le baptême dans notre église ce dimanche le 18 de Mars. Deux autres furent baptisés le jour des Rameaux et deux encore le samedi de Pâques. Douze personnes de différents âges se pressent dans ce moment à recevoir la précieuse faveur, avant de les admettre à la participation des sacrements nous tâchons de les instruire soigneusement. C'est la volonté d'en faire de bons catholiques.

Dimanche prochain M<sup>r</sup> Rosati posera la première pierre de l'église que nous allons faire bâtir au Cave Gradien. Je vous écris à la hâte. présentez mes hommages respectueux au très honorable père, et à M<sup>rs</sup> Lajo, Madet, Grappin Firillo et à tous les autres confrères.

agréer aussi l'expression des sentiments respectueux  
De votre tout dévoué  
serviteur et confrère  
J. M. O'Day, J. S. C. M. S.

1838

Perryville Mo paid 95

May 3<sup>rd</sup>PAID BY THE  
PAR LE

Monsieur Etienne



de la comp. de la nuit.

Rue de Seves n: 95  
A Paris.Heure 24, au 38  
m. 0210



J. M. J.

Séminaire 22 juin 1838.

Mon

Monsieur et très cher confrère,

La grâce de N. S. soit toujours avec nous!

Ne sachant comment faire parvenir la lettre ci-jointe à son adresse, je vous prie de l'affranchir et de l'expédier par le premier courrier.

M. Limon est parti lundi dernier pour la Nouvelle-Orléans accompagné de notre confrère M. Chaudy, qu'il doit laisser auprès de M. Armingot. Nos Messieurs de la Louisiane paraissent très occupés dans le St Ministère. Il faudra bientôt leur donner de nouveaux collaborateurs.

Notre église Du Cap Girardeau avance rapidement; elle sera ouverte avant l'hiver. Nos confrères des Illinois s'occupent aussi à faire bâtir des chapelles. Tous les ouvriers catholiques du canal et du chemin de fer leur fourniront des moyens abondants pour cet objet.

La fête-Dieu a été célébrée avec beaucoup de pompe et de dévotion au séminaire. jamais nous n'avions vu un si grand concours.

Les élèves du collège deviennent de jour en jour plus nombreux. Nous en comptons dans ce moment 85 et plusieurs autres sont attendus sous peu.

Les affaires pécuniaires du pays s'améliorent tous les jours et  
le gouvernement vient de prendre une résolution qui donnera  
au commerce son ancienne activité. Tous les billets de banque  
seront reçus en paiement des terres publiques.

Présentant mes hommages respectueux au très honorable père  
et à tous vos excellents et vœux me croie en M. J. C.

Monsieur et très cher cousin,

vos très humble et très  
obéissant serviteur  
J. M. Olin, p. l. M.

~~Payable~~ *Mon 3 paid 50*  
*June 24th*

*Monsieur*

*Monsieur Etienne*

*Rue de Seves n° 95*  
*A Paris.*



*Ate mardi, 22 Juin-34*  
*M. Odin -*

J. M. J.

Nlle Orleans 15 Mai 1840

Monsieur et cher confère,

Me voici à la Nlle Orleans depuis quelques jours attendant avec impatience un navire qui fasse voile vers le Texas, où je me rends d'après les ordres de mon oncle. Arrivé dans ce nouveau pays je tâcherai de prendre note de tout ce qui pourra vous intéresser, et je vous écrirai de temps en temps pour vous tenir au courant de tout ce qui se fera. Les pouvoirs qu'a accordés le St Siège sont bien loin d'être assez amples pour les besoins d'une mission naissante. Le mélange des protestants exigeant souvent que les catholiques contractent des alliances dans leurs familles, veuillez s'il vous plaît prior la propagation de vous accorder la faculté de dispenser dans le second degré de consanguinité. L'empêchement de disparité de culte se présentera aussi faiblement, et vous ferez ainsi après la permission d'en dispenser. Je vous prie de m'adresser dans vos confidences quelques-unes de vos excellents saints livres. Je quitterai les Dairiens. Mgr Rosati doit se mettre en route pour France après le conseil de Baltimore. Il ira vous voir. Veuillez présenter mes hommages à notre très honoré père et à tous les confères de la maison de Paris, et agréer l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et cher confère,

vos très humble  
et très obéissant serviteur  
J. M. O'Donnell J.S.C.M.



Monsieur

Monsieur Thénier.

Rue de Sévres n° 95  
Paris.

N Orleans, 15 mai, 1840  
M. Odier

J. M. f.

St. Antonio de Bexar, Texas, 28 Août 1840.

Vrai - ouï

Monsieur et très cher confrère,

Que la grâce de notre Seigneur soit toujours avec nous!

je quittai les Barrens le 2 Mai dernier avec mes<sup>s</sup> Estany et Cabo pour nous rendre au Texas. En descendant à la Nlle Orleans nous échappâmes comme par miracle à l'ouragan terrible qui détruisit le 7 mai une grande partie de la ville de Natchez. Nous n'en étions éloignés que d'une petite distance lorsqu'elle fut détruite et nous nous serions trouvés au milieu de la région que parcourait le vent destructeur, si le capitaine n'eût fait arrêter le bateau pour se mettre à l'abri d'une grêle affreuse qui brisoit toutes les vitres des cabanes. Notre séjour à la Nlle Orleans fut assez long, il ne s'offroit aucun navire pour les ports encore peu fréquentés de la République de Texas. Nous ne partîmes que le deux de juillet <sup>à bord d'une goëlette</sup> ~~à bord d'une goëlette~~ <sup>qui faisait</sup> voile vers Linnville. Notre trajet quoique court fut assez pénible, la chaleur était excessive sur le golfe du Mexique, et c'était seulement vers le soir que la brise s'élevait; pendant le jour un calme parfait et un soleil brûlant nous permettaient à peine de respirer. Nous étions si nombreux (95 passagers) à bord de ce petit bateau qu'à peine pouvions-nous faire un pas. Le 13 nous débarquâmes à Linnville, petite ville naissante, <sup>sur la baie de Sabana,</sup> où l'on ne comptait encore que quinze cabanes de bois. J'y trouvai un catholique et deux anciens habitants du Missouri. De Linnville nous nous rendîmes à Victoria, éloignée de 25 milles du port. La population de cet endroit est à peu près de cinq cents âmes. L'on y compte au moins trente familles catholiques, d'espagnols et Mexicains. Je leur laissai Mr Estany, qui visitera en outre cinq familles catholiques établies sur la rivière Colato à deux milles de Victoria, vingt autres familles résident à 18 milles de cette ville et les habitants de Goliah qui en sont éloignés de trente milles, plus tard il découvrir plusieurs autres points qu'il pourra évangéliser. Avant la révolution du Texas Victoria possédait une petite église en bois, et Goliah une en pierre, mais depuis cette époque la corporation s'en est emparée et les a converties en salies de tribunal, d'ancien et plus souvent encore en écuries.

De Victoria nous nous mîmes en route pour St Antonio avec vingt charrettes  
 qui y transportaient des marchandises. Cette manière lente de voyage est  
 la plus sûre contre les attaques des sauvages qui parcourent sans cesse le pays  
 et tuent tous les voyageurs qu'ils rencontrent; les charrettes forment un rempart  
 dont ils n'osent pas s'approcher d'avoir qu'ils ne soient au grand nombre.  
 Il nous fallut neuf jours pour faire une route de 140 milles. Sans espoir  
 que nos compagnons de voyage nous fournissent du gibier nous avions négligé  
 d'acheter des provisions pour le voyage, mais la chasse fut si peu abondante  
 que... D'ailleurs la plupart du temps, nous contentâmes d'un peu de café  
 et de biscuits. Pour comble de malheur à chaque instant les mauvaises  
 charrettes de nos Mexicains se cassaient et il nous fallut faire. Cette  
 au milieu d'immenses prairies sans ombrage et sans eau, exposés à l'ardeur  
 d'un soleil brûlant et en proie à une soif dévorante. La fièvre se déclara  
 bientôt parmi nos compagnons de voyage, j'en fus moi-même atteint,  
 heureusement je m'étais muni de quelques médecines qui nous furent d'un  
 grand service. Le 30 juillet nous arrivâmes à St Antonio, ville agréablement  
 située sur les bords de la rivière du même nom. Elle renferme une  
 population de 1800 âmes presque tous Mexicains, à l'exception de 100 à 150  
 Américains, et les environs comptent à peu près un nombre égal d'habitants  
 tous catholiques. Dans quel triste état nous avons trouvé les affaires de  
 la religion dans ce pauvre pays! L'église en pierre est petite et à moitié  
 dévastée, des milliers d'hirondelles et de chauves souris s'en sont emparées  
 et y répandent une odeur si infecte qu'il est presque impossible d'y entrer  
 sans se sentir provoqué au vomissement. Deux vieux prêtres Mexicains  
 chargés de l'administration de la paroisse se sont montrés plutôt les bourreaux  
 des âmes que leurs pasteurs. Ils sont entourés tous les deux de femmes  
 et d'enfants, et le curé n'a pas rougi de prostituer sa propre fille qui  
 vit publiquement avec un homme, jamais un mot d'instruction ou de  
 catéchisme. Ils marmonnent tous les dimanches une messe à la quelle assistent  
 une demi-douzaine de vieilles femmes et sur semaine lorsqu'on la leur  
 payoit selon l'expression du pays. Le reste du temps se passait sur les places  
 publiques, dans les maisons de jeu et sur une forme. Depuis cinq ans personne  
 ne s'étoit confessé et si alors quelques uns s'approchèrent du tribunal de  
 la pénitence, ce fut à l'occasion du passage d'un prêtre un peu plus zélé.  
 Les malades mouraient sans sacrement, ils ne voulaient pas les visiter. Toutes  
 leurs fonctions se réduisaient à baptiser, enterrer et marier lorsqu'on  
 venait leur payer les sommes exorbitantes qu'ils demandoient, et



De Victoria nous nous mîmes en route pour St Antonio avec vingt charrettes qui y transportent des marchandises. Cette manière lente de voyager est la plus sûre contre les attaques des sauvages qui parcourent sans cesse le pays et tuent tous les voyageurs qu'ils rencontrent. Les charrettes forment un rempart dont ils n'osent pas s'approcher d'autant qu'ils ne sicut au grand nombre. Il nous fallut neuf jours pour faire une route de 140 milles. Sans espoir que nos compagnons de voyage nous fournissent du gibier nous avions eu l'idée d'acheter des provisions pour le voyage, mais la cherté fut si peu si grande que nous dûmes la plupart du temps, nous contenter d'un peu de café et de biscuitée pour comble de malheur à chaque instant les mauvais charrettes de nos Mexicains se cassaient et il nous fallait faire halte au milieu d'immenses prairies sans ombrage et sans eau, exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant et en proie à une soif dévorante. La fièvre de l'écluse bientôt parmi nos compagnons de voyage, j'en fus moi-même atteint. Heureusement je m'étais muni de quelques médecines qui nous furent d'un grand service. Le 30 juillet nous arrivâmes à St Antonio, ville agréablement située sur les bords de la rivière du même nom. Elle renferme une population de 1800 âmes presque tous Mexicains, à l'exception de 100 à 150 Américains, et les environs comptant à peu près un nombre égale d'habitants tous catholiques. Dans quel triste état nous avons trouvé les affaires de la religion dans ce pauvre pays! L'église en pierre est petite et à moitié décaillée, des milliers d'herminettes et de chauves souris s'en sont emparées, et y répandent une odeur si infecte qu'il est presque impossible d'y entrer sans se sentir provoqué au vomissement. Deux vieux prêtres Mexicains chargés de l'administration de la paroisse se sont montrés plutôt les bourreaux des âmes que leurs pasteurs. Ils sont entourés tous les deux de femmes et d'enfants, et le curé n'a pas rougi de prostituer sa propre fille qui vit publiquement avec un homme. Jamais un mot d'instruction ou de catéchisme. Ils massaient tous les dimanches une messe à la quelle assistaient une demi douzaine de vieilles femmes et sur semaine lorsqu'on la leur payait, selon l'expression du pays. Le reste du temps se passait sur les places publiques, dans les maisons de jeu et sur une foire. Depuis cinq ans personne ne s'est confessé et si alors quelques uns s'approchèrent du tribunal de la pénitence, ce fut à l'occasion du passage d'un prêtre un peu plus zélé. Les malades mouraient sans sacrement, ils ne voulaient pas les visiter. Toutes leurs fonctions se réduisaient à baptiser, enterrer et marier lorsqu'on venait leur payer les sommes exorbitantes qu'ils demandaient, et



leurs demandes étaient si pressantes que souvent on était obligé d'enterrer les morts  
 sans la présence du prêtre, et plusieurs se livraient au concubinage sans le moindre  
 scrupule au lieu d'aller se procurer la somme nécessaire. Pour couvrir leur  
 concubinage ils avaient fait circuler le bruit que le concile de Trente permet-  
 tait aux prêtres de vivre avec les femmes, et beaucoup de ces pauvres  
 Mexicains ignorants et crédules ajoutaient foi à toutes ces sottises. Le jour de  
 mon arrivée je leur rendis une visite de complément, mais le voyant au  
 milieu de leurs femmes et de leurs enfants, revêtus d'une robe redingote de  
 calico avec des pantalons blancs et l'autre d'une petite veste de même couleur,  
 j'éprouvai un si grand serrement de cœur que je pus à peine leur dire  
 un seul mot. Je leur annonçai que le dimanche suivant nous célébrerions la messe  
 et prêcherions en espagnol et en anglais. La curiosité de voir deux nouveaux  
 pères attira un grand concours dans cette pauvre église jusqu'alors déserte.  
 Le lundi 3 août, je crus qu'il était nécessaire de ne plus différer à en venir à une  
 explication avec ces gens si importuns. Je me présentai donc au curé et lui  
 montrai les différentes lettres dont j'étais muni. Il était si troublé qu'il put à peine  
 les comprendre. Au moment où je lui parlais de présenter deux femmes  
 le priant d'aller baptiser un enfant en danger de mort, avec vous deux  
 prêtres à me donner, demanda-t-il? Non répondirent-elles, la mère est trop pauvre  
 aller chercher l'argent et je ferai le baptême. Je me sentis si indigné que  
 je dis à l'instant à ces femmes d'aller à notre logis et que la celle trouverait  
 un prêtre qui ferait le baptême sans argent. Je dis ensuite au curé: la  
 parole de Dieu n'est jamais péchée, les enfants croissent dans l'ignorance sans  
 connaître les premiers éléments de la foi, les malades meurent privés des  
 derniers secours de la religion, Mon devoir m'impose l'obligation de donner  
 à St Antonio un pasteur plus actif et plus zélé, et je le priai de me remettre  
 à l'instant même les registres et les clefs de l'église. Il se soumit quoiqu'  
 avec quelque répugnance. Ayant appris qu'il avait vendu à diverses époques beaucoup  
 d'argenterie de l'église et des missions supprimées, je crus qu'il serait convenable  
 de faire un inventaire de tout ce qui se trouvait à l'église, avant d'en prendre  
 possession. Accompagné de quatre des plus respectables habitants, nous fîmes  
 une liste exacte de tous les vieux chiffres de cette pauvre église. Le  
 sacristain m'ayant informé qu'il y avait plusieurs vases sacrés chez le  
 vieux curé, je les lui fis demander et le jeudi suivant dans la matinée il  
 me fit remettre plusieurs objets assez bien conservés. Le même jour il fut  
 arrêté par ordre du gouvernement espagnol et conduit sous escorte

à Austin, capitale de la république, pour y rendre compte d'une lettre qu'il  
 avait écrite à Arista, général de l'armée centraliste du Mexique, dans la quelle  
 il l'informait des mouvements des fédéraux et des étrangers. On nous  
 apprit après son départ qu'il travaillait tant qu'il pouvait contre nous. Cependant  
 nous nous mîmes au travail pour <sup>commencer</sup> défricher un champ si inculte. Déjà plusieurs  
 personnes assistent tous les jours à la 1<sup>re</sup> messe, plus de cent enfants fréquentent  
 tous les jours les catéchismes qui se font en Espagnol et en Anglois. Le dimanche  
 l'église est très fréquentée, quelques uns se sont présentés au tribunal de  
 la pénitence, deux malades ont été administrés publiquement lorsque la cloche  
 annonça la cérémonie la ville courut en foule à l'église. Dans les vieillards  
 versaient des larmes de joie en accompagnant le 1<sup>er</sup> sacrement, et disaient  
 maintenant nous n'aurons plus peur de mourir. Il y avait quatorze ans qu'on  
 n'avait pas vu cette cérémonie. Nous avons aussi entrepris de réparer l'église.  
 Sachant que l'œuvre de Dieu est solide et durable que lorsque elle assise  
 sur le fondement des tribulations je m'offrois en voyant que tout nous  
 réunissait au-delà de nos espérances. Mais Dieu merci, l'orage ne tarda pas  
 à éclater. Le vicar eut une si grande peur des Américains protestants  
 et si peu de respect pour les règles de l'église qu'il accordait tout ce qu'on lui  
 demandait. Il recevait pour parain des hommes qui n'avaient jamais été  
 baptisés, des protestants etc. Permettait de sonner les cloches pour les courses  
 de cheval, les combats de Coqui, et les enterrements des protestants. Dans  
 une assemblée qui se tint pour les réparations de l'église, je demandai  
 au maire (American) si l'autorité civile avait ordonné de sonner les  
 cloches à l'occasion d'un enterrement protestant. Il me répondit que non.  
 Je représentai alors que l'usage était contraire aux lois de l'église; il me  
 conseilla de suivre dès lors la marche que j'aurais à tenir dans la suite.  
 Deux jours après, mourut un officier, homme très distingué dans le pays et  
 qui avait rendu de grands services à la République, mais n'appartenant à  
 aucune religion. On vint me prier de laisser sonner les cloches. Je répondis  
 avec politesse que je ne le pouvais pas. Au moment de l'enterrement on  
 vint à la charge et je persistai dans le refus. Les têtes s'échauffèrent,  
 le maire fut le premier à pousser les hauts cris. On menaça de briser les  
 cloches, et de me donner mon billet de départ, mais rien ne m'intimida.  
 Deux juges protestants que je connaissais à peine haranguèrent la foule  
 à mon insu, démontrèrent la justice de ma conduite et représentèrent que  
 loin de me blâmer on devait au contraire se réjouir de ce que le pays  
 possédait enfin des hommes amis de l'ordre et des règles. Après l'entere-  
 ment le maire convoqua une assemblée générale pour exprimer son

indignation et prendre des mesures pour mon expulsion. Mais il ne réussit qu'à réunir neuf jeunes gens, et lorsqu'on les donna d'exprimer leurs pensées ils ne purent dire un seul mot. Cependant on chargea un avocat de rédiger quelques résolutions qui me furent présentées après deux jours et signées de sept personnes seulement. À peine les eussé-je lues que je leur adressai une réponse pleine de politesse et de fermeté. Après avoir exprimé combien la mort de l'officier me paraissait affligeante et leur avoir dit que comme homme privé je me serais trouvé heureux d'avoir pu contribuer à la pompe de ses funérailles, comme officier de l'église catholique j'avais des lois à observer qu'il m'était impossible de violer sans manquer à mon devoir et agir contre ma conscience. Je leur expliquai la fin pour laquelle on donne les cloches aux enterrements, et tout en leur protestant mon bon désir de les obéir lorsque je pourrais le faire en conformité avec mon devoir, je leur déclarai que jamais aucune considération ne pourrait me porter à agir contre ma conscience. Ils se sont tous calmés et les Mexicains ont éprouvé une joie secrète en voyant que les droits de l'église étaient enfin respectés. Le maire fit circuler une liste parmi les habitants pour demander la réinstallation de l'ancien curé, mais les Mexicains se refusèrent à ses plans. L'orage a cessé, et j'espère qu'à l'avenir on ne nous demandera plus de telles permissions.

Les sauvages au nombre de 500 ont attaqué dernièrement Linville et après s'être emparés de toutes les marchandises, ont mis le feu à toutes les maisons. De là ils se jetèrent sur Victoria où ils tuèrent quinze ou vingt personnes. On parvint à tout de les repousser, mais ils ne se retirèrent qu'à une petite distance et le lendemain ils firent une seconde attaque. La première maison où ils se jetèrent était celle où logeait notre confère M<sup>r</sup> Estang. Il eut le bonheur d'échapper à leurs flèches, mais ils lui volèrent tout son linge, ses ornements et ses lises mêmes. Chevaux, moutons, vaches, tout a été enlevé dans le pays. Nous vivons ici dans de continuelles alarmes on ne peut pas faire un pas hors de la ville sans escorte. À chaque instant on vous apporte la nouvelle que telle ou telle victime a succombé sous les traits des sauvages. Les habitants ne osent se hasarder de cultiver un petit champ hors de l'enceinte de la ville. Aussi la pauvreté est-elle extrême. Les voyages sont extrêmement périlleux, il faut toujours se trouver en compagnie



pour faire résistance aux courants s'ils se rencontrent sur la route.  
 Nous aurons un champ bien vaste à défricher, il nous faudra ici un  
 grand nombre de prêtres à raison de l'éloignement des divers points où se  
 trouve la population catholique.  
 Tous les articles nécessaires à la vie sont d'une grande abondance au Cayen,  
 à l'exception de la viande, les voyages sont dispendieux & longs.  
 J'aurai parcouru le pays je vous donnerai de bons détails.  
 Je présente mes hommages respectueux à votre très honoré père  
 et à tous mes confrères.  
 Je me recommande à vos prières et vous renouvelle l'expression  
 des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et cher Confrère,

Votre très humble et  
 très obéissant serviteur  
J. M. Odin J.P.C.M. 3



11.5.18  
3.12



Monsieur  
Monsieur

Etienne

Rue de Seines n° 95

A Paris. France.

Colony  
15.4.90  
14.70  
17.60

M. Duin-Cena.  
28 août 1848.

J. M. J.

Austin 13 Décembre 1840.

Monsieur et cher confère

La grâce de notre Seigneur soit toujours avec nous!

Nous avez reçu, je l'espère, la lettre par la quelle je vous informois de notre arrivée au Texas, et de notre voyage à San Antonio et des arrangements que j'avais pris pour nos opérations futures. Mon séjour à San Antonio a été beaucoup plus long que je ne le désirais, mais c'était une mesure de prudence. Dieu merci, j'y ai laissé les choses sur un bon pied, les scandales qui depuis long temps désolaient cette malheureuse ville ont cessé, et notre <sup>ste</sup> religion a été et sera méprisable par l'indigne conduite de ses ministres, commençant à y être respectée et à y exercer ses précieux effets sur les cœurs. Avant notre arrivée dans le pays l'espérance était à peu près déserte, jamais de prédication, les enfans croissaient dans l'ignorance des principes de la religion, les malades mouraient privés des derniers sacraments, point de confessions, point de communions et malheureusement les mœurs ne correspondaient que trop à l'ignorance dans la quelle on laissait enivre le peuple. Les choses ont heureusement changé. Le 1<sup>er</sup> jour du dimanche est sanctifié, les peuples se montrent avides d'instruction, les enfans accourent en foule à la doctrine chrétienne, les confessions commencent à être fréquentées, et tous les dimanches plusieurs se présentent à la <sup>ste</sup> table. Il reste encore beaucoup à faire, mais espérons que peu à peu Dieu remplira ses vœux de miséricorde sur ce malheureux pays. Les Mexicains ont de la foi et sont d'une grande docilité. Des prêtres sont absolument nécessaires à San Antonio, les 1500 habitants de la ville donneront assez d'occupation à un, et l'autre trouvera un vaste champ pour son zèle parmi une population presque égale répandue le long de la rivière San Antonio ou Riojas.

J'ai déjà <sup>presque</sup> parcouru <sup>tout</sup> la partie occidentale du Texas. C'est un pays magnifique, d'une fertilité sans égale, le climat y est sain et agréable. Ce sera un jour la demeure d'une grande population. Près de 4000 catholiques résident à l'ouest de la Rivière Guadalupe. en remontant

La LaBaca j'en ai découvert 112 plusieurs d'entre eux appartenant à notre paroisse du Barrens. Mon arrivée parmi eux leur a causé un grand plaisir, tous se sont approchés du St. tribunal et 32 se sont présentés à la 1<sup>re</sup> table. Ils s'occupent à construire une église en bois sous l'invocation de Marie, en l'honneur de notre église du Missouri.

Je suis arrivé le 30 Novembre à Austin, Capitale du Texas. Cette ville est agréablement située sur les bords du fleuve Colorado, elle ne date que de dix-huit mois et déjà renferme une population de 1200 âmes, cinquante au moins appartenant à la religion catholique. Il n'y a encore point d'église.

M. De Saligny ambassadeur de France m'a comblé de bontés. Depuis mon arrivée ici. Non seulement il a daigné me donner l'hospitalité, mais encore il m'a fait cadeau d'un superbe terrain pour l'érection d'une église, sous l'invocation de St. Louis, et s'est inscrit le premier sur la liste de ceux qui aideront à élever cet édifice. Il m'a même le 2<sup>e</sup> le plus pressé pour tout ce qui regarde les intérêts de la religion, et il me seroit impossible de reconnaître tout ce que son bon cœur lui a fait pour me assister. Mon but principal en venant à Austin étoit d'obtenir du congrès une décision qui assure au culte catholique les différentes églises bâties sous le gouvernement de l'Espagne, le Texas. Cette démarche étoit difficile et auroit rencontré de l'opposition. Mais la grande considération dont jouit M. De Saligny dans le pays et l'intérêt qu'il a pris à la réussite de cette affaire, m'ont assuré.

Il présentera demain ma pétition et déjà les membres du congrès sont engagés à la ratifier. Les grands services qu'il a rendus au Texas ont rendu le nom français cher à tous les habitants. Il désire vivement voir une église catholique ici et il recommande cette cause à tous ses amis, avec lui je conçois aussi que ce sera la source d'un bien immense, mais si nous ne recevons quelques secours d'Europe l'exécution du plan sera difficile. Veuillez, je vous en prie, chercher à me procurer quelques sommes pour cet édifice.

M. Estey a été très souffrant pendant près de deux mois. D'anciens prêtres du Kentucky qui étoient venus le faire <sup>autopsier</sup> ont fait une maladie délicate. Le pays est très pauvre mais cependant paroît destiné à devenir un jour un empire puissant. Les sauvages m'ont déjà tués deux chevaux. J'en ai tué un dans mes courses. La plupart du temps je passe les nuits à la belle étoile, il m'arrive souvent de voyager plusieurs jours de suite sans rencontrer de maisons. J'ai déjà fait une route de 500 milles à travers le pays. Les sauvages poursuivent toujours les blancs aux fureurs et acharnement. Bien de malheureux voyageurs succombent sous les traits de ces barbares.

En quittant Austin je me rendrai à Bastrop et de là à Nacogdoches, Galveston etc. Je connoîtrai alors tout le pays et vous donnerai une relation exacte de tout ce que vous voudrez.



intéressés, aujourd'hui je n'ai pas le temps d'entrer dans de longs détails.

Je vous présente mes hommages respectueux à votre très honorable père et à tous vos messieurs.

Je vous renouvelle l'assurance de sentiments respectueux avec les quels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et cher confrère,

Votre très humble et  
très obéissant serviteur  
J. M. Odin *J. M. Odin*

P.S. on travaille à réparer l'église de St<sup>e</sup> Antonio elle est malade  
et pauvre au dernier degré.





Monsieur

Monsieur Etienne

Rue de Sevrès n: 95  
à Paris.

Antoine  
Coutin, 13 Xbre 1840  
M. J. J.

La providence vient d'opérer de nous un bien grand  
 sacrifice. Le 25 de ce mois nous avons eu la douleur  
 de perdre notre excellent compère M<sup>r</sup> François Marie Simonin  
 après une maladie de sept semaines. Il était né le 24<sup>th</sup> 1810  
 à et vient de Boisset canton de Perreux, département de la  
 Loire, d'une famille respectable. Sa nature libérale à son  
 égard l'avait donné des plus belles dispositions, et son  
 éducation acquise lui avait donné des études avec distinction  
 avantage. Après avoir achevé ses études avec distinction  
 ses parents le destinaient à la carrière de barreau, mais  
 effrayé des dangers auxquels il se trouvait exposé  
 dans le monde, <sup>il s'attacha</sup> détermina à embrasser l'état  
 ecclésiastique et entra au grand séminaire de Lyon.  
 Là pendant trois ans il fut le modèle de ses nombreux  
 condisciples et par la pratique de toutes les vertus et par  
 les progrès rapides qu'il fit dans la science du sacerdoce.  
 Il s'y attacha tous les ans par son bon esprit et par  
 ses manières nobles, engageantes et affables. Peu content  
 d'avoir ~~fait~~ <sup>accompli</sup> sa tâche, ~~il se consacra~~ <sup>il se consacra</sup> fait à Dieu le sacrifice  
 du monde en se dévouant au service des autels, il voulut  
 encore lui offrir celui de sa famille et de sa patrie  
 en se consacrant aux missions étrangères. Après avoir  
 bien mûri cette idée pendant plusieurs années et s'être  
 préparé à ce saint ministère par la pratique des vertus apostoli-  
 ques, il fit courageusement ses adieux ~~à tout~~ <sup>à tout</sup>  
 ce qu'il avait de cher et s'embarqua le 17<sup>th</sup> 1835  
 au Havre pour se rendre dans le diocèse de St Louis.  
 Intéressé au séminaire de Ste Marie, il ~~s'attacha~~ <sup>s'attacha</sup> encore  
 à former les novices qui lui étaient à son maître, et lui faire  
 l'abandon de tout ce qu'il avait de cher et de précieux. Il demanda donc à  
 être admis parmi les novices de St Louis chargé de la  
 direction du séminaire et des missions environnantes. Pendant  
 les deux années de son noviciat, il donna comme à Lyon  
 de grands exemples d'édification. Ordonné prêtre en 1836  
 il commença de suite à exercer le saint ministère, et

fut chargé de visiter fréquemment les congrégations  
 du petit Canada, d'Appa-Creek, de Fredericktown, de  
 la N<sup>lle</sup> Madrid et des mines. En 1838 il parcourut une  
 grande partie des États du Missouri et de l'Arkansas, visita  
 plusieurs nations sauvages, laissant partout des semences  
 de foi et des fruits de bénédiction. Dès qu'il se rendait dans  
 un lieu tout le monde courait à sa instruction. Une voix  
 forte, clare, ~~distincte~~ et posée, une prononciation distincte  
 une attitude modeste et pleine de dignité, une oration  
 peu ordinaire, un raisonnement clair, juste et pressant  
 et un langage pur et simple, tout contribuant à rendre  
 ses instructions salutaires. Les savants et les ignorants  
 ne pouvaient se lasser de l'entendre. L'esprit de Dieu respirait  
 dans tous ses discours. ~~Et pendant~~ pendant ~~les~~ ces visites  
 qu'il donna à sa gentille le même service. Il fit une vive  
 impression sur tous les cœurs. Un si heureux début dans le  
 saint ministère nous donnait bien l'espoir qu'il ~~aurait~~  
 aurait été un jour l'instrument dont Dieu se servirait  
 pour opérer un grand bien dans un pays où les obstacles sont si  
 nombreux et voilà qu'il n'est plus! Nous ne pouvons  
 qu'admirer les dispositions de la providence, et nous  
 soumettre.

Il était sur le point de partir pour une nouvelle  
 excursion chez les sauvages, qu'il aurait tendrement  
 et avec regret des quels il aurait bien désiré pouvoir se  
 consacrer.

Réglant, observateur des règles, il ne coïncidait en tout temps  
 et en tous lieux, mais toujours sans affectation, jamais on  
 ne lui entendait faire une remarque qui put blesser la charité.  
 Convaincu que l'esprit intérieur et d'union avec Dieu est  
 indispensable à un bon missionnaire, il s'exerçait sans cesse  
 à l'acquiescement de plus en plus. ~~Surtout~~ Surtout on le voyait absorbé  
 dans de saintes pensées. C'était surtout dans le bien saint,  
 à l'autel ou pendant la méditation qu'on pouvait  
 juger par son profond recueillement et son grand  
 respect de la vive foi dont il était animé.

Combien toutes les saintes dispositions de sa belle âme ont  
 péri avec éclat pendant la longue maladie qui  
 l'a conduit au tombeau! Toujours patient, toujours  
 résigné, jamais il n'a fait éclater la moindre plainte.  
 Pour surmonter la répugnance qu'il éprouvait à prendre



les remèdes, et ne falloit que lui rappeler que c'était le Dieu  
 du supérieur. Son cœur toujours occupé de Dieu se levait sans  
 cesse vers le ciel. Un jour qu'il se plaignait de ne pouvoir  
 après prière ou lui suggéra qu'il souffrait dans sa situation  
 de former quelques bonnes aspirations vers Dieu. ah! sacra-  
 ment, je le fais sans cesse. Avec quelle ferveur ne recevait-il  
 pas les derniers sacraments! Qu'il était attendrissant  
 d'entendre sa fervente préparation à recevoir la visite  
 de son Dieu sur son lit de douleur, et les tendres  
 remerciements qu'il lui adressait après s'être uni à lui!  
 Pendant son délire de plusieurs jours, occasionné par la  
 violence de la fièvre, il ne parlait que de missions, de  
 voyages pour la gloire de Dieu, il voulait sans cesse  
 se rendre au confessionnal où l'attendaient ses pénitents,  
 ou se ~~mettre en disposition pour~~ <sup>préparer</sup> célébrer la messe; <sup>ou de</sup> ~~pour~~ <sup>pour</sup> exhorter les pécheurs à  
 la pénitence, et tout cela d'une manière si attendrissante  
 qu'on ne pouvait lui prêter l'oreille sans se sentir  
 en larmes.  
 Sa dévotion spéciale avait toujours été celle d'aimer  
 la sainte Vierge. Elle lui a obtenu la grâce de mourir  
 le jour de l'octave de la nativité, et ses dernières paroles  
 ont été une invocation touchante des saints noms  
 de Jésus et Marie.  
 La congrégation <sup>notre</sup> <sup>a été</sup> plongée dans une vive affliction  
 par cette grande perte. Son souvenir et ses vertus  
 vivront toujours dans tous les cœurs.



J. M. J.

Galveston, Texas 11 Avril 1844.

M. J. J.

Monsieur, et très cher Confère.

La grâce de N. S. soit toujours avec vous!

L'année dernière le St Siège daigna confier à notre Congrégation la direction spirituelle des catholiques de la jeune République du Texas, et avec le titre de Vice-prêlat Apostolique je fus chargé de cette nouvelle mission. Le 2 Mai 1840, accompagné de M. M. Estang et Calvo et d'un frère coadjuteur je partis du Séminaire des Barrens pour aller explorer ce nouveau pays. Ce ne fut pas sans regret que je quittai la Missouri, c'était un expatriar une dernière fois et me séparer d'un peuple qui m'était devenu bien cher et d'établissements florissants que j'avais <sup>vu</sup> naitre!

Peu de jours après notre départ nous éprouvâmes d'une manière insensible une protection toute spéciale de la providence. Un ouragan effroyable se déchaîna presque par miracle à un ouragan effroyable qui causa d'immenses ravages à Natchez. Au moment où le vent furieux brisait les mâts, et renversait les maisons les plus solides et submergait les bateaux à vapeur nous n'étions pas à un quart de mille de la région que parcourait le fleuve destructeur. Les cimes d'arbres qu'environnant le vent venaient tomber autour de notre bateau et certainement nous nous serions trouvés surpris au plus fort du danger si par l'inattention du pilote nous n'eussions dû dans la nuit, retourner sur nos pas, pour mettre à terre des passagers dont il n'avait pas aperçu la demeure. Quel triste spectacle se offrit à nos yeux, lorsque quelques minutes après l'orage nous arrivâmes à Natchez! Maisons renversées, des centaines de bateaux et chalans brisés ou submergés, des corps gisant çà et là dans les rues ou flottant sur les eaux, des hommes mutilés ou expirant sous les décombres, que cette scène était déchirante! Après avoir donné tous les petits secours en votre pouvoir aux infortunées victimes qui avaient échappé à la violence de l'orage, nous continuâmes notre voyage, pleins de reconnaissance pour une protection si signalée de la divine providence. Il ne s'offrit à notre arrivée à la ville d'Orléans, aucun bâtiment pour notre nouvelle destination, nous dûmes faire dans cette ville un séjour de six semaines de 1<sup>er</sup> juillet cependant nous nous embarquâmes à bord de la goëlette Henry et le 12 du même mois nous arrivâmes à Chauville. Notre traversée quoique de courte durée fut assez pénible à raison des calmes anablants que nous éprouvâmes dans le golfe du Mexique. De l'ardeur insupportable d'un soleil brillant et de l'étroite enceinte où nous

étions entassés au nombre de cent trente passagers.  
 Le Texas est situé entre le 26° et le 35° Degrés de  
 latitude, et le 93° 30' et le 102° de longitude. Les terres en  
 général y sont d'une excellente qualité et aucune partie  
 de l'Amérique ne possède des prairies aussi vastes et étendues,  
 et des pâturages aussi riches et abondants. Le bois y est rare  
 surtout à l'Occident. plusieurs rivières arrosant le pays  
 peu cependant sont assez larges et assez profondes pour  
 la navigation. Le chiffre exact de la population du Texas  
 n'est pas encore connu, l'on s'accorde assez généralement  
 à dire qu'elle ne peut pas excéder cent trente mille âmes.  
 jusqu'en 1820, il n'y avait au Texas que trois postes de  
 quelque importance San Antonio de Bejar La Bahia ou Golad  
 et Nacogdoches. A cette époque pour attirer des habitants  
 le gouvernement mexicain offrit une ligne de terre à tous  
 les colons catholiques qui voudraient s'y fixer. On y vit  
 accourir aussitôt un grand nombre d'habitants des Etats-  
 unis, protestants pour la plupart. En 1832 les nouveaux  
 colons eurent des difficultés avec la métropole ils prirent  
 les armes, la paix cependant fut bientôt conclue. En 1835  
 ils se soulevèrent une seconde fois, Santa Anna président  
 de la République marcha ~~contre eux~~ contre eux à la tête  
 d'une puissante armée mais en 1836 le général mexicain  
 fut fait prisonnier et les colons se déclarèrent indépendants.  
 Les Etats-Unis, la France et dernièrement encore l'Angleterre  
 ont reconnu l'indépendance de la jeune République  
 quoique le Mexique n'ait pas voulu céder ses droits et  
 s'obstine à rejeter toutes les propositions qui lui sont  
 faites.  
 Lorsque les premiers Espagnols se fixèrent au Texas, il y  
 a plus d'un siècle et demi. Des Religieux Français de  
 Zacatecas vinrent y fonder plusieurs missions pour la  
 conversion et la civilisation des nombreuses tribus sauvages  
 dispersées dans ce vaste pays. Les plus célèbres étaient celles  
 de l'Alamo à San Antonio de la Concepción, de San José,  
 de San Juan, de l'Espada, del Rosario, del Espíritu Santo,  
 del Refugio, de San Sabas et de Nacogdoches. Ces missions  
 devinrent très florissantes et comptaient toutes un grand  
 nombre de servants chrétiens. Tous les ans les pères religieux  
 s'enfonçaient dans les forêts pénétraient dans les divers  
 tribus, gagnaient par leurs présents et leurs veilles  
 l'affabilité la confiance des sauvages et les  
 conduisaient aux missions où on les formait à la piété  
 et au travail. Elles furent supprimées en 1812 par l'avidité  
 dit-on, de quelques chefs du gouvernement qui désiraient  
 s'approprier les terres dont on les avait mises en possession.  
 Aujourd'hui elles n'offrent plus que des morceaux de  
 rhines. Les Eglises surtout depuis les dernières guerres  
 sont presque entièrement détruites. Les pauvres sauvages  
 se dispersèrent, quelques uns se retirèrent dans le Mexique,



Plusieurs succombèrent sous les traits des tribus non civilisées et d'autres dit-on, retournaient à leur état primitif. La femme que j'ai trouvée parmi le petit nombre qui habitait encore le pays, aussinée après qu'ils avaient été formés à la piété par des mains habiles. Deux des chefs de ces missions ont soutenu les assauts du temps et des querres et sont d'une beauté qui fait honneur au goût et au zèle des missionnaires.

La Religion, à notre arrivée au Texas était dans un triste état d'abandon et de souffrance. Depuis bien des années le pays entier à l'exception de San Antonio, était privé de pasteurs, et si de temps en temps des prêtres l'avaient visité loin de ranimer la ferveur et d'encourager les chrétiens, ils avaient bien plutôt contribué à les offenser par des scandales dont l'opprobre rejoillissait sur la foi qu'ils professaient la couvrait d'indignité aux yeux des protestants et des infidèles. Que de fois j'ai rougi au récit des scènes scandaleuses qui m'ont été rapportées!

De Linville petit port de mer où nous débarquâmes nous nous rendîmes à Victoria. Cette ville fondée en 1825 fut bientôt habitée par 113 familles mexicaines, mais en 1835 la guerre disloca le pays et les habitants se dispersèrent. Elle commence cependant à se repeupler outre six ou sept familles mexicaines qui y sont revenues on y compte près de quatre cents habitants dont la moitié professent la religion Catholique. Victoria possède une petite église en bois mais abandonnée depuis cinq ans elle se trouvait dans un état d'indécence et de malpropreté qui ne convenait nullement à la dignité des saints mystères. Un habitant du lieu nous offrit sa maison et nous l'acceptâmes volontiers. Tous s'empressèrent d'assister au divin office et aux instructions. Je leur laissai Mr Estany le chargeant en outre de la visite des catholiques de Colaba La Bahla Refugio, Lamar, Live oak point du Rancho de Don Carlos et de ceux qui habitent le long de la Rivière Labaca un nombre de 800 ou 900. L'éloignement de ces différents postes lui donnera beaucoup d'occupation et rendra son travail assez pénible.

De Victoria je pris la route de San Antonio avec Mr Calvo et le frère Coadjuteur. La distance qui sépare ces deux villes n'est que de cent cinquante milles mais les nombreuses bandes de sauvages Comanches et Tonawannies qui parcourent sans cesse le pays, rendent la route extrêmement périlleuse. On ne peut entreprendre le voyage sans courir un danger évident de mort à moins d'être en nombre suffisant pour intimider ces féroces. Nous nous joignîmes donc à un convoi de vingt deux charrettes qui transportaient des marchandises. Nos compagnons de voyage étaient très bien armés mais si d'un côté le nombre nous rassurait contre les attaques des sauvages de l'autre que de misère que de lenteur dans notre marche. La chaleur était excessive et dans les immenses prairies qu'il nous fallait traverser à peine s'offrait-il un arbuste à l'ombre duquel nous pussions

gouter un instant de repos. Le soir vers le coucher du soleil nous nous mettions en marche, mais souvent, à peine avions-nous fait quelques pas qu'un de nos véhicules venait à se casser il fallait faire halte et passer une partie de la nuit à le réparer. Ces accidents survenaient quelquefois loin de l'eau nous devions alors parcourir la prairie et heureusement nous étions alors après bien des recherches nous découvriions un petit trou où nous pouvions disposer nos provisions quelques gouttes d'eau saumâtre et dégoûtante. Nos provisions étaient peu abondantes même fallait-il les partager avec nos compagnons de voyage plus mal pourvus encore, la faim me tarda pas à se faire sentir alors nous dûmes avoir recours à la chasse au renard d'attraper les sauvages par le bruit des fusils, la pierre, l'attaque aussi nos rennes, j'en eus moi-même quelques-uns mais des médicaments dont je m'étais pourvu fort à propos nous rendirent peu à peu la santé. Le petit soulagement que je procurai à nos pauvres malades avait acquis une réputation qui m'embarrassa fort dans la suite car dès que nos bons charbonniers m'eurent fait connaître sous le nom de Père qui savait guérir les maladies, tous les infirmes venaient me consulter. Plusieurs fois pendant la route le cri de los judios, répandit d'alarmes dans nos rangs et firent courir nos hommes aux armes, mais soit que notre nombre intimidât les sauvages, soit <sup>arrivés vers 10 h 30</sup> que ce ne fût qu'une méprise de notre avant-garde, nous ~~arrivâmes à~~ <sup>arrivâmes à</sup> San Antonio sans coup férir.

Ce poste fondé en 1678 par des Espagnols venus des îles Canaries renferme une population de deux mille âmes. La ville possède quelques maisons en pierre et un grand nombre de petites cabanes couvertes en joncs. Elle est arrosée à l'est par la rivière San Antonio, à l'ouest par un petit ruisseau et dans le centre se trouve un canal pratique antérieur par les indiens sous la direction des missionnaires. Tout l'abondante porte la fécondité dans tous les jardins. Rien de plus beau que la vallée de San Antonio, climat agréable, air pur et salubre, sol riche et fertile, tout contribuant à nous faire un séjour délicieux sans les hostilités continuelles des sauvages qui jusqu'à présent n'ont pas permis d'exploiter le pays dont les ressources seraient immenses. Depuis son origine il a toujours été en butte aux attaques des Comanches et des Apaches, tribus nombreuses, cruelles et même anthropophages. Il a été aussi le théâtre de guerres fréquentes et désastreuses et celle de l'indépendance du Texas lui fut particulièrement funeste. Bien des années s'écouleront avant que ce malheureux pays puisse se relever de ses ruines. Il n'y a pas de famille qui n'ait à déplorer la mort d'un père, d'un fils, d'un frère ou d'un époux impitoyablement égorgés par les Comanches. Il ne semble pas de voir que ces sauvages ne viennent y jeter le trouble et l'affroi et y causent des ravages effroyables.



tuant les hommes qui se trouvent sur leur passage et les 5. animaux qui errent dans les champs. Aussi la pauvreté y est-elle extrême, et si jamais il m'eût été consolant d'avoir quelques ressources, j'aurais été sans doute à la vue de tant d'indigence qu'il m'aurait été bien doux de pouvoir soulager.

Que vous dirai-je de l'état affreux du catholicisme dans cet infortuné pays? A peine s'y conservait-il quelques traces de christianisme. Les deux malheureux prêtres chargés de la conduite de ce troupeau loin de se montrer les pasteurs de leurs ouailles, étaient bien plutôt des loups ravissants acharnés à leur proie. Vivant dans un concubinage affreux ils étaient l'opprobre de la religion et un sujet de scandale pour tout le pays. Aussi depuis bien des années à peine un petit nombre fréquentaient-ils le lieu saint la parole de Dieu n'était jamais prêchée, les malades mouraient sans recevoir les derniers secours de la religion et la jeunesse croissait dans l'ignorance la plus profonde des devoirs et des obligations du chrétien. Depuis quelque temps personne ne se présentait au tribunal de la pénitence. Toutes les fonctions du ministère se réduisaient à baptiser les enfants, à enterrer les morts et à célébrer les mariages et encore n'était-ce qu'à prix d'argent qu'on pouvait obtenir ces bienfaits. Les moines ne correspondaient malheureusement que trop à l'ignorance dans laquelle on laissait croupir tant d'âmes rachetées au prix du sang de J.C. L'église dont le toit avait été brisé en 1828 était devenue le repaire des hirondelles et des chauves-souris et répandait une odeur infecte et insupportable. La sacristie ne contenant que des chiffes sales et dégoûtants. Et cependant chose incroyable tel est le respect des Mexicains pour le sacerdoce si grande est leur docilité, que les malheureux prêtres qui avaient si indignement rempli le but sacré de leur ministère étaient encore entourés d'un respect profond. Jugez quel dut être mon embarras dans une position si critique et en face de tant de difficultés. Stranger inconnu le premier pas, le premier ~~acte~~ <sup>acte</sup> de ma mission était d'interdire deux hommes viciés et élevés dans le pays et allés à plusieurs familles de Mendocino. Je m'abandonnai à la divine providence, bien résolu aux dépens même de ma vie de ramener les choses à un meilleur état, si c'était possible. Le ciel me secourut d'une manière visible. Le dimanche après notre arrivée, nous prêchâmes avec le consentement du curé, en l'espagnol et en anglais devant un auditoire nombreux que la curiosité de voir les nouveaux pères avait attirés jusqu'à la paroisse jusque presque toujours déserte aux saints jours de fêtes. Le lendemain je me rendis chez le curé, lui montrai les lettres de St. Pierre et le priai de me remettre les clés et les registres de l'église. Il se soumit, sans doute avec répugnance et peu de jours après il fut arrêté par ordre du président et conduit sans escorte à Austin pour y rendre compte d'une correspondance sacrée qu'il avait entretenue avec

les chefs du gouvernement Mexicain. A peine eumes-nous  
 pris l'administration de la paroisse que nous nous empres-  
 sâmes d'appeler les enfants au catéchisme de visiter les  
 malades et remplir tous les autres devoirs du ministère.  
 peu à peu nous gagnâmes la confiance des habitants.  
 Lorsque le curé rebât d'Justin il trouva tous les ~~réfectuaires~~  
 prévus au notre favorable. Sachant bien que l'œuvre  
 de Dieu n'est solide que lorsqu'elle repose sur la croix  
 et les tribulations, je commençais à craindre en voyant  
 que nos premiers démarches avaient eu des résultats  
 aussi heureux qu'insusperés et que tout réussissait au-delà  
 de nos espérances. L'orage ne tarda pas à se lever. Des abus contraires  
 à toutes les règles de la Discipline s'étaient introduits, on était  
 dans l'usage à prix d'argent d'obtenir tout ce que l'on  
 demandait. Ainsi permettait-on de sonner les cloches pour  
 célébrer la victoire d'un cheval qui avait excellé aux  
 courses, pour l'enterrement d'un protestant, d'un infidèle  
 etc. - c'était des abus difficiles à corriger. Je pris cependant  
 bien parti de ne m'écarter en rien des lois de l'Eglise.  
 Sur ces entre faites mourut un protestant célèbre par ses  
 exploits militaires et par les grands services qu'il avait rendus  
 au pays. On fit des instances pour obtenir la permission de  
 sonner les cloches. Sur mon refus les têtes s'exaltèrent on  
 poussa les hauts cris, on m'adressa des libelles injurieux, je  
 me mis entre les mains de la providence. Je leur répondis  
 avec douceur, politesse et fermeté, et enfin lorsqu'ils  
 comprirent que c'était le devoir et non le caprice qui  
 réglait ma conduite, ils se calmèrent. Les plus ardents d'une  
 persécution deviendraient mes amis les plus dévoués. peu de jours  
 après notre arrivée à San Antonio eut lieu une cérémonie qui  
 nous remplit de consolation et nous prouva que la foi  
 était encore vive parmi nos Mexicains. Un malade en  
 danger de mort devait recevoir le St. Viatique, nous crûmes  
 convenables de le lui porter publiquement et avec toute  
 la pompe possible. Dès que la cloche annonça la cérémonie  
 le peuple courut en foule au lieu saint, tous accompagnèrent  
 notre Seigneur dans les rues et bien des larmes coulerent  
 des yeux des vieillards. Depuis quatorze ans ils n'avaient  
 pas été témoins de cet acte consolant de notre religion.  
 Plusieurs s'écrièrent qu'ils ne redoutaient plus la mort  
 maintenant que le ciel leur avait envoyé des pères  
 qui les assisteraient dans ce redoutable moment. Vainement  
 le ciel a daigné voir nos faibles efforts d'une manière  
 toute particulière. privés depuis long-temps du pain de  
 la parole, ils la reçoivent avec avidité, tous les jours  
 grand nombre assiste au saint sacrifice et le dimanche,  
 aux deux messes, le concours est considérable.  
 plus de cent enfants viennent habituellement prendre  
 des leçons de catéchisme, des pénitents qui depuis  
 vingt, trente, quarante et cinquante ans négligeaient



De remplir le devoir paschal de sont présentes au tribunal  
 de la pénitence et plusieurs de sont déjà fait une rasle  
 de recevoir, chaque mois, la 1<sup>re</sup> communion. Or, un mauvais  
 mariage ont été réhabilités et nous espérons bientôt faire ces  
 tous les sordides de ce genre. Passionnés pour les amusements  
 dangereux, ils y ont renoncé pour la plupart. J'avais à cœur  
 de faire réparer de suite l'église, pour subvenir aux frais  
 de cette entreprise j'ai vendu quelques fragments d'argente  
 rie qui avaient échappé aux résolutions. Les habitants  
 malgré leur indigence extrême ont voulu contribuer à  
 cette bonne œuvre, mais cependant nous ne pourrions pas  
 réussir à compléter l'ouvrage, avec nos faibles ressources,  
 à peine pourrions nous réparer le toit.

Après un séjour de trois mois à San Antonio, voyant que  
 grâce à Dieu tout était sur un bon pied, je commençai à  
 visiter les catholiques dispersés de long de la rivière du  
 même nom au nombre de mille, et ensuite je me dirigeai  
 vers Seguin, Gonzales et Victoria. Mon séjour dans ces  
 divers lieux fut très court, ne pouvant me séparer de mes  
 compagnons de voyage sans m'exposer au danger  
 de me faire tuer par les sauvages. Je remontai ensuite  
 le long de la rivière Labaca, le plus grand dans  
 cette partie du pays. J'y trouvai plus de soixante et dix  
 catholiques qui avaient autrefois fait partie de notre  
 congrégation des Barrens. Il me fut bien consolant  
 de me voir parmi de vieilles connaissances et surtout  
 de me convaincre qu'ils n'avaient rien perdu de leur foi et  
 de leur piété primitives, quoique privés, depuis leur  
 arrivée au Texas, des secours de leur religion. Tous se  
 présentèrent au St tribunal et eurent le bonheur de  
 recevoir la 1<sup>re</sup> communion. Je ne pus leur consacrer  
 qu'une semaine. De Labaca je me rendis à Austin petite  
 ville naissante désignée depuis par pour être la  
 siège du gouvernement Texien. Le congrès était alors  
 en session et je désirais obtenir de ce corps législatif  
 une décision qui confirmât au culte catholique toutes  
 les églises qui avaient été construites sous le gouverne-  
 ment Espagnol. A l'exception de la conception et de  
 son jésu les édifices sont presque entièrement ruinés  
 cependant ils peuvent être réparés et vu la pauvreté  
 et le petit nombre des catholiques on en tirera un grand  
 parti jusqu'à ce que des temps plus prospères nous  
 donnent la facilité d'en construire de nouveaux.  
 La providence me fit trouver à Austin Mr de Salguier  
 chargé d'affaires de sa majesté le roi des Français. Il me  
 souhaita avec expression tout ce qu'il eut la bonté de  
 faire pour moi. Mon vœu de me donner l'hospitalité  
 pendant mon séjour dans cette ville, il daigna encore  
 m'appuyer de tout son crédit dans l'intérêt de la religion.  
 Des services signalés qu'il a rendus à la jeune République

lui ont concilié l'estime générale et gagné la confiance et la bienveillance des populations et de l'Administration. De son service pour m'assister dans mon entreprise j'ai parlé lui-même aux différents membres du Congrès de la justesse de mes réclamations et recut par sa persévérance et ses efforts à faire sanctionner ma demande son grand dévouement à la cause de la religion lui a acquis un bien juste titre à notre reconnaissance la plus vive.

Mr. Huron arriva à Austin vers le 20 de Décembre. Cette visite inattendue me fut bien agréable et productive d'heureux effets. Le jour de Noël nous célébrâmes le sacrifice en quel assistèrent plusieurs membres du Congrès tous parurent fort satisfaits, mais le local étant si petit que peu parent y avoir le dimanche suivant on nous offrit la chambre du Sénat le concours fut considérable et même général, et l'éloquence et solide explication que donna Mr. Huron des principaux points de notre croyance fut accueillie avec une vive satisfaction.

D'Austin nous nous rendîmes à Bastrop petite ville située sur les bords du Colorado, à peine y compte-t-on vingt catholiques, mais tous les habitants du lieu pour qui la vue d'un prêtre était chose nouvelle, voulurent assister à nos cérémonies et les ~~discussions~~ discours qui leur furent adressés parurent produire un effet sensible. Ils s'estimaient heureux d'apprendre que le culte catholique n'était pas la chose monstrueuse qu'on leur avait dépeinte. De Bastrop nous allâmes à Huston ville de trois mille âmes dont cinq cents au moins professent la religion catholique. Nous y offîmes le sacrifice de la messe dans une maison privée et les instructions se firent d'après l'ancienne maison du gouvernement. après un court séjour à Huston nous partîmes pour Galveston, bien parce que nous voulions et on s'y trouve à peu près autant de familles catholiques. Le manque d'église dans ces lieux divers est un grand obstacle au bien, il est si difficile de se procurer un appartement vaste et spacieux, il y aurait un grand bien à faire dans ces deux villes, mais quand pourrions-nous y avoir des églises. une bâtisse simple et modeste ne coûterait guère que mille piastres, mais on ne se les procure pas. Ces deux villes admirablement situées pour le commerce, ces deux villes sont dans un état de gêne et de souffrance qu'on pourroit à peine concevoir sans en avoir été témoin. Les familles les plus opulentes peuvent à peine se procurer l'argent nécessaire pour l'habillement et les autres besoins de la vie. La pauvreté est à son comble dans toutes les parties du Texas. A Galveston nous eûmes la consolation de baptiser une jeune dame élevée dans le protestantisme, elle fit sa première communion et recut la confirmation avec les sentiments de la foi la plus vive et de la pitié la plus tendre.



Notre séjour dans chaque endroit était court, notre but principal était d'administrer les secours les plus pressants de notre religion à ces populations dispersées et de prendre une connaissance exacte du pays et de ses besoins, ainsi malgré les sollicitations des habitants de Galveston qui désiraient nous retenir plus long-temps, nous ne pûmes leur donner <sup>qu'une</sup> semaine. Nous remontâmes à bord d'un bateau à vapeur de Lynchburg où se trouvaient plusieurs familles catholiques. Ces bons habitants avaient des enfans déjà grands qui l'avaient point encore reçu le baptême. Notre visite leur fit grand plaisir et encouragea et les fortifia dans leurs bons sentimens et après quelques jours passés parmi eux nous songâmes à retourner à Houston où nous avions laissé nos chevaux. Un petit canot fut l'unique moyen de transport que l'on put nous offrir. Nous nous y embarquâmes avec notre petit bagage mais la rivière, grossie par les pluies abondantes et si fort qu'il de tomber, nous offrit un courant si rapide et si fort qu'il nous fut impossible de ramer et de lutter contre son impétuosité. A chaque instant nous étions exposés à périr. Nous prîmes un cheval pour le transport de nos effets et à pied nous continuâmes notre route à travers des prairies inondées et des chemins couverts d'eau. En traversant un ruisseau notre chapelette et notre linge tombèrent à l'eau et nous eûmes mille difficultés à les en retirer. C'était chose fort peu agréable surtout dans le mois de janvier, Dieu nous donna cependant des forces, croûtes et mouffles jus qu'aux oreilles nous arrivâmes enfin à Houston. La fin de papa à faire sâcher notre linge d'église nos habits et nos brevaires, et le lendemain nous nous mîmes en marche pour aller visiter la partie orientale du Texas. Que de difficultés et d'obstacles se présentèrent dans cette longue route! Tantôt c'était un ruisseau qu'il fallait traverser à la vage, tantôt un marais long et fangeux où nous courrions risque de perdre nos chevaux, une autre fois c'était la faim qui se faisait sentir et rien pour l'apaiser ou une pluie abondante contre la quelle il était impossible de se procurer un abri. Ainsi à travers mille obstacles nous visitâmes Montgommery Houstonville Cincinnati Crockett Douglas et Pecos. Que de difficultés et d'obstacles! Il est vrai que nous fûmes bien récompensés par l'empressement que manifestèrent les habitants de ces divers lieux à entendre nos instructions. N. la pluie ni les occupations ne pouvaient les retenir la consécration était générale et rarement ai-je vu la parole de Dieu écoutée avec plus de joie et de recueilliement. Cette visite quoique courte n'a pas peu contribué à dissiper les préjugés et à réveiller des sentimens pieux dans bien des cœurs. En 1837 Nacogdoches avait une assez forte population catholique. Il n'y trouvait au moins trois cents familles Mexicaines outre un assez grand nombre d'Américains catholiques, mais en 1838 il s'éleva des troubles entre les Mexicains et les autres habitants qui

à la suite des quels survint une guerre civile, et les pauvres  
mexicains, à l'exception de peut-être cinquante familles, furent  
tués et expulsés. Nacogdoches avait autrefois une église en  
bois aujourd'hui elle est entièrement détruite. J'eus occasion  
de voir dans cette ville combien Marie aime à exaucer ceux  
qui mettent leur confiance en elle. Une Dame du Maryland  
<sup>recut</sup> ~~un~~ en quittant son pays pour venir se fixer au Texas,  
une médaille miraculeuse, son confesseur en la lui  
donnant, l'encouragea à ne jamais manquer de réciter  
la petite prière Marie comme sans cesse et lui dit  
que cette bonne mère ne permettrait pas qu'elle mourût  
sans recevoir les derniers secours de la religion. Elle fut  
fidèle à suivre l'avis qu'on lui donnait. Depuis quatre ans  
elle était au lit souvent on l'avait crue à la dernière  
extrémité, mais sa confiance en Marie lui faisait toujours  
espérer qu'elle aurait le bonheur avant de quitter la  
vie de recevoir les derniers sacrements. A peine eut-elle  
appris notre arrivée qu'elle se hâta de nous faire  
appeler elle reçut le St. Viatique et l'extrême Onction  
et expira quelques jours après ~~pleine~~ <sup>de</sup> pleine connaissance  
envers sa bienfaitrice.

À son Augustine je dus me séparer de Mr. Simon. J'ai retourné  
aux Etats-Unis par la voie de Nacogdoches et moi je  
retournai à San Antonio par de nouveaux chemins  
visitant sur ma route Alabama, Washington, Judds-  
ville, Rutaville, Lagrange, la rivière Labaca, Victoria  
le Rancho de Don Carlos, et Refugio et Goliad. J'y  
arrivai le 12 Mars après avoir fait plus de 2000 milles.

Le chiffre des catholiques du Texas ~~se~~ monte à peu près à  
dix mille. Beaucoup d'Américains protestants en arrivant  
dans ce pays se firent baptiser pour s'appuyer la  
conception de l'âme qui ne s'accordait qu'à ceux qui profes-  
saient la foi catholique. Mais cette démarche ~~qui~~ n'était  
nullement l'effet de la conviction, c'était pour se  
conformer à la loi et la plupart reçurent le baptême  
sans connaître la doctrine catholique, ainsi je n'oserais  
pas les considérer au nombre de nos catholiques.  
Les préjugés contre notre sainte croyance sont assez  
forts dans quelques parties du Texas, dans d'autres il y a  
beaucoup d'indifférence, ~~plus~~ cependant que lorsque  
le pays possédait un plus grand nombre d'ouvriers, il  
y aura des conversions assez fréquentes. Dans ce pays  
comme aux Etats-Unis il faut beaucoup d'instruction  
et peu à peu les préjugés disparaissent.  
Il y a aussi au Texas un grand nombre de tribus sauvages  
dont il serait urgent de s'occuper. Les Comanches sont  
au moins au nombre de 2000, viennent ensuite les



Lowakanas, les Lipang, les Sawkanways, les Bidaig, les  
 Karankaways, les Wacoves et plusieurs autres tribus. La  
 plupart de ces sauvages sont antropophages, ils aiment à  
 se nourrir de chair humaine, les pieds et les mains sont  
 surtout leur mets favori. Déjà j'ai fait quelques  
 démarches auprès des Karankaways pour les réunir  
 en mission. Mr Estany est allé aussi les visiter, et il  
 désirait beaucoup avoir un prêtre, ~~car~~ c'était pour  
 eux qui avaient été fondés autrefois la mission de Refugio.  
 comme ils n'ont plus de terre et qu'ils vivent de pêche.  
 Sur les bords du Golfe il faudrait pouvoir faire  
 acquisition d'une lieue de terre, y construire des maisons,  
 et une chapelle, et ils viendraient de suite s'y fixer.  
 mais que faire sans argent? Les Comanches seront  
 plus difficiles à gagner. Depuis l'origine du Texas ils  
 ont presque toujours été en guerre contre les habitants  
 civilisés et les autres tribus. Cavaliers habiles, voleurs adroits,  
 ils menaient la flèche et la lance avec la plus grande  
 dextérité. En petites bandes, de dix, vingt, trente ou cinquante  
 ils parcouraient sans cesse le pays, se tenant sur les  
 hauteurs et visuellement à découvrir un parti de voyageurs  
 trop faible pour leur résister, ils fondaient sur eux  
 avec la rapidité de l'éclair et les égorgent impitoyable-  
 ment. Il serait impossible de dire combien d'infortunés  
 ont succombé sous leurs traits et combien de femmes  
 et d'enfants ont été enlevés prisonniers. Peu de temps  
 après mon arrivée au Texas un parti de cinq à six  
 cents pénétra jusqu'à Linnville. Les habitants de l'endroit  
 qui ne s'attendaient point à cette visite furent obligés  
 de se réfugier au milieu de la baie de Sabaca pour se  
 mettre à l'abri de leurs flèches, sept ou huit furent  
 tués, et une jeune dame, mariée depuis dix jours  
 seulement, après avoir vu tomber son mari ~~par~~ <sup>entre</sup>  
 ses cotés fut faite prisonnière. Les dépôts de marchandises  
 furent pillés et après les recherches les plus exactes  
 de tout le butin, la ville fut livrée aux flammes. Je  
 perdis dans cette affaire plusieurs livres et ornements d'église  
 que j'avais pu prendre avec moi. Les animaux mêmes  
 ne furent point épargnés, ils enlevèrent d'abord tous  
 les chevaux et mulets dont ils se nourrissent habituel-  
 lement et égorgèrent ensuite toutes les bêtes à cornes.  
 De Linnville ils se portèrent sur Victoria. La première maison  
 qu'ils attaquèrent était celle où se trouvait notre confère  
 Mr Estany. Il eut le bonheur de passer à travers leurs  
 traits sans recevoir une seule blessure, mais tout  
 ce qu'il avait fut pris, linge, livres, ornements rien  
 ne fut épargné. Si il y eût eu des hommes, des femmes  
 et des enfants furent enlevés prisonniers. Cependant on les  
 força à s'éloigner. bientôt l'alarme se répandit dans  
 le pays, tous prirent les armes, on les poursuivit  
 vigoureusement et on les atteignit près des rivières plumb-  
 creek et Saint Marc. Un combat sanglant, sanglant

quatre-vingt quatre Comanches y perdirent la vie et un grand nombre ne survécurent pas long temps sans doute aux blessures qu'ils reçurent. Ces malheureux à l'approche des Sépiens cherchaient à exterminer tous les prisonniers qu'ils emmenaient. Une pauvre mère qui était tombée entre leurs mains avec son petit enfant à peine âgé de dix mois eut d'abord la douleur de voir écraser cette innocente créature sous ses yeux et tomba ensuite elle-même percée de plusieurs coups de lances. Leurs attaques contre San Antonio et les environs sont très fréquentes. Rien de plus déchirant que les cris que nous ont alors les femmes et les enfants. J'ai compté dans l'espace de dix mois près de deux cents personnes égorgées par ces sauvages et combien d'autres dont la mort n'est pas venue à ma connaissance. Les chevaux disparaissant presque tous les jours. Jls m'en ont déjà enlevé deux.

Le ciel a déjà commencé à venir mes faibles travaux. Depuis le 1<sup>er</sup> Août 1840 jusqu'au 1<sup>er</sup> Mars 1841. nous avons entendu 981 confessions - Il y a ~~418~~ 418 communions, 281 baptêmes, 24 Mariages, 45 enterrements, 31 premières communions et 8 confirmations, 15 baptêmes d'enfants protestants et 6 baptêmes d'adultes. nous avons fait construire une petite chapelle au Rancho de Don Carlos et réparé celle de Victoria et ~~de~~ <sup>à</sup> ~~la~~ <sup>partie</sup> celle de San Antonio. Le bien de la religion demanderait de suite des chapelles à Galveston, à Houston, Nacogdoches, San Antonio, La Brea et à la capitale du pays, Austin, mais où trouver les moyens? Nous sommes tous sans ressources. Les populations sont indigentes, et cependant les frais de voyage sont considérables. Dans mes courses je passe ~~plusieurs~~ <sup>quelques</sup> semaines dans les bois, au plein air, je fais moi-même ma cuisine et cependant mes frais sont toujours assez forts ainsi dernièrement pour me faire accompagner, pendant trois jours de marche, par deux hommes armés, je dus leur payer vingt quatre piastres. Il nous faudrait des aides à St. Antoine et à Galveston, mais comment faire les premiers frais? Nous sommes tous sans logement, obligés de retourner d'hospitalité chez les catholiques ou protestants et de réclamer souvent notre office parmi la bête. ~~Il est difficile~~ <sup>Il est difficile</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> aller à l'écart au milieu d'une prairie ou d'un bois. C'est au Texas que l'on apprend à mener la vie de missionnaire. Je croyais en avoir déjà fait un long apprentissage mais depuis mon arrivée ici, je me suis bien aperçu que je n'y étais encore point initié.

Adieu Monneur et cher confrère. Dans quelques temps je vous donnerai d'autres détails sur notre mission. Notre tout dévoué serviteur  
J. M. Odin i. n. c. m.



San Antonio September the 30<sup>th</sup> 1846M. J.  
M. D. B. B.

Very Rev. &amp; Dear Sir, Transito le 23 avil

and gave the letter to Mr. Stille, requesting him to mail it at St. Orleans. I would have liked to spend a part of the summer on that island but many considerations induced me to alter my mind. Many Catholics throughout the country had no opportunity of complying with their easter duties the place they kept church in was the little dining room of Mr. Duverne. Since they moved to the country they were anxious to rent that house so that even the small place was going to be taken away from us the square house was occupied by a protestant tenant. People seemed to be quite unwilling to pay up their subscription to forward the work of the church so I concluded that by leaving them without a priest it would be perhaps the means of hastening their zeal for their religion. I promised them to return as soon as the church would be ready for the celebration of the divine mysteries. From Galveston I went up to Houston. No attempt to begin the church had been made. I had to keep church in Mr. Caraker's old grocery shop. I said mass every day for two weeks and preached every time. I had a small congregation. Some few came to confession. I had received holy communion. Mr. Deane told me that if he had a little money to purchase some materials he would begin and hoped that he might go on. I gave him \$100, and begged of him to commence as soon as possible. He promised me to do so. If he does not fulfill his promise I despair of ever seeing a church built at Houston. My reliance can be placed on Mr. Donnellan, and Mr. Caraker is too fond of money to run any risk. Whilst at Houston I heard that sickness was raging very severely on the Brazos. I started immediately to go to visit the few families who were very sick. I found some sick people in every family and much rejoiced to see me. I said mass in every house and preached every day for two weeks so as to give the sick an opportunity of performing their easter duties. On Sundays I selected the most central house and every time there was a great concourse of people. The time I spent among them was truly the most agreeable that I had seen since I came to Texas. Those good people that I had seen since I came youngest man who made his first communion. The ten catholic families who live on the Brazos are truly pious. They are well settled but form a good beginning of congregation. They are well away. They their health is so bad that they must move away. They will go for the most part on the La Barea. On my way to the Brazos I visited also some few families who live about 15 miles from Houston. From Houston I proceeded towards Saltmings creek. Where many Germans have settled. But on the second day I was taken very sick. Finding myself among protestants I did not like to stay there.

nor did my means permit me to stop at that place. On the  
 day on which I was clear of fever I travelled towards the Sabana.  
 You cannot imagine what I suffered on my way during the  
 four days. It took me to get to Mrs Brown's. One day I started  
 in the morning early, trilled till nine o'clock expecting  
 to miss the fever but it returned again. I had no water  
 was in the midst of a large prairie exposed to the rays of  
 a burning sun, no house in sight; I thought I would die.  
 After some few hours of a most painful journey I came  
 to the timber laid down for a while but my thirst was  
 so painful that I did not know how to stand it. I jumped  
 on horse back again rode through the woods, and after  
 four miles travelling found fortunately a house. They could  
 hardly procure water enough to quench my thirst. I spent  
 a most horrible night. Next day I crossed the Colorado and  
 went as far as the Rioverde. After few hours rest I continued  
 my journey and in the morning just as the fever was  
 returning reached Mrs Brown's house. I laid down and  
 had to keep my bed for eighteen days. The spell was  
 very severe, no physician to be had no medicines to be procured.  
 I had to send to Columbus for some few pills. After a stay  
 of 24 days at Mrs Brown's I tried to go to San Antonio where  
 I thought I would recover perfectly without being a burden  
 to any body. My ability was so great that I made out to stay  
 days at Mr Mayo's. The Sunday before I left made out to say  
 mass and preach and heard fifteen confessions. When at  
 Victoria I saw Mr Estany. I had written to him to come and  
 visit me there. Few days ago I arrived at this place and I find  
 that Mr Hayden & Clark have built a school house on the  
 Sabana and they calculate on opening it on the first of October.  
 The church at Victoria is already repaired and looks clean  
 enough. Mr Estany has continued to visit regularly  
 of the Ranches of Don Carlos. He continues to visit the church  
 the Catholics of Refugio. He has undertaken to repair the church  
 many other places. He has undertaken to repair the church  
 of Refugio but for want of means has suspended his  
 operations. On my way to San Antonio I visited Goliah. The  
 church there is very much wanting. Some four or five hundred  
 dollars would place it in a state decent enough to celebrate  
 in, the vault stands in an immediate need of repair  
 and will suffer greatly by delay, but the few families  
 who live there are so poor that nothing but sand and lime  
 can be expected from them. At San Antonio the church  
 has been covered the inside plastered but the expenses  
 amount already to upwards of \$1200 and it would require  
 an equal sum to finish the other repairs which are indis-  
 pensable but it is out of question to find it there.  
 Texas is growing poorer and poorer. Difficulties of every kind  
 seem to spring up continually. The loafers who continually molest  
 the Mexicans of Rio Grande have brought on serious difficulties.  
 I tried to see their cattle and horses carried away, they have  
 organized parties of 50 & 100 men who come into Texas, kill



and take prisoners all whom they can find. A party of them  
attacked last week Refugio took all the men away left the  
women and children without clothes and robbed all the houses.  
The Indians have been very troublesome for some time back  
in the vicinity of San Antonio, have killed good many things  
they have ~~not~~ ceased at present. Arista at the head of a  
large army is stationed on the Rio Grande to stop the trade  
with San Antonio. All those who attempt to come into Texas  
or to enter Mexico are taken prisoners the goods are confis-  
cated and every kind of severity practised towards those  
who try to communicate with Texas. for five months there  
has been no trade at this place. The town suffers most  
cruelly people are without means and we know not when  
better days will appear. The crops of corn have failed  
generally through Texas, and the cotton is not as good as  
it was expected on account of the drought. Wheat  
money rates at \$8 for one and scarcely more any where else.  
Houston's election is secured by a large majority over Johnson.  
The Burnett papers are speaking strongly against it. The  
Salisbury and the Franco-Texasian Bill, they call it the perhaps  
abominations. Antonio the more I am convinced that if for  
the same reason a good convent. Though a  
I still think the end  
I want  
I would like to pray,



une bonnette en  
coton rouge  
à 100 frs  
en 1841, etc.

17  
a

*[Signature]*  
P. L. L. L.

V. Riv.

Via Boston  
L. Heauser  
~~Heauser~~

Rue de Sevres N° 95

A Paris  
France

M. 10

on trouve  
J. Antoin 30 rue 41  
M. Dm -

Over Saint-Antoine, 30 septembre 1849  
 Révérend Monsieur,

Au mois de juillet dernier, je vous écrivis de Galveston, et je remis une lettre à M. Stille, en le priant de vous l'envoyer à la Nouvelle-Orléans. J'aurais bien désiré passer une partie de l'hiver dans cette ville, mais je pensai qu'il valait mieux profiter de cette circonstance pour faire faire les prières aux catholiques de cette contrée; j'établis une chapelle dans la maison de M. Monodan, et lorsque celui-ci partit pour la campagne, il se montra tout disposé à la louer aux catholiques, mais on ne voulut pas s'engager à en payer le loyer. Alors je leur déclarai qu'ils n'auraient pas de prêtre, tant qu'ils ne travailleraient pas à construire une église et qu'ils ne maintiendraient pas leur zèle pour notre sainte religion; mais je leur dis, qu'immédiatement qu'ils auraient une église, je retournerais au milieu d'eux pour y célébrer les saints mystères.

De Galveston je me rendis à Houston, et, comme il n'y avait pas d'église, je changeai en chapelle une chambre de la maison de M. Carakis, je dis la messe et je prêchai.

Chaque jour pendant deux semaines; quelques-uns  
se confessaient et reçurent la sainte communion.  
M. Dechêne me dit que si je pouvais lui  
fournir quelque argent, il achèterait des  
matériaux pour la construction d'une église.  
Je lui remis 100 livres stér. et l'engageai  
à commencer le plus tôt possible. Il m'en  
promit, mais je ne sais s'il est bien fidèle  
à ses promesses; sans lui je désespère de  
jamais voir une église à Houston. On ne  
peut pas compter sur M. Donnellan et M.  
Caraher est trop avare pour risquer son  
argent.

Pendant que j'étais à Houston, j'appris  
que la fièvre faisait des ravages à Brazos.  
Je m'y rendis aussitôt; je trouvais des  
malades dans chaque maison. Ce pauvre  
peuple fut bien content de me voir; je  
dis la messe et je prêchai pendant 15 jours,  
après de préparer tout le monde à la communion  
pascale. Le dimanche je dis la messe dans  
la maison la plus centrale de l'endroit; il y  
eut un grand concours de peuple que si j'avais  
jamais passé des jours aussi heureux depuis  
que je suis au Texas. Tous, jeunes et vieux,  
voulurent se confesser; un vieillard même  
fit sa 1<sup>re</sup> communion. Les dix familles



qui habitent Brazos sont bien peines;  
 ce serait un bon moyen pour une paroisse  
 mais elles ne jouissent pas d'une bonne  
 santé et elles seront obligées d'aller dans  
 un autre endroit; la plupart iront sans  
 doute à Labacca. Sur mon chemin je  
 visitai quelques familles qui demeurent à  
 18 miles de Houston. De Brazos je me  
 rendis à Calving où habitent un certain  
 nombre d'Allemands. Le second jour, je  
 tombai malade, et, comme je me trouvais  
 au milieu des protestants, je ne voulus pas  
 m'arrêter en cet endroit; malgré la fièvre  
 je partis pour Labacca. Vous ne sauriez  
 vous imaginer ce que je souffris pendant  
 ce voyage de quatre jours. Un jour, dévoré  
 par la fièvre, je me trouvais au milieu  
 d'une grande prairie, exposé aux ardeurs du  
 soleil et sans eau pour étancher ma soif;  
 pas de maison pour m'abriter pendant  
 la nuit; je pensais que j'en mourrais.  
 Après quelques heures d'une marche bien  
 pénible, je rencontrai un hangar; je  
 voulais m'y arrêter pour prendre un

peu de repos. mais j'étais tellement  
 pressé par la soif que je remontai bien vite  
 à cheval, et enfin, après avoir fait quatre  
 milles. je rencontrai heureusement une maison;  
 on eut bien de la peine à trouver assez d'eau  
 pour calmer ma soif. Je passai une bien  
 mauvaise nuit; le lendemain. je traversai le  
 Colorado et j'arrivai à Navidad. Après quelques  
 heures de repos. je continuai ma route  
 et j'arrivai chez M. Brown. juste au  
 moment où la fièvre me reprenait. Je  
 me mis au lit et j'y restai pendant 24  
 jours. Je n'avais ni remède. ni médecin  
 pour me soigner: je fus obligé d'envoyer  
 à Colasabus pour avoir des pilules.

Après avoir passé 24 jours chez M.  
 Brown. je partis pour Saint San Antonio,  
 dans l'espoir de recouvrer ma santé sans  
 être à charge à personne; ma faiblesse était  
 encore si grande que je fus obligé de  
 m'arrêter pendant six jours chez M. May.  
 Le dimanche. je pus voir la messe. prêcher  
 et entendre les confessions. A Victoria je  
 vis M. Estang; je lui avais écrit de venir  
 m'y trouver; quelques jours de repos me

2

rendirent les forces.

A Lobosca, M. M. Hayden et Clark ont bâti une maison pour écoles qu'ils espèrent l'ouvrir au mois d'octobre; elle a deux étages avec un corridor au milieu. L'église de Victoria est déjà réparée; elle est assez bien. M. Estang a ouvert une école pour les Mexicains de Francisco de Don Carlos. Il visite régulièrement les catholiques de Refugio, Lamar, Lima et plusieurs autres lieux. Il a entrepris de réparer l'église de Refugio, mais, faute de ressources, il a dû suspendre les travaux. En allant à San-Antonio, j'ai visité l'église de Goliad; elle est en fort mauvais état; il faudrait au mois quatre ou cinq cent dollars pour la rendre un peu convenable et pouvoir y célébrer les saints mystères; la voûte aurait besoin d'une réparation immédiate; les catholiques de l'endroit sont trop pauvres et on ne peut rien attendre de leur part. A San-Antonio, l'église a été couverte et plâtrée à l'intérieur; on y a déjà dépensé 1200 dollars; et il en



faudrait autant pour d'autres réparations indispensables, mais on ne pourrait rien trouver dans la localité.

Le Texas devient de plus en plus pauvre; des difficultés de tout genre y surgissent sans cesse. Les Loafers font une guerre continuelle aux Mexicains du Rio grande; ils enlèvent le bétail, les chevaux; ils ont organisé des bandes de 50 à 100 hommes qui entrent dans le Texas, tuent ou font prisonniers tous ceux qu'ils rencontrent. La semaine dernière, ils ont attaqué Refugio et ont pris tous les hommes, après avoir dépouillé les femmes et les enfants et avoir pillé toutes les maisons. Les indiens des environs de San-Antonio ont été pendant quelque temps dans une vive agitation; ils commencent maintenant à se calmer. Arista est à la tête d'une grande armée sur le bord du Rio grande pour intercepter le commerce avec San-Antonio. Tous ceux qui veulent venir au Texas ou aller au Mexique sont faits prisonniers; leurs biens sont confisqués et on les traite avec la dernière rigueur; pendant cinq mois, le commerce a été entièrement interrompu.

La ville souffre beaucoup; le peuple est sans ressources, et il est impossible de prévoir la fin de ces malheurs. Les récoltes ont manqué presque partout dans le Ceará; on comptait un peu sur le coton, mais voilà que la sécheresse enlève tout espoir. Le change est à 6 %.

Plus je considère les besoins de San-Antonio, plus je suis convaincu que les intérêts de la religion exigent qu'on établisse ici un couvent. Sans doute, depuis notre arrivée, nous avons déjà opéré des réformes considérables, mais tant que les enfants, et spécialement les garçons, ne seront pas élevés dans la piété, il sera moralement impossible de détruire les mauvaises habitudes. Mais où trouver les ressources nécessaires pour établir ici un couvent? Il n'y a que très peu de familles anciennes américaines; ces familles, quoique protestantes, envoient leurs enfants au catéchisme, et si il y avait un couvent, on pourrait les élever dans la foi catholique.

lâchez donc de mes nouvelles des ressources  
pour la mission du Olexas; sans cela,  
impossible de faire aucun bien dans le pays.  
M. Estany n'a pas même de quoi s'habiller;  
à Galveston le prêtre devra payer sa  
nourriture et son logement; M. Minard  
demeure si loin de la ville, qu'il est  
obligé, chaque jour, de faire six milles  
pour aller prendre les repas.

Je vous prie de ne pas oublier ce que  
je vous ai demandé pour l'église de San-Antonio:  
des bougies pour l'autel, deux chandeliers  
pour acolytes, une croix de procession, deux  
encensoirs, deux navettes, un bénitier et quelques  
vases offerts en argent pour payer les dettes  
de l'église. Quel M. Calvo tâche de nous  
envoyer quelque bon dictionnaire en espagnol,  
des livres de prières et des catéchismes également  
en espagnol. Il nous faudrait encore pour  
l'église de San-Antonio trois grands tableaux,  
un représentant le crucifiement, l'autre la sainte  
Vierge Marie, le troisième saint Joseph ou  
saint Antoine; un orgue nous serait aussi bien  
nécessaire, et espère qu'à votre retour de France  
vous voudrez bien visiter le Olexas. M. M. Calvo  
et Sala sont bien; mes compliments à M. Boullier  
et mes ~~très affectueux~~ hommages <sup>aux</sup> ~~à nos~~ confrères.  
Votre très humble et obéissant serviteur  
J. M. Odin, s. p. e. m.



J. M. J.

Galveston 7 février 1842.

Monsieur et très cher confrère  
 La paix de notre Seigneur soit toujours avec nous!

Depuis long-temps je désirais vous écrire mais des  
 voyages presque continuel et la difficulté de se procurer une  
 table ou un appartement dans les lieux où je faisais un petit  
 séjour m'ont privé de ce plaisir. Je n'ai eu aucune demeure  
 fixe dans le Texas je me présente de cabane en cabane et  
 tous les instants que je peux consacrer à un petit voisinage  
 sont employés à faire le catéchisme, donner des instructions  
 ou administrer les sacrements. Une voie café de retour à  
 Galveston, l'on m'a prêté une petite chambre et je profite de  
 ce premier instant de loisir pour vous entretenir de notre  
 nouvelle mission du Texas. Déjà l'année dernière, je vous traitais  
 d'assez longs détails sur nos premiers travaux dans cette République  
 j'espère que vous aurez reçu ma lettre. Peu de temps après vous  
 l'avoir expédiée, Mgr Blanc m'écrivit de me rendre de suite à la  
 Nouvelle Orléans pour des affaires importantes qu'il avait à me  
 communiquer de la part du St Siège. Qu'elle fut ma surprise en  
 arrivant chez lui d'apprendre que j'étais nommé sans hésiter  
 Detroit! Le désir de la sainteté était que j'acceptasse sans hésiter  
 un fardeau si redoutable et de mon indépendance me firent renvoyer  
 intime de mon indignité et de mon incapacité je partis  
 les bulles et après un court séjour aux Etats-Unis je partis  
 de nouveau pour le Texas. Mon intention était de passer l'hiver  
 à Galveston, mais après trois semaines employées à préparer au devoir  
 pascat ceux qui ne l'avaient point encore rempli, l'on m'annonça  
 que la maison qui me servait de chapelle devait être occupée par  
 une famille nouvellement arrivée dans le pays. Ne sachant plus  
 où transporter l'autel après l'avoir déjà promené de Galveston  
 gelates je crus qu'en attendant qu'on construisit une petite  
 église en bois que je venais de faire commencer mon temps serait  
 plus utilement employé à visiter les catholiques dispersés de cette  
 et d'autre je partis donc pour Houston les maladies commençaient  
 de faire sentir dans cette ville tous ceux qui étaient indisposés  
 s'empresaient de se reconnaître avec Dieu et beaucoup d'autres se  
 présentèrent au tribunal de la pénitence et à la Ste table, cependant  
 au bout de deux semaines l'appartement où je réunissais les  
 fidèles dut être converti en cabaret et il me fallut songer à  
 aller plus loin. Sur les bords du Brazos à 30 milles de Houston  
 vivent vingt familles catholiques venues il y a quelques années  
 du Kentucky et du Missouri. Je n'avais pas encore pu les visiter  
 je me rendis donc parmi eux et je fus bien édifié de leur et de

l'empressement avec lequel ils m'accueillaient. Tous depuis l'enfant jusqu'au vieillard se confessaient; j'y avait des malades dans toutes les familles, je célébrai donc dans chaque maison pour leur donner à tous la consolation d'entendre la sainte messe. Le dimanche je célébrais dans la maison la plus centrale et un grand nombre de protestants venaient apaiser aux instructions. Ils désiraient faire construire une petite chapelle mais les moyens manquaient, j'espère cependant que plus tard je pourrai m'en occuper. Un protestant <sup>marié</sup> depuis bien long-temps me fit prier d'aller le visiter, nous eûmes de longs entretiens sur la Religion et il finit par embrasser avec notre s<sup>te</sup> foi. Lorsque je le crus suffisamment instruit je lui administrai les sacrements et j'ai appris depuis qu'il étoit mort d'une manière bien édifiante. Je quittai ces bons habitants pour me diriger vers Milwaukee et Cummings <sup>marqué</sup> et le Colorado, mais dès le second jour <sup>je me sentis</sup> atteinte d'une violente fièvre, accompagnée d'un vomissement presque continu. Ne trouvant alors dans une partie du pays peu habitée et où je n'avais aucune personne de connaissance, je me déterminai à me transporter malgré la fièvre jusqu'à la rivière Labaca, où vivent des colons qui résident autrefois dans le Missouri. J'en étais éloignée de soixante cinq milles et il me fallut trois jours pour faire ce court trajet. Vous ne sauriez vous imaginer tout ce que j'eus à souffrir et des rayons d'un soleil brûlant, et du manque d'eau et de hardes de la fièvre. Le second jour surtout je crus plusieurs fois toucher à ma dernière heure. Je m'arrêtai à chaque instant pour m'étendre sur l'herbe, mais la nuit et la chaleur excessive m'obligeant de remonter à cheval je savais à peine où j'allais, lorsque à deux ou trois milles je découvris une forêt. L'espérance de trouver quelque refuge sous les branches d'un arbre me fit diriger ma course vers le bosquet qui s'offrait à ma vue. Mais ce n'étoit que je me promettais. Ne se réalisant point à peine j'étendis sous un arbre je sentis que le mal alloit toujours en empirant. La nuit étoit insupportable, me voilà donc de nouveau à cheval et errant à l'aventure lorsque la providence me fit découvrir dans le lointain une fumée qui semblait indiquer une maison. Je me précipitai dans cette direction et eus le bonheur de trouver une famille nouvellement arrivée du Michigan. Ils me donnèrent tous les secours que la charité la plus tendre put leur suggérer. Le lendemain à longs traits et passa la nuit dans leur tente. Le lendemain me trouvant un peu soulagée je continuai mon voyage et parvins enfin chez mes vieux amis du Missouri. La fièvre ne me quitta qu'au bout de vingt quatre jours, il n'y avait ni médecine ni remède dans le voisinage, je m'abandonnai entièrement aux bons soins de la Providence. Dès que je fus un peu convalescente je m'occupai de nouveau des devoirs du ministère, cependant je m'aperçus bientôt que la prédication et les confessions amèneraient une rechute, ayant



venus à Victoria des voyageurs que se rendaient à San Antonio  
 je me joins à eux, bien convaincu que l'air salubre de cette  
 belle vallée du Texas me rendrait mes anciennes forces. Les fortes pluies  
 qui tombèrent pendant le voyage me jetèrent dans une maladie  
 qui m'obligea de prolonger mon séjour à San Antonio plus long-  
 temps que je ne l'aurais souhaité. Pour ne pas perdre mon temps  
 je me mis à diriger en personne les réparations de l'église qui  
 déjà étaient commencées. Nous l'avions trouvée dans un fort  
 triste état. Brulée en 1828 ou ne l'avait recouverte qu'en  
 partie, et la guerre de 1836 l'a désastreuse à San Antonio l'avait  
 presque entièrement ruinée. Nous avons achevé la route tout  
 l'intérieur a dû être replatré j'ai fait faire cinq nouvelles  
 portes un sanctuaire une table de communion et à l'extrémité  
 nous avons restauré le clocher et la façade et ferai tous les  
 trous qui avant ouvert le canon. L'érection de ce travail a causé  
 une joie sensible à tous les habitants, ils ont voulu y prendre part  
 et leurs contributions ont été bien plus grandes que les précédentes  
 misère du pays ne me permettant de l'espérer. Les protestants  
 se sont montrés aussi empressés que les catholiques cependant  
 la plus grande partie des frais est retombée sur moi j'ai même  
 dû contracter une dette. Le cinq décembre nous chanterons le  
 grand mess avec l'exposition du St. Sacrement pour remercier le  
 ciel des travaux que nous venons d'accomplir. La nouvelle des  
 étant répandue d'avance, nous vîmes arriver non seulement  
 les habitants de la ville, mais encore tous ceux des Ranchos  
 à trente milles de distance. Bien des femmes confèrent de temps de  
 ce pauvre peuple si long-temps négligé, chez lequel cependant  
 la foi n'est point encore éteinte.  
 Le 12 décembre est le jour où se célèbre la fête de notre Dame  
 de Guadalupe patronne du Mexique et de toutes les colonies espagnoles.  
 Les habitants de San Antonio conservent une grande dévotion  
 pour cette solennité et dans des temps plus prospères, il y  
 avait de grandes réjouissances, parmi eux à cette occasion.  
 Cette année-ci voyant leur église propre et décente ils sentent  
 revivre leur ancien zèle pour leur patronne, un bon vieillard  
 avec quelques uns de ses amis voulut faire les principaux frais  
 de la fête. Ils achetèrent cent cinquante livres de poudre,  
 empruntèrent toutes les pièces d'étoffe qu'ils purent se  
 procurer, les femmes mirent à contribution tous leurs plus  
 précieux objets de toilette et bientôt l'église fut décorée  
 de tout ce que le pays offrait de plus rare. Le 11 à trois heures  
 du matin et à midi neuf coups de canon et le son des  
 cloches annoncièrent la veille de la grande solennité. L'image  
 de notre Dame de Guadalupe, chargée de tous les colliers et bijoux  
 de la ville avait été placée sur un brancard élégamment orné.  
 à trois heures du soir le canon et les cloches se firent entendre.  
 De nouveau, c'était l'heure des premières vêpres. Aussitôt une  
 nombreuse procession se mit en marche pour se rendre à l'église.



D'abord venaient trois ou quatre musiciens avec des violons et  
 une flûte ensuite une petite bannière portée par une jeune  
 fille habillée en blanc et entourée de six jeunes personnes.  
 S'avançaient ensuite douze jeunes filles avec une bœuf à la  
 main et des bouquets de fleurs enfin on voyait paraître  
 l'image de Marie élevée sur l'étrémeant que portait à quatre  
 jeunes demoiselles, et derrière l'image marchaient d'abord  
 les femmes et puis les hommes. <sup>avec deux arènes</sup> Les hommes de la  
 milice escortaient la procession et faisaient des charges presque  
 continuelles. Lorsque la procession arriva près de l'église nous  
 allâmes la recevoir avec la croix et le cercueil. L'image fut  
 déposée sur un petit autel préparé à cet effet et nous chantâmes  
 mes les vêpres. A huit heures du soir toute la ville était  
 illuminée. D'énormes torches éclairaient les deux grandes  
 places publiques au milieu desquelles se trouve l'église. Nous  
 serâmes de nouveau de l'église au son des cloches et du canon  
 avec la croix la bannière, l'image de N. S. de Guadeloupe protégés  
 comme avant les vêpres et nous fîmes le tour des places  
 en récitant le chapelet et chantant des cantiques en l'honneur de  
 la Reine des cœurs. A chaque dixaine le canon et les hommes de  
 milice faisaient une charge <sup>très brève</sup>. Il était dix heures  
 lorsque nous rentrâmes à l'église. L'ordre fut parfait et je vous  
 avoue que j'ai vu peu de processions plus intéressantes. Outre tout  
 les habitants de la ville nous avions à cette occasion tous les Mexicains  
 qui résident le long de la rivière et beaucoup d'Américains venus  
 d'Austin et d'autres pays éloignés. Le jour de la fête nous fîmes  
 une nouvelle procession avant la grand messe. Dans le même ordre  
 et avec le même concours. Beaucoup de personnes s'approchant de  
 la 1<sup>re</sup> table. Les fêtes de Noël ont été célébrées avec beaucoup  
 de pompe et de grand style. Le nombre de communions  
 a été assez considérable. Il nous reste encore beaucoup à faire  
 à San Antonio, la réforme que nous le désirons, cependant grâce  
 aussi grande et aussi générale que nous le désirons. Surtout bien  
 au ciel nos faibles efforts n'ont point été infructueux. Surtout et  
 des abus ont été corrigés plusieurs mauvais mariages réhabilités. Pendant  
 en général l'église s'est assurée fréquemment même les jours ouvrables. Pendant  
 les trois mois que j'y ai passé, je célébrai la 1<sup>re</sup> messe tous les jours  
 de demi-heure avant l'aurore et il n'y avait jamais moins de cent  
 trente à cent cinquante personnes. Cette heure convenait surtout à  
 nos pauvres Mexicains qui n'ont pas les moyens de se procurer des  
 habillements propres et craignent singulièrement le ridicule et  
 l'obscurité du matin les en mettant à l'abri. La 1<sup>re</sup> table commença  
 à être fréquentée, plusieurs ont déjà contracté la bonne habitude  
 d'en approcher tous les quinze jours ou tous les mois. Nous  
 continuons nos catéchismes de chaque jour avec beaucoup de  
 soin et déjà ils ont produit beaucoup de fruit. Je le faisais pour  
 les Américains et parmi mes plus fidèles pupiles je comptais  
 douze enfants mes de parents protestants. Rien ne pouvait les retenir  
 à la maison lorsque le son de la cloche avait annoncé le  
 catéchisme.

je partis de San Antonio le 27 Décembre pour aller visiter les différentes stations déjà formées dans la partie occidentale du Texas. Les Sauvages Comanches qui pendant cinq ou six semaines avaient cessé de troubler le pays venaient de se montrer de nouveau dans les environs entraînant les chevaux et égorgeant impitoyablement tous les malheureux voyageurs qu'ils pouvaient rencontrer. Je me mis en route avec un seul homme me reposant plus sur la protection de la providence que sur la force des armes. À peine avions-nous fait vingt milles, voilà que nous arrivons près d'un cadavre. Il n'y avait que quelques instants que quatre sauvages s'étaient jetés sur un infatigable jeune homme et l'avaient percé de leurs flèches et de leurs lances sous les yeux mêmes de ses pauvres parents qui de leur maison voyaient la scène horrible sans oser sortir pour lui porter secours. Je me serais trouvé face à face avec ces sauvages si la crainte d'être poursuivis ne leur eût fait abandonner la route. Ils venaient de traverser la rivière San Antonio et se dirigeaient vers la Médina.

À quelques milles de là je rencontrai deux voyageurs qui m'engagèrent à ne point continuer mon voyage, m'annonçant qu'il y avait une bande de soixante voleurs campés sur la rive de Cléto, à l'endroit même où nous devions aller passer la nuit. Le soir suivant ces malheureux attendaient des charrettes qui devaient transporter des marchandises à San Antonio. Ces voyageurs avaient été vivement poursuivis eux-mêmes et ils étaient devenus si fatigués par l'agilité de leurs chevaux, je ne saurais trop à quoi me déterminer cependant je crus pouvoir continuer ma route. Nous campâmes à l'endroit où nous étions, craignant que les Sauvages ne prissent nos chevaux dans les cachettes avec soin et nous dans une autre direction, enveloppés dans nos couvertures, nous passâmes une nuit assez tranquille. Le lendemain nous ne fumes que vingt milles, arrivâmes à la rivière Cibola, nous crûmes devoir y passer la nuit, l'endroit n'étant pas très sûr. Les Comanches, j'avais été un peu de jours auparavant malade en allant plus loin. J'avais été impossible de nous procurer de la nourriture. Je d'aller sur les bords du Cléto où se trouvaient les voleurs. Le troisième jour en prenant un détour nous franchîmes le pas difficile, nous étions parties d'après de dix heures pour arriver près de leur encampement. Nous eûmes une nouvelle frayeur. À douze milles de goland nous éprouvâmes un petit bosquet, un tout à coup nous vîmes sortir de derrière un petit bosquet un homme à longue barbe, à haute taille armé d'une lourde carabine de pistolet et de coutelets qui nous aborda avec un air farouche. Je lui dressai la parole avec beaucoup de sang froid et sans laisser percer la crainte que j'éprouvais, après



quelques moments de conversation nous priant corgé de lui, il nous servait long temps des gens et nous ne fumes pleinement rassurés que lorsque nous les perdîmes entièrement de vue. je ne fis qu'un court séjour à Galveston au Rancho de D. Carlos et près de l'embouchure de la rivière San Antonio. Mr Estany avait visité ces différents postes peu de temps auparavant. je passai cinq jours à Victoria prêchant une et deux fois par jour plusieurs personnes qui ne s'étaient pas confessées depuis six, huit, dix et même quatorze ans se présentèrent au tribunal de la pénitence. De Victoria je me rendis à la rivière Sabaca que je remontai presque jusqu'à la source, à Brushy-creek, à la Rárida m'arrêtant deux ou trois jours partout où je rencontrais des catholiques. Dans ce voyage j'ai donné la communion à cent quinze personnes et le nombre des confessions a été beaucoup plus considérable.

J'espérais en arrivant à Houston y trouver une petite chapelle, je leur avais laissé cent piastres pour acheter les premiers matériaux, croyant que l'œuvre une fois commencée ils auraient fait des efforts pour l'achever mais depuis ce petit montant fut épuisé ils suspendirent les travaux. Après bien de recherches je parvins à leur procurer un petit appartement où je dressai un autel et réunis mon petit auditoire, j'y eus quelques confessions et communions. Je m'offrai pendant quelques jours à exciter leur zèle pour la construction de l'église. J'obtins d'assez belles promesses sur les quelles j'ose à peine compter et je partis pour Galveston où j'arrivai le mercredi matin.

Hier j'ai eu la consolation d'offrir pour la première fois le saint sacrifice dans la chapelle qui vient d'être construite. à Galveston et je n'ai pu retenir mes larmes en pensant que enfin le Seigneur avait un petit sanctuaire dans un pays où jusqu'à présent nous avions dû nous promener l'autel de maison en maison. j'ai cependant à regretter qu'elle soit si petite elle n'a pas pu contenir tous ceux qui auraient désiré assister à l'office divin. Elle n'a que cinquante pieds de long par vingt deux de large, elle n'est pas planchée, nous n'avons même pas un banc élevé. un petit clocher, c'est un grand appartement plutôt qu'une église. cet édifice coûte neuf cents piastres et il nous faudra payer sept cents. je ne puis plus encourager les habitants de mauvaise volonté la pauvreté extrême du pays les met presque dans l'impossibilité de se procurer les objets les plus indispensables à la vie. il leur est impossible malgré leur bonne volonté de faire la plus petite offrande pour la culte.

Grâce à Dieu je suis parvenue depuis le printemps dernier à faire réparer les églises de San Antonio et de Victoria et à construire deux nouvelles chapelles sur les bords de la rivière San Antonio une sur la Sabaca et une quatrième à Galveston. Ces différentes entreprises m'ont coûté plus de deux mille piastres, j'ai dû faire des dettes mais j'espère que la providence viendra à mon secours. Mr Calvo à San Antonio et Mr Estany au Rancho de D. Carlos travaillent avec beaucoup de zèle, et Dieu semble bénir leurs



efforts d'une manière toute particulière, et ils se sentent  
dédomagés de toutes les privations qu'ils ont à souffrir par  
les bénédictions que le ciel répand sur leurs travaux. Mr Estang  
visite régulièrement sept postes par semaine et est vrai mais destiné  
à desservir un jour très importants.  
Mr Clark est chargé de la chapelle de Laticia et d'une petite  
école pour les enfants de cette partie du pays. Il visite aussi de temps  
en temps Victoria et Texana. Nous avons eu la douleur de perdre  
Mr Hayden dans le mois d'octobre. Il mourut près de Lambanahan  
de la rivière San Jacinto à deux cents milles de San Saba. Il était  
une grande perte pour notre église naissante. Du Texas il était  
d'un grand secours pour la visite des catholiques dispersés de côté  
et d'autre.

Il s'est passé bien des scènes offensives dans le Texas depuis  
l'année dernière. Les sauvages ont tué plusieurs malheureux  
voyageurs et des bandes de voleurs ont commis plusieurs meurtres  
et des déprédations de tout genre. Ainsi dans le mois de septembre  
soixante cinq malfaiteurs partis du Rio Grande vinrent pendant la  
nuit attaquer Refugio petit village composé de quinze familles  
catholiques. Ils surpris ces pauvres habitants plongés dans le  
sommeil le plus profond, se jetèrent sur eux pour lier les uns  
derrière les dos et après avoir dépillés leurs maisons les emmenèrent  
captifs à Laredo. Un malheureux père de famille ayant entendu  
les cris se mit sur la défensive et lorsque les voleurs le blessèrent  
chez lui il fit feu sur eux en tuant deux et en blessant un cheval  
troisième. Il fut pris cependant attaché à la queue d'un cheval  
et traîné impitoyablement à travers les pierres et les rochers  
jusqu'à la distance de neuf milles. Les voyants alors sur les  
points d'appréhension, ils le pendirent par les pieds à un arbre  
vainement son épouse avec une sollicité le pardon de son mari  
prétant jeter à leurs pieds pour solliciter la pitié de toutes les  
vainement elle chercha à les servir. Les voleurs inaccessible à la  
et tous les enfants du village furent enlevés. Mr Estang en apprenant  
put juger du triste état où se trouvaient les enfants. Mr Estang avec plusieurs  
pauvres mères, et ces malheureux enfants à Refugio avec plusieurs  
cette funeste événement se rendit de suite à Refugio avec plusieurs  
habitants. Des lieux voisins pour leur procurer des consolations  
et des secours. Les captifs furent mis en liberté dans le mois  
de novembre et sont retournés chez eux.  
Au commencement de novembre huit hommes du Rio Grande  
se mirent en marche pour San Antonio avec quelques sommes  
d'argent. Les voleurs les surpris la nuit, tuèrent le gendre  
du chef de la petite bande et leur enlevèrent tout  
leur argent. Ces scènes se renouvelaient bien souvent.  
Veuillez agréer les sentiments respectueux avec lesquels  
j'ai l'honneur d'être,  
Monsieur et cher confrère,

Votre très humble  
et très obéissant serviteur  
J. M. Olin, J. S. C. M. J.



pour devenir se reportant vers cette direction déjà nous y avions  
 organisé un grand nombre de stations qui promettaient de servir  
 un jour de florissantes paroisses et voilà qu'en un instant  
 tout cela détruit. Que la volonté de Dieu se fasse.  
 Je compte partir dans quelques semaines pour Galveston mon  
 intention était d'embarquer de religieux pour San Antonio et  
 des prêtres pour la mission des Karankaways et pour Houston  
 et Nacogdoche, mais la confusion dans laquelle se trouve  
 le pays m'y fait renoncer. Je tâcherai même s'il est possible  
 de faire venir auprès de moi Messrs Calvo et Estang. Il est  
 bien probable que nous serons obligés de fuir.  
 J'ai accompagné M<sup>r</sup> Blanc à Donaldsonville où le 17 de  
 ce mois, il a consacré la nouvelle église qui a fait construire  
 notre compère M<sup>r</sup> Boullier. C'est un très bel édifice, la cérémonie  
 de la dédicace se fit avec beaucoup de pompe et au milieu  
 d'un grand concours. Tous nos Messieurs de l'apostrophe, y trouvèrent  
 avec les élèves du séminaire. M<sup>r</sup> Barbier fit un long sermon  
 en français et M<sup>r</sup> Chiron prêcha en anglais. Les habitants de  
 Donaldsonville sont toujours très attachés à M<sup>r</sup> Boullier et à  
 juste titre, il a su y faire vivre et observer notre sainte religion.  
 Les diverses confréries qu'il y a établies obtiennent les plus  
 heureux succès et entretiennent une ferveur de fervent vraiment  
 admirable.  
 Je fus fort étonné en arrivant à la Nouvelle Orléans d'apprendre  
 que M<sup>r</sup> Chiron était déjà de retour d'Europe. Depuis le 14  
 janvier, et j'eus peu de jours après la consolation de l'enlever.  
 Il m'a remis votre lettre, celle de M<sup>r</sup> Pousson et les différents  
 objets que vous et les vœux de la charité avec en la bonté  
 de m'envoyer, ainsi que les fonds que vous avez en la charité  
 d'allouer à notre mission du Texas. Je vous en remercie bien  
 sincèrement et vous prie d'exprimer ma reconnaissance aux  
 bonnes âmes qui ont daigné penser à nous. J'ai payé de  
 suite toutes les dettes que j'avais contractées l'année dernière  
 et je tâcherai de pourvoir le mieux qu'il me sera possible  
 aux besoins de tous nos confrères.  
 La lettre dont m'a honoré M<sup>r</sup> Pousson m'a fait un grand  
 plaisir. J'ai bien pénétré de la nécessité d'adopter les  
 diverses mesures dont il me parle et je vous promets de m'y  
 conformer fidèlement dès que les troubles qui viennent  
 de surgir dans ce pauvre pays seront cessés. J'irai à M<sup>r</sup>  
 Pousson dès que je serai de retour au Texas et que j'aurai  
 appris des nouvelles de nos confrères.  
 Nous serions commencent de suite une mission pour les  
 Karankaways, j'étais déjà en marche pour une belle  
 terre où nous aurions formé un village, mais cette funeste  
 guerre renverse tous mes plans.



je voulais aussi vous prier de solliciter quelques uns de  
 mes seigneurs de la charité pour fonder un hôpital à Galveston,  
 il me faut aussi nommer à cette entreprise pour le moment  
 Veuillez cependant vous intéresser à cette œuvre car dès que  
 les affaires se seront retournées il sera nécessaire de s'en  
 occuper. On me dit que plusieurs seigneurs de la charité d'Espagne  
 sont actuellement en France, si quelques uns se sentaient  
 avoir le courage pour venir au Texas je pourrais les  
 employer très utilement.

Veuillez présenter mes saluts respectueux à tous mes seigneurs  
 et me croire en l'amour de notre seigneur.

Monsieur et très honore compère,

vos très humble et très  
 obéissant serviteur  
 + J. M. Odin, E. M. de Claudopolis  
 et V. A. de Texas.

faites sur  
 rite de  
 en l'honneur



Monsieur

Monsieur Etienne

Par le Havre. Rue de Sévres n.º 95  
A Paris  
France.



Monsieur Etienne  
28 Mars 1849

*J. M. J.* Galveston 17 juin 1842.  
**Lettres de Mgr. Don.**  
**Evêque aux Etats Unis**

Monsieur et très honore confrère,  
 la grâce de N. S. soit toujours avec nous!

Je partis de la N<sup>lle</sup> Orleans le 11 mai pour me rendre de nouveau au Texas. Je devais amener avec moi quelques prêtres et des religieux, mais les troubles survenus dans le pays me firent juger qu'il faudrait même attendre que la paix fut parfaitement établie. Je suis donc revenu seul. Mon retour a paru faire grand plaisir aux habitants du Texas qui pensaient que les événements de guerre qui circulaient dans tous les pays voisins m'auraient porté à rester aux Etats-Unis. Depuis mon arrivée ici je vois avec plaisir que notre petite chapelle est très fréquentée. Il est malheureux qu'elle n'ait pas été construite sur un plan plus étendu, beaucoup de personnes qui voudraient assister aux saints offices ne peuvent y trouver place. Je leur fais deux instructions tous les dimanches et un petit catéchisme tous les jours. On ne peut assez répandre l'instruction religieuse dans ces pays nouveaux où tout est à créer. Je viens de faire l'acquisition d'un terrain et d'une maison à Galveston. Ce logement est composé de quatre petites chambres, et d'une cuisine, et d'une grande salle que j'ai convertie en maison d'école et où j'ai déjà réuni vingt et un enfants. Un jeune homme intelligent et honnête de bien en a la direction, le nombre des élèves augmente tous les jours. Cette propriété, à raison de la grande disette d'argent qui se fait sentir, ne m'a coûté que douze cents dollars. La petite chapelle, la sacristie que je viens de faire construire et les bones indispensables dans ces climats brûlants m'ont coûté 1175 dollars, somme que j'ai pu fournir presque en entier. L'église de Galveston est sous l'invocation de Marie,



La mer l'entoure de tous les côtés, me conservait. Il parut de la mettre sous la protection de celle que nous invoquons si souvent sous le beau nom d'étoile de la mer.

J'irai bientôt visiter les catholiques de Houston, leur église est presque achevée, et je me propose de lui donner notre saint fondateur pour patron. cet édifice coûtera de onze à douze cents dollars et il leur fait supporter presque tous les frais. Le pays est si pauvre qu'avec la meilleure volonté possible les habitants ne peuvent me donner que de très faibles secours. Trois prêtres seraient très occupés dans cette partie du pays, mais je crois qu'il serait imprudent de les faire venir dans l'état de trouble où nous nous trouvons.

J'ai été, pendant long-temps, fort inquiet sur le sort de nos complices qui sont à l'ouest du Texas. Le bruit s'était répandu que 25000 Mexicains étaient entrés dans le pays, de tous les côtés l'on courait aux armes pour les repousser et les habitants des frontières avaient tous pris la fuite. Ces premières nouvelles qui avaient jeté la consternation partout ont été heureusement démenties. 700 Mexicains cependant entrèrent à San Antonio le cinq mars, avec une proclamation d'Arista. Les Texans au nombre de 140 hommes ne crurent pas pouvoir leur opposer une résistance suffisante, ils firent le parti d'abandonner la place et de se retirer du côté de Seguin et de Gonzales pour y attendre du renfort. La troupe mexicaine fit peu de dégâts dans la ville, ils s'emparèrent que les marchandises qui étaient restées sans propriétaire. Craignant d'être attaqués prochainement par les Indiens, ils repartirent au bout de quatre jours et rentrèrent aussi vite que possible dans le Mexique. Le vieux curé de San Antonio que je me vis obligé d'interdire à mon arrivée au Texas, crut que l'arrivée des Mexicains lui fournissant une occasion favorable de reprendre son ancien poste, s'adressa donc au

général Vasquez et le pria de le établir dans ses fonctions; un calbe se présenta en même <sup>temps</sup> chez le général, lui fit une exposition de l'état des choses et l'officier eut le bon sens de répondre à ce prêtre informé que son devoir était de commander ses troupes et non de se mêler des affaires spirituelles du pays. Le lendemain cependant il osa célébrer la messe, mais dès qu'il vit que les Mexicains se disposaient à retourner au Rio grande il prit le parti de les suivre et d'abandonner le Texas pour toujours. Pendant que le général Vasquez entraînait à San Antonio, une petite colonne de trois cents hommes s'emparait de Jolabad. C'était là une conquête facile, à peine y eurent-ils huit ou dix familles dans la place. Ils évacuèrent l'endroit presque immédiatement et reprirent le chemin du Rio grande. ~~Quoique~~ cette expédition des Mexicains n'a pas fait couler une seule goutte de sang, cependant elle a eu des suites déplorable pour le pays et surtout pour nos missionnaires. Les habitants dans la crainte de voir fondre sur eux une armée considérable ont abandonné leurs maisons et leurs champs dans le temps le plus précieux pour la récolte. Déjà l'année dernière la sécheresse et les visites fréquentes des sauvages avaient presque ruiné le pays, les provisions y étaient très rares, ~~et~~ <sup>par là</sup> que toutes leurs espérances pour cette année sont entièrement détruites. Les volontaires venus des Etats-Unis pour secourir le Texas et plusieurs individus Saxons à qui l'on a confié la protection de la frontière, ne cessent de commettre les déprédations les plus odieuses, ils enlèvent aux pauvres habitants de la vallée de San Antonio tout ce qu'ils possèdent, maïs, animaux, rien n'est respecté. Des villages entiers ont été dévastés, plusieurs familles ont dû abandonner le pays pour se soustraire aux violences de tout genre aux quelles elles étaient en butte, des hommes ont été assassinés, toutes les nouvelles qui nous viennent de cette partie du pays sont plus ou

moins affligeantes et tristes. Nous avons déjà établi plusieurs stations dans ces divers endroits, qui toutes nous semblaient promettre d'heureux résultats et voilà que le troupeau qui nous donnait les plus belles espérances est presque entièrement dispersé. j'ai écrit à M<sup>r</sup> Estang d'aller se fixer auprès de M<sup>r</sup> Calogot du frère Sala, je voulais commencer une mission parmi les sauvages Karakewy, mais dans les circonstances présentes il m'y faut renoncer.

Le président a convoqué le congrès pour le 27 de ce mois, l'on doit s'occuper des mouvements qu'il convient de faire, le peuple semble désirer la guerre la milice s'organise tous les jours, l'on attend de puissants renforts des Etats-Unis; cependant la pauvreté du gouvernement et des habitants ne paraît à croire qu'ils ne pourront rien entreprendre.

je vois très souvent M<sup>r</sup> Desalzug, le chargé d'affaires de France, il continue toujours à me donner des preuves de son zèle et de son dévouement pour les intérêts de la religion. je lui dois beaucoup de reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour m'aider depuis mon arrivée au Texas. j'ai écrit à Rome pour prier Son Em. le cardinal Gerdil de lui faire connaître combien on avait été sensible à toutes les preuves de son dévouement, mais mes lettres sont restées sans réponse, et je crois que la propagande n'a fait faire aucun remerciement au cabinet des Tuileries. cela m'afflige, vous qui connaissez si bien la manière d'agir dans ces sortes d'occasions, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de suppléer à cela?

je voulais vous écrire une longue lettre, mais le départ du bateau ne m'en laisse pas le temps.

Veuillez présenter mes respects à tous mes messieurs et agréer l'expression de mon sincère attachement,

Monseigneur et très cher confesseur,

P. S. j'ai reçu hier le volume que vous m'avez la bonté de m'envoyer, combien j'en ai été heureux et digne à la lecture des combats glorieux de notre vénérable confesseur M<sup>r</sup> J. B. Boyer. priez pour moi.

de votre très humble  
et très obéissant serviteur  
+ Jean Marie L<sup>v</sup>. de Chaudiquet  
S. N. A. du P.



Monsieur et très honoré père,

Que la grâce de N.S. soit toujours avec nous!

J'ai appris dernièrement votre heureux retour à Paris, j'aurais voulu vous écrire de suite, mais je n'en ai pas eu le loisir.

Mme voici à Lyon depuis huit jours, son Excellence m'a fait un accueil très gracieux et je vous assure que j'en ai été d'autant plus satisfait que je redoutais un peu cette entrevue. Il m'a promis de laisser parler avec moi les Diacres ou sous Diacres qui se soumettraient quelque attraits pour notre mission. Deux se sont déjà présentés. M<sup>rs</sup> Les Directeurs m'en ont fait un grand éloge surtout sous le rapport de la vertu et du caractère, ils ont aussi des talents. Leur intention serait d'entrer dans notre congrégation, à leur arrivée en Amérique, pour venir plus tard au Texas. D'autres, je l'espère suivront leur exemple. Mes Directeurs du séminaire sont pleins de bonne volonté pour mon œuvre.

J'ai vu M<sup>rs</sup> les membres du conseil de la propagation de la foi. M<sup>r</sup> Maynis d'abord ne voulait pas consentir à me faire une allocation directe, il pensait que je devais la recevoir par votre entremise; j'ai cependant obtenu que l'on sépara la mission du Texas des autres œuvres qui sont confiées à la congrégation dans la répartition des fonds. J'ignore encore s'ils pourront m'aider beaucoup, ou autant que les grands besoins du Texas pourraient l'exiger, mais je suis avec plaisir

que tous les membres, à qui j'ai parlé, se montrent assez favorables. Je leur ai fait comprendre le besoin que j'ai de quelques saurs de la charité et ils ont goûté mes raisons. Veuillez donc, je vous en prie, vous occuper de cette œuvre. Je suis persuadé que le conseil de la propagation m'accordera des saurs pour assister les saurs, et vous ne pouvez douter du bien qu'elles feront dans le pays. Si une fois elles s'établissent dans le Texas, vous les verrez bientôt se répandre dans le nouveau Mexique, dans la Californie et se rapprocher insensiblement de celles qui sont au Mexique.

Il me faudra passer encore quelques jours à Lyon, c'est le conseil de plusieurs de mes anciennes connoissances. Ce n'est qu'en restant sur les lieux et en voyant de temps en temps les membres du conseil, que je pourrai obtenir du secours.

Mes respects à tous nos membres.

Veuillez agréer une nouvelle expression des sentiments respectueux avec les quels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et très honore' prie,

notre tout dévoué et très  
humble serviteur.

+ Jean Marie L. de Clendriopoli  
Après. Apport. du Texas.

188

650



Stat-Mus

Monsieur

Monsieur Etienne Supr. Général

Rue de Sevres

N° 95.

A Paris.

Stat Mus 1842

M<sup>re</sup> Odier  
Maison de la Croix St Louis.  
Maison de la Croix St Louis.  
A la Croix St Louis. L. Chanté  
à Paris



J. M. J.

Galveston 23 janvier 1843.

Monsieur et très honoré Confère

La grâce de N. B. soit toujours avec nous!

Il nous est arrivé, il y a quelques jours, 116 francs, envoyés par Mr Castro, pour occuper des terres que le gouvernement Texien lui a accordées. Son agent a dû se procurer des fonds par le moyen d'une lettre de change, la personne qui lui a remis m'a prié de faire rentrer le montant; veuillez, je vous en prie, faire réclamer cette somme et m'en donner avis dès qu'elle aura été payée.

Je partirai dans quelques instants pour Houston, et d'ici me rendrai à San Antonio, où je ferai un séjour de quelques semaines, pour me procurer le loisir de vous écrire un peu longuement. Les occupations du ministère dans cette partie du pays, absorbent tous mes moments. J'ai aussi besoin de voir mes confères pour rendre ma petite notice sur la mission du Texas plus complète.

Présenter mes respects à tous mes messieurs, et veuillez me croire en l'amour de N. B. et en l'union de vos prières.

Monsieur et très honoré confère,

votre très humble et très  
obéissant serviteur  
+ Jean Marie L. de Land.  
et V. A. du T.

790  
A  
1130

British Steamer.

Monsieur



Monsieur Etienne

Pluton  
Rue de Harve

Rue de Harve n° 95

A Paris.

23 Jan 1843  
1843.  
Hill & Co. 1063 f.

Galveston, le 13<sup>e</sup> janvier 1843. B. P. F. 1003 -

M. Crois jours de vue payez par cette première  
de change, la seconde ne l'étant, à l'ordre de Monsieur  
votre la somme de Mille soixante trois  
francs valeur reçue comptant -

Suivant avis de votre D<sup>re</sup> dévoué

A Monsieur

A. Laffitte

M<sup>r</sup>. Castro

Paris

18 rue Laffitte



Payer à l'ordre de Monsieur l'abbé  
Etienne, valeur en compte.

Gabrielon le 13 janvier 1843

J. M. Odier



J. M. J.

Galveston 12 ~~Janvier~~ 1844

Monsr. Olin-Galveston

— des maladies bétes du Texas — Argentin

Messieurs et très honoré Père,

La grâce de V. S. soit toujours avec nous!

Les maladies qui nous ont retenu aux Etats-Unis depuis le conseil provincial jusqu'au commencement du mois dernier nous ont empêché de vous écrire aussi souvent que j'aurais désiré le faire.

Je ne vous offrirai point mes félicitations au sujet de votre élévation au Généralat, je sens trop bien que ce n'est là pour vous qu'un accroissement de sollicitudes et de travaux, cependant je vous avouerai que j'en ai rendu de vives actions de grâces au ciel, que je m'en suis réjoui sincèrement dans l'intérêt que je porte à votre congrégation et que j'ai vu dans ce choix une nouvelle preuve de la protection divine sur nous tous.

Dans différentes lettres je vous ai fait part de l'état d'affliction et de détresse où se trouvait le Texas par suite des hostilités du Mexique contre notre jeune République; Dieu merci, la guerre, qui a désolé nos frontières, semble toucher à son terme, et des commissaires Texiens et Mexicains se sont réunis dernièrement pour régler les conditions de l'armistice, qui a été proclamée par les deux gouvernements. Nous ne savons pas encore quel sera le résultat de leur entrevue, mais nous espérons qu'avec l'intervention de la France, des Etats-Unis et de l'Angleterre nous pourrions enfin des sources de la paix.

Les pluies continuelles de l'automne ont fait un mal effroyable à la récolte de coton et la gêne qui pèse sur le pays depuis si long-temps ne sera pas moins grande cette année-ci, que pour le passé. Il y a un an, nos habitants espéraient pouvoir expédier à l'étranger 80 mille bales de coton et à peine

en cueillant. ils 24 mille; cette année, ils comptent sur une récolte de 100 mille bales et le chiffre se maintiendra à peine à 30 mille.

L'émigration commence cependant à se diriger de nouveau vers le Texas, il nous arrive beaucoup de colons des Etats-Unis, de l'Angleterre, de Brème et de différentes parties de l'Allemagne. La semaine dernière un navire d'Auvergne nous amena 139 passagers des environs de Strasbourg, tous catholiques, à l'exception de cinq. A peine débarqués ils s'empressèrent d'aller à l'église rendre les actions de grâce pour leur heureuse traversée, plusieurs reçurent les sacrements et nous baptisâmes trois enfants nés dans le voyage. M.<sup>r</sup> Schneider leur adressa un discours en Allemand qui fit couler bien des larmes, je profitai aussi de cette occasion pour faire comprendre aux nombreux protestants, qui fréquentaient notre église, la beauté de l'unité catholique et la grandeur du saint sacrifice de nos autels. Ces colons partent avant bien pour la partie occidentale du Texas où ils trouveront d'excellentes terres et où ils jouiront d'un excellent climat. Ils auront bien des privations à endurer dans le principe et bien des obstacles à surmonter, au surtout leur pauvreté extrême, mais dans l'espace de quelques années ils ne pourront manquer d'obtenir une douce aisance.

La congrégation de Galveston augmente assez rapidement, elle compte aujourd'hui entre sept ou huit cents membres, malheureusement notre petite chapelle n'est point assez spacieuse pour notre population. Il y a aussi un changement sensible et consolant dans les idées religieuses, depuis mon séjour j'ai entendu la confession de plusieurs personnes qui jusqu'à présent avaient paru assez indifférentes. Les offices, le dimanche, se célèbrent avec quelque solennité, nous célébrons une grande messe et les vêpres, des cantiques et je vois avec plaisir que les protestants semblent goûter nos cérémonies. Le catéchisme que je fais tous les jours réunit un assez bon nombre d'enfants, dans les beaux jours j'espère que j'en aurai véritablement entre quarante et cinquante.



Il m'est arrivé deux prêtres Allemands, M<sup>rs</sup> Schindler et Ozi, parlant tous les deux le français et le Allemand; ils me seront deux grands secours, pour les allemands dispersés dans le pays. D'jà ils ont visité plusieurs points et leur début dans la carrière des missions n'a point été sans fruit. Dès que les routes seront meilleures j'en prendrai un avec moi, pour aller visiter une grande partie du pays. Un prêtre jésuite est aussi venu offrir ses services je l'ai placé à Victoria et j'attends tous les jours un ou deux de nos Confesseurs que M. Simon doit m'envoyer. j'aurai donc huit prêtres, mais ce nombre ne sera point suffisant, et m'en faudrait au moins quinze pour remplir les postes d'jà formés et visiter de temps en temps les familles isolées.

J'ai bien regretté de n'avoir pas reçu, avant le départ de M. Simon pour France, la lettre dans laquelle vous m'engagiez à faire le voyage d'Europe avec lui. Dans l'intérêt de ma mission ce voyage serait bien nécessaire. Le moment est venu où je devrais ouvrir un pensionnat pour les jeunes filles, et s'il était possible ~~un~~ établissement pour les garçons; il me faudrait faire l'acquisition de quelques terrains pour cela et assister dans l'érection des édifices; des religieux des États-Unis seraient bien disposés à venir faire une fondation ici, mais les moyens pécuniaires leur manquent. De plus, notre gouvernement a conclu, l'été dernier, un traité de paix avec la plupart des tribus sauvages qui errent dans la partie septentrionale et occidentale du Texas et aspire pouvoir en conclure un avec la nombreuse tribu des Comanches; qu'il serait à souhaiter que les missionnaires pussent devancer chez ces pauvres indiens les hommes que l'appât du commerce y va bientôt conduire en foule! À l'exception de quelques ornements pour la célébration de la Ste Messe nous sommes entièrement dépourvus de tous les autres objets nécessaires au culte, tels que bénédiction, encensoir, croix de procession, statuettes, chapelets etc etc. Peut-être qu'en exposant mes besoins au conseil de la propagation de la foi, pourrais-je obtenir des secours proportionnés à tant de nécessité. Veuillez, dans votre première lettre, me donner votre avis à ce sujet. Si vous croyez qu'un voyage

en Europe puisse me procurer des sujets et des réponses, je l'entreprendrai le plutôt possible.

J'ai reçu des nouvelles récentes de mes confrères M<sup>rs</sup> Létang et Calvo, ils font un grand bien à nos lieux différents missions et travaillent toujours avec une zèle admirable. Je craignais que la peste ne se fut répandue à San Antonio, théâtre principal des différentes guerres que nous avons eu à soutenir, bien vrai, il paraît au contraire que la peste y augmente d'une manière assez sensible.

Dans le mois d'Avril L'agent de Mr. De Saligny à Paris doit vous présenter mon second billet pour le paiement de la maison d'Albion, je vous prie de ne donner que deux mille quatre vingt francs, j'en passerai à Mr. De Saligny qui arrivera ici dans le cours de ce mois et j'espère qu'il y consentira, d'autant plus qu'il fit la vente avec la condition que les ~~sommes~~ <sup>montant</sup> lui seraient remis aux termes qui vous conviendraient. Mr. Demou m'a dit qu'on n'avait pas pu m'alloquer une somme aussi forte que l'année dernière, et l'arrivée de plusieurs nouveaux collaborateurs extrêmement nécessairement de plus grandes dépenses, je me trouverais dans un grand embarras si il me fallait faire le second paiement dû à Mr. De Saligny, en entier.

Si vous avez encore la lettre de change sur Mr. Castro, je vous prie de la lui faire présenter, celle qu'il m'a envoyée n'a point été honorée. On ne m'a même pas pu trouver son correspondant.

Veuillez avoir la bonté de m'écrire dès que vous en aurez le loisir, et si vous croyez que ~~mon~~ voyage en Europe puisse produire quelque heureux résultat pour la mission du Texas, je me mettrai en route vers le commencement de l'été.

Présenter mes respects à tous nos amis, et croyez-moi en l'amour de V. S. et en l'union de vos prières,

Monsieur et très honore' Père,

avec très humble et très  
obéissant serviteur.

+ Jean Marie Ev. de Claudiop.  
et vic. Apoll. du Texas.

Galveston 31 janvier 1844.

Monsieur Le Comte,

J'ai appris avec un sensible plaisir votre heureuse arrivée à la N<sup>lle</sup> Orléans et j'espère que nous aurons bientôt la consolation de vous voir à Galveston.

Je reçus avis, il y a deux mois, que notre maison de Paris n'avait pu m'allouer, cette année-ci, qu'une faible somme pour ma mission. Voyant que les fonds qui m'étaient destinés pourraient à peine suffire à mes frais les plus indispensables et pensant que vous voudriez bien renvoyer, à l'année suivante, le paiement de mon second billet, j'écrivis de suite à M<sup>r</sup> Etienne pour le prier de vous en prévenir, si vous étiez encore à Paris, et de payer seulement les 2080 francs d'intérêt. Veuillez me faire savoir par le retour du bateau si il vous est possible de m'accorder ce délai. Il m'est arrivé quelques nouveaux frères dont l'entretien augmentera beaucoup mes dépenses,



et le pays est toujours si pauvre qu'il ne me fournit aucune ressource.  
Cependant, si vous l'exigez, je ferai tous les sacrifices pour honorer ma  
dette.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux avec  
les quels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur Le Comte,

Votre très humble et très  
obéissant serviteur

J. M. Odin. *lx. de la B.*

New Orleans, le 2 février 1844.

Monsieur l'abbé,

J'ai eu hier de M<sup>r</sup>. Odier la lettre qu'il m'a écrite  
de son voyage en France. Je regrette vivement qu'il ne me  
soit pas possible de faire ce que je desirais, comme vous  
le voyez, d'aller le voir de 1848. Si l'été avait  
été plus tôt, j'aurais pu aller en France pour un voyage  
qui l'a engagé et on a gardé le montant. Ce voyage  
me coûte le moins de la justice, mais il n'y a pas  
un seul de l'été qui soit payé au tiers. Si j'avais  
été informé par le d'Odier de M<sup>r</sup>. Odier, j'aurais pu  
me arranger pour faire le fond de mon état, mais aujourd'hui  
il est trop tard.

J'aurais été un moment à M<sup>r</sup>. Odier, qui se  
conforte bien d'être à peu près à Galesburg, tous les  
jours, pour y aller de la maison à la maison. Je ne puis  
venir à la maison pour voir dans le temps de vos  
cours et de la messe en même temps. Je n'ai  
pas grand-chose de vos lettres et de la justice, mais  
l'intérêt de M<sup>r</sup>. Odier pour avoir vu dans la messe,  
le fait et la ville sont les mêmes qu'autrefois.

uniquement au point de vue de la lettre en  
soit par conséquent jugé à l'échelle.

non seulement, j'ai, comme l'abbé, comme

la direction qui se trouve par devant, en

un point de vue, en l'absence de la lettre et des

que, par conséquent, la lettre est une copie de la lettre

de la lettre, j'ai, comme l'abbé, comme

la direction qui se trouve par devant, en

un point de vue, en l'absence de la lettre et des

que, par conséquent, la lettre est une copie de la lettre

de la lettre, j'ai, comme l'abbé, comme

la direction qui se trouve par devant, en

un point de vue, en l'absence de la lettre et des

que, par conséquent, la lettre est une copie de la lettre

de la lettre, j'ai, comme l'abbé, comme

la direction qui se trouve par devant, en

un point de vue, en l'absence de la lettre et des

que, par conséquent, la lettre est une copie de la lettre





by steam:  
via New-York & Boston

Monsieur l'abbé Etienne  
 Directeur général de l'ordre de  
 Saint Louis, rue de Sèvres  
 n° 95  
 (France) à Paris

Paris

M. le Cte de Valignani - 24 rue MM  
 - Trouver la lettre par le  
 express de la poste

J. M. J.

Galveston 15 février 1844.

Messieurs et très honoré Père,

La grâce de D. D. soit toujours avec nous!!

Ayant appris dernièrement l'arrivée de M<sup>r</sup> De Saligny à la N<sup>lle</sup> Orléans, je lui écrivis de suite pour le prier, que j'aimerais à différer le paiement du second billet, dû pour la maison D'Arnaud. Il vient de me répondre que son agent avait négocié le billet et qu'il ne lui était pas possible d'acquiescer à ma demande. Veuillez donc avoir la bonté de le faire solder à échéance avec les fonds que vous avez bien voulu m'allouer pour cette année.

Je vous écris, il n'y a pas long temps, si ma lettre vous est parvenue, veuillez, je vous en prie, me répondre le plutôt possible. Il paraît que nous allons enfin jouir de la paix, et il faudra que je m'occupe sérieusement de l'avenir de cette mission.

Je suis toujours tout dans cette partie du pays. M<sup>r</sup> Simon devait m'envoyer un corps de son arrivée à St Louis, je ne sais s'il pourra le faire. M<sup>r</sup> Etang a passé quelques semaines avec moi, a fait les exercices spirituels et va repartir pour l'Ouest. A l'avenir il résidera à son Antonio.

Il abordera tout d'abord pour visiter les catholiques dispersés le long  
 de la rivière du même nom, il ira aussi de temps en temps à Victoria.  
 M<sup>r</sup> Calvo jouit d'une bonne santé et travaille toujours avec zèle.  
 Dès que le Confère que j'ai promis mon frère, sera arrivé, j'irai  
 visiter la partie occidentale du pays.

Le bateau est sur le point de partir, veuillez agréer l'expression de  
 mon profond respect et me croire en l'union de vos prières.

Monsieur et très honoré Père,

Votre très humble et très obéissant  
 serviteur

+ Jean Marie M. de Landrop.  
 et Vic. Apost. Du Texas.





For British readers, run top hand from the



Monsieur

Monsieur Etienne

Rue de Sevres n° 95  
A Paris.

Agnes Dine. 17 Jan. 1875  
Lettre de Changé Mouille  
de Angers.

J. M. J.

Messieurs et très honoré Père,

Me voici à Turin. Depuis vendredi dernier, j'ai dû prolonger mon séjour à Lyon pour intéresser le conseil de la prop. de la foi en faveur du Texas. Ces Messieurs ont paru comprendre mes besoins et j'espère qu'ils feront tout ce qui dépendra d'eux pour m'accorder un secours si mon proposition a l'honneur de leur paraître suffisant pour me mettre en état de commencer quelque chose dans un pays où tout est à créer.

J'ai été heureux de revoir l'excellent M. Durand et tous les confrères de cette édifiante maison. J'ai visité avec un égal plaisir les différentes maisons des sœurs de la Charité. C'est admirable de voir le prodigieux accroissement que la providence a déjà donné à leurs divers établissements. Puisse-moi voir un jour ces prodiges se renouveler dans nos pauvres missions qui en auraient un grand besoin!

Les différentes personnes que j'avais connues à Turin à l'époque de mon premier voyage sont toutes dispersées, les unes à la campagne et les autres en voyage. Je ne compte donc sur aucune assistance pécuniaire de leur part. D'ailleurs pour obtenir quelque chose il faudrait s'exposer à déplaire aux membres de la prop. de la foi et perdre un temps considérable ce qui ne me paraît guère possible.

En parlant ce matin avec Mr Durando des diverses œuvres méprisées  
 pour assurer les progrès de la religion dans le Texas j'ai fait mention  
 d'un collège qui devrait être placé à San Antonio, pays si beau et si  
 sain et où il y aurait une si grande affluence de jeunes gens non  
 seulement du Texas mais encore de toute la partie Occidentale  
 du Mexique; mais lui ai-je dit mes confrères ont tant de répugnance  
 pour ces sortes d'établissements, que je n'ai pas encore osé en parler,  
 j'ai répondu, que si vous le jugez convenable, il se chargerait  
 lui-même de me fournir le personnel pour cet établissement.  
 Dès à présent il pourrait me donner deux confrères qui ont un  
 goût prononcé pour l'évangélisme et qui le sollicitent depuis  
 long-temps pour obtenir la permission de passer en pays étranger.  
~~Prochainement~~ Prochainement il pourra même leur<sup>en</sup> associer d'autres. Vous  
 comprenez vous-même de quel avantage un établissement de ce genre  
 serait pour cet immense pays. Je suis parti de l'ancienne mission  
 de l'Alamo, située à la ville de San Antonio par la rivière <sup>San Antonio</sup> ~~San Antonio~~  
 et ~~correspondante~~ <sup>dans la quelle elle se trouve</sup> au centre du village par la <sup>San Antonio</sup> ~~San Antonio~~ Rivière.  
 Il serait impossible de trouver un point plus beau et plus salubre  
 dans toute l'Amérique du nord. Les ruines de la mission fournissent  
 plus de pierres qu'il n'en faudra pour construire un immense collège.  
 L'édifice des sauvages construite avec la solidité de travaux Romains est  
 en bon état et n'a besoin que d'un toit et de décorations intérieures.  
 Les Mexicains travaillent bien et à bon marché, avec une  
 petite somme nous pourrions faire élever une belle et solide  
 bâtisse. San Antonio comme je vous l'ai déjà remarqué est un point



on s'occupe d'établir solidement la congrégation de la paroisse, qui est l'unique dans le Texas, <sup>à fournir</sup> malgré les malheurs du pays, plus que la naissance à Mr. Calvo et au frère Sala j'y ont pu faire agrandir la maison que j'y achetai en prenant possession de la paroisse. Leurs ressources augmenteront beaucoup avec la paix. plusieurs familles aisées chassées par la guerre, vont revenir de suite et mettre en possession des belles propriétés qu'elles ont été obligées d'abandonner avec tant de regrets. j'y aura avant deux ans quatre ou cinq mille âmes dans cette petite ville. un collège commencé ~~à l'école~~ comme externat ne pourra manquer de réussir. Les enfants mexicains ou texiens sont beaucoup plus dociles que les petits crioles dont nos missionnaires sont chargés dans le Missouri. Nous devons aussi travailler sérieusement à ouvrir une mission chez les sauvages et san Antonio, au centre des plus nombreuses tribus, est le point d'où devraient partir les missionnaires. Mr. Durando est convaincu qu'il pourrait ne fournir lui seul, avec de l'aide dans l'espace de quelques années pour les collèges et la mission des indiens. Les villes de san Antonio coûtent fort peu et la salubrité du climat est proverbiale dans tout le Texas. Veuillez donc, je vous en prie, Mon très honoré père, écrire un petit mot à Mr. Durando pour lui faire comprendre que vous verriez avec plaisir la province du Piémont s'occuper d'une manière spéciale des missions du Texas.

J'ai aussi appris que les deux de plaisance pourraient facilement me prêter une somme de vingt mille francs à cinq pour cent. Si j'avais

cette somme avec quelques secours que les marchands de son Antonio  
me fourniraient, je pourrais de suite faire construire un très  
beau collège, pour que si j'ai nous aurons beaucoup de pierres qu'il nous  
en faut sur les lieux. La chaux coûte très peu et la main  
d'œuvre est aussi fort peu dispendieuse. Les membres de la prop.  
de la foi m'ont promis un bon secours pour plusieurs années  
à venir, il sera donc facile de faire payer l'intérêt des 20 mille  
francs et dans cinq ou six ans, on m'en rendra plus tôt nous rembours.  
rons le capital. Si vous voulez en dire un mot à Mr. Deranda bon  
pourrait facilement me prêter cette somme et de mon côté  
je vous donnerai toutes les garanties que vous pourrez exiger  
pour assurer le montant.

Voilà bien des demandes, mais connaissant que ~~tout~~ ce qui intéresse  
la gloire de Dieu et le salut des âmes, loin de vous importuner vous  
est au contraire agréable et cher j'ose vous exposer mes vœux  
pour accélérer l'œuvre de Dieu dans la mission qui m'est confiée, pût  
à confirmer du reste à tout ce que vous jugerez le plus convenable.  
Veuillez agréer, Monsieur et très honoré père, une nouvelle  
expression du profond respect,

Turin le 4 Août 1845.

De votre très humble et  
très obéissant serviteur  
+ Jean Marie de Claudine  
et Vic. Apost. du Lyons.

Mme de la Roche  
1845  
Papier d'ordre en l'ordre de l'ordre  
qui doit être donné par le Président  
et il vient en l'ordre de l'ordre  
et il vient en l'ordre de l'ordre

S. M. S.

Rome le 23 7bre 1845.

Mgr Pin - accueilli à  
 son à Rome - Demande M. Monney  
 pour l'ancien collège à Gabret.  
 - à la paroisse du Vicariat.

Monsieur et très honorable Père,

Je vous ai déjà écrit plusieurs fois depuis  
 mon départ de Paris, mes lettres, je l'espère, vous  
 seront parvenues.

Mais voici à Rome depuis le 9 de ce mois. j'ai  
 eu le bonheur de voir sa sainteté qui m'a accueilli  
 avec beaucoup de bonté. Le Cardin. Franson, Mgr  
 Brumelli et plusieurs autres Cardinaux lesq<sup>ls</sup> qui j'ai  
 me suis présenté se sont montrés également  
 affables et gracieux. j'ai du leur présenter un  
 mémoire sur l'état de la mission du Texas.  
 Le St Siège ne pense nullement à ériger un siège  
 épiscopal dans ce pays, ses troubles qui ne sont point  
 encore terminés s'y opposeraient même, j'ai donc  
 cru qu'il était mieux de m'en pas faire mention  
 pour le moment. La question <sup>Parailleurs</sup> aurait été renvoyée au  
 conseil de Baltimore.

Lorsque le différent qui semble s'élever entre le



Mexique et les Etats-Unis sera réglé et lorsque les limites du Texas seront fixées, vous verrez mieux alors ce qu'il vous conviendra de résoudre par rapport à cette mission et de mon côté, si je suis encore de ce monde, je ferai tous mes efforts pour faire entrer le St. Siège dans vos vues.

Il y a dans une des maisons de la province Romaine un confesseur, (M<sup>r</sup> Hammer) qui me vrait d'un grand secours, je puis dire même indispensable. Je l'ai demandé à M<sup>r</sup> Crémisini, mais sans succès jusqu'à présent. Il est dans ce moment à Fermo, faisant une cure d'une heure par jour pendant six mois de l'année. Veuillez, je vous en prie, ~~participer~~ à ce qu'il m'accorde. Je n'ai encore dans le Texas aucun confesseur qui parle l'anglais avec un peu de facilité. M<sup>r</sup> Brand, le seul qui le connoisse, a tant de difficultés à s'exprimer, que personne n'aime à l'entendre prêcher. Ceux qui parleront avec moi seront tous obligés de consacrer un et deux ans à l'étude de la langue ou à compléter leurs études de théologie avant de pouvoir m'être d'aucune utilité. M<sup>r</sup> Lemon, je le crains, n'aura personne à me donner,

et dans l'intérêt de la congrégation je ne voudrais pas placer un prêtre semblable à Salveston. Cette ville destinée à devenir très importante est un point où il conviendrait d'établir solidement une maison de la congrégation; les revenus qu'elle commencera à donner dès à présent, pourraient nous mettre en état s'y réupier en très peu d'années, mais si je n'ai pas un confesseur qui puisse parler la langue anglaise avec quelque facilité, il faudra nécessairement que je me procure un prêtre séculier pour cette ville, et qui soit chargé de la paroisse, comment pourrai-je le priver des petites ressources qui lui seront offertes?

J'ai appris, avec peine, je vous l'avoue, que l'on ne peut se décider à ouvrir un petit collège dans le Texas. M<sup>r</sup> Durand se chargeant de fournir des sujets pour l'établissement, de mon côté j'aurais fait tous les sacrifices possibles pour l'encourager et le consolider, j'aurais payé volontiers quelques maîtres externes et le pays n'aurait certainement pas manqué de fournir un assez bon nombre d'élèves. Quel succès auront nos missionnaires si ne pouvant pas se former une génération sagement chrétienne,

et quels fruits produisent leurs discours lorsqu'ils s'adressent  
à des hommes élevés dans des écoles protestantes et imbu-  
s de leur enfance d'idées hostiles au catholicisme ?

un pays aussi étendu que le Texas ne peut pas avoir  
sans collège, si les catholiques n'ont pas la charité de  
se vouer à une œuvre si importante, il faudra bien  
que l'on fasse usage de ceux que les protestants  
ne manqueraient pas d'y fonder. L'expérience n'a-t-elle  
pas déjà montré assez clairement que ce qui assure les  
progrès de notre s<sup>te</sup> religion et la rend respectable  
aux yeux de ses ennemis, ce sont surtout les efforts  
que font ses ministres pour élever les enfants  
dans la crainte de Dieu et la connaissance des vérités

et du bien. Le card. Feronzi a récemment lu une longue  
notice sur l'Égypte, de M. de Jacobis, et le lisait  
au moment où j'en présentais chez lui et il versait  
des larmes de joie en me faisant part de cette bonne  
nouvelle.

Je partirai probablement de Rome vers les premiers  
jours d'octobre.

Veuillez agréer une nouvelle expression des  
sentiments respectueux avec lesquels, j'ai l'honneur  
d'être,

Monsieur et très honoré Père,

votre très humble  
et très obéissant serviteur  
+ J. M. Odin Ev. de Claudio.  
et Vic. Apost. du Texas.



J. M. J.

Mon très cher et très honoré père,

Je voulais vous écrire dès les premiers jours de ma rentrée en France, mais vous m'apprit que vous étiez hors de Paris.

Je veux enfin terminer mes affaires à Lyon et je pense partir demain pour le lieu de ma naissance où j'aurai besoin de marier quelques jours pour régler quelques petites affaires de famille. J'arriverai à Paris, je l'espère, vers les premiers jours de janvier. Je ne vous parlerai pas dans cette lettre du résultat de mon voyage, nous pourrions nous en entretenir plus au long à mon arrivée à Paris.

présenter mes respects à tout le monde et  
venillez me croire en l'union de v. s.

Votre tout dévoué

+ Jean Marie. L. de Claude-  
et vic. Apert. Du Lays.

Lyon le 16 Dec. 1845.





J. M. J.

Messieurs et très honoré Père.

Me voici enfin à la veille de quitter l'Europe, j'ai engagé mon passage à bord du great Western qui partira le 11 de ce mois de Liverpool et se rendra directement à New-York.

M. Doulay a eu la bonté de m'accorder un copieux la jeune Mr Lynch. j'ai assuré que cette démarche me vous ferait plaisir. ils pourraient parfaitement me le céder et cette occasion nous mettra en état d'établir quelque régularité dans les deux établissements de la congrégation au Texas. A mon retour dans la mission je placerai Messrs Brends Henney et Lynch à Galveston et Messrs Calvo Estey et la fr. Sala à San Antonio. ils auront assez d'occupation, sans cependant se trouver surchargés. je travaillerai autant que possible à donner de la stabilité à ces deux établissements avant de penser à en former d'autres. Mr Lynch est bien d'être un des brillants sujets de la Congr. en Islande, il a cependant de la

Piété et du zèle, il devient très utile et M.  
Doubly ne s'est dévié à me l'accorder qu'à  
raison de ma grande pénurie et du désir  
qu'il a toujours manifesté de se consacrer aux  
missions étrangères. Depuis son entrée dans la  
congrégation il a souvent prié ses supérieurs  
de lui permettre d'aller en Amérique.

Pendant mon séjour au séminaire j'ai été  
vraiment édifié du bon esprit de nos confrères.  
J'ai trouvé ici le calme de la maison de Paris.  
tous les jeunes gens qui ont été formés chez vous  
semblent conserver la ferveur et le recueillement  
du noviciat. Leurs missions produisent les fruits  
les plus abondants et les plus consolants.  
j'allai les voir, dimanche dernier, à Black Rock  
où ils ont travaillé pendant tout le carême  
et fus frappé de l'esprit de recueillement  
de la ferveur qui remplissent l'église, malgré le  
temps de gelée affreux. Ils sont appelés à faire  
beaucoup de bien dans leur patrie et  
j'espère qu'un jour ils viendront au secours  
de nos missions d'Amérique.

Agrecez mes sincères remerciements pour toutes  
les bontés que vous avez eues pour moi  
et l'expression du profond respect,

Monsieur et très honoré Père,

Carth. Knock 8 Avril 1846.

De votre très humble  
et très obéissant serviteur  
J. M. du Sacrament  
et vic. Apost. du Texas.

Castelnock. 8 av. 46

Mgr Limon

Sur ce qu'il veut faire  
au Texas -- sur m. Linck --  
Sur nos Conférences d'été

---



J. M. J.

N<sup>lle</sup> Orleans le 28 juin 1846.Monsieur J<sup>r</sup> —

don arrivées en Amérique —

Etat des principes de la maison

Monsieur et très honore Père,

Que la grâce de N. S. soit toujours avec vous,

parti de Liverpool le 11 Avril, j'arrivai  
à New York le 27. je me rendis peu de jours  
après à Philadelphie, de là à Washington  
puis à Baltimore pour assister au  
congrès. Depuis la clôture de syode j'ai visité  
le cap Girardeau, les Barrens, N<sup>lle</sup> Jeanvierre  
et St Louis et enfin avant hier soir  
j'arrivai ici pour me rendre directement  
au Texas.

j'ai cherché à examiner l'état de nos  
différentes maisons avec soin. Les divers lettres  
dont on m'avait fait part à Paris m'avaient  
vraiment affligé et grâce à Dieu j'ai trouvé  
que toutes les plaintes, qui vous sont parvenues  
sont remplies d'exagération.

M<sup>rs</sup> Mallet, Cornaton et Domerick qui  
conduisent le séminaire de Philadelphie  
s'accordent très bien, donnent beaucoup de  
satisfaction à l'évêque et entre la direction  
de leur maison, sont chargés d'une petite  
mission à la campagne et des soins de la  
charité qui résident à Philadelphie. Ils sont  
très occupés et semblent aussi pleins de  
l'esprit de leur état.

M. Perio, que je croyois trouver dans l'abattement le plus grand, a triomphé enfin de toutes ses craintes. Il est parvenu à rétablir l'ordre dans le collège et à se concilier le respect et l'affection de tous, maîtres et élèves. Naturellement timide, il s'était laissé abattre par quelques difficultés qu'il avait eu à surmonter dans le principe, et s'était persuadé qu'il était incapable de conduire l'établissement. Aujourd'hui la paix qui règne dans la maison, l'affection que lui portent les élèves et le nouvel essor que prennent les affaires semblent lui faire comprendre qu'il s'était trop vite découragé et j'ai été heureux de voir qu'il commençait à prendre goût à l'emploi qui lui est confié. Tous les habitants du lieu le respectent et l'aiment. Je trouvais cinquante trois pensionnaires et près de 20 externes dans le collège. M. Chardy était attendu d'un jour à l'autre avec 12 nouveaux élèves. J'en ai aujourd'hui au moins 80 enfans. M. Chardy ne manquera pas de se rétablir au moins à Djéa payé quelques uns des dettes. J'ai dû verser encore 65 mille francs, il leur est dû aussi beaucoup, cependant il leur sera difficile de faire rentrer les sommes qu'ils ont à réclamer, ~~ni même~~ avec l'administration actuelle de la maison.

ils commencent à entrevoir qu'ils pourront  
 faire face à leurs affaires et éteindre les dettes  
 dans l'espace de quelques années. Le Collège est  
 superbe, situé dans la position la plus agréable  
 et lorsqu'il sera entièrement achevé ce sera  
 un des plus beaux établissements d'Amérique ;  
 il y a assez de propriétés au capé girardeau  
 imputées à la maison pour payer toutes les  
 dettes et payer les baillisses. Le moment  
 cependant n'est pas assez favorable pour  
 en disposer. Mr. Jones a avec lui Mr.  
 Chandler qui s'occupe parfaitement à l'adminis-  
 tration, Mr. Pasquet excellent professeur,  
 Mr. O'Reilly bon professeur d'anglais et  
 prédicateur très goûté, Mr. Nair grand  
 mathématicien etc. et très bon prédicateur  
 Mr. O'Leary, Mr. Tiernan, Mr. Barton, Mr.  
 Garry, <sup>Mr. Fox</sup> tous très capables pour l'enseignement  
 et Mr. Parker qui ne s'occupe que de la mission  
 du voisinage. Ils sont assez nombreux et  
 assez bien choisis. Jamais le collège n'a eu  
 autant de bons sujets. A la fois.  
 Le petit séminaire des Barrens m'a fait  
 un grand plaisir. ils ont déjà trente  
 quatre enfants qui étudient pour se sacrifier.  
 Leur conduite est admirable, et ils semblent  
 tous animés d'un excellent esprit. Cette maison  
 n'a pas de dettes et est en voie de prospérité.  
 A St. Louis la nouvelle église a occasionné  
 des dettes, le séminaire n'a que 12 élèves, il leur





procure la gloire de Dieu et les fruits spirituels  
que produisent leurs travaux.

Les jeunes ecclésiastiques que j'ai envoyés du  
Haut en Mars dernier sont arrivés à la ville d'Orléans  
le 25 Mai, ils sont aux Barreaux pour étudier  
l'anglais et 4 à St Louis pour achever leur  
cours de théologie.

Mes deux confrères Espagnols destinés au  
Mexique n'ont pu continuer leur route. La  
guerre déclarée ~~entre~~ Mexique par les Etats-Unis  
à l'occasion du Texas, a de suite occasionné  
le blocus des ports de ce pays. C'était s'exposer  
que de chercher à y entrer. Ils se sont donc  
retirés au séminaire de l'Assomption pour y  
attendre la cessation des hostilités.

Cette guerre, on l'espère, ne sera pas de longue  
durée, à moins que l'Angleterre n'excite le  
Mexique à la prolonger.

La population du Texas s'est considéra-  
blement augmentée pendant mon absence.  
On s'y rend de toutes les parties des Etats-Unis,  
et les nouveaux émigrants n'arrivent  
pas cette année, car le théâtre de la guerre  
est à une grande distance des établissements  
Texiens. L'armée américaine se trouve déjà en  
possession de la rive droite du Rio grande.  
Je regrette bien de voir que les Mexicains  
n'aient pas voulu s'arranger à l'amiable  
et que les Etats-Unis aient profité de cette  
circonstance pour pousser plus loin leurs

limites de tels pays, car ils auront bien de la peine  
à se résoudre à abandonner leurs conquêtes.

M. Roldando est toujours à Galveston, je  
ne sais quelles sont ses intentions. Je lui  
parlerai à mon arrivée au Texas et je vous  
enverrai de suite pour vous faire part de sa  
détermination.

Excusez, je vous en prie, ce misérable giffonage.  
j'ai été interrompu si souvent en écrivant cette  
lettre que j'ai tout ~~de~~ sauté. j'entrerais dans  
de plus longs détails la prochaine fois.

Veillez présenter mes hommages à tous mes  
Messieurs et agréer l'expression de ma vive  
reconnaissance pour toutes vos bontés pour moi  
et celle du respectueux attachement avec lequel  
je suis dans l'attente de M. S.

Monsieur et très honoré père,

votre très humble serviteur  
+ J. M. W. de Chandopolis  
et vic. Apost. du Texas.



J. M. J.

Galveston le 21 juillet 1846.

Monsieur Dén - en arrivant  
au Texas - M. Rolland et sa  
- le Syncope de la - accueilli.Monsieur et très honoré Père, <sup>et sa femme</sup>

La grâce de N. S. soit toujours avec nous!

Je vous écris quelques lignes avant de  
quitter la Nlle Orléans, vous avez sans doute  
déjà reçu ma lettre.

Le 20 juin je partis de la Nlle Orléans par  
Galveston, le bateau sur lequel je m'embar-  
quai prit à son bord 250 soldats destinés  
à grossir l'armée de Matamoros, nous  
dûmes donc aller les déposer à point-joubert  
ce qui nous retarda de six jours.

En arrivant à Galveston je trouvai M.  
Brand à peine bien rétabli d'une nouvelle  
attaque de fièvre. Dans ce moment il se porte  
un peu mieux. Sa santé, je le crois, ne  
sera jamais parfaite, il a essuyé tout de  
maladies, avant de venir ici qu'il lui sera  
difficile de se rétablir parfaitement. Le climat  
de Galveston semble lui être agréable, j'en  
garderai donc et il fera ce qu'il pourra.

Je croyais que M. Rolland se mettrait  
de suite en route pour l'Europe; je  
m'abstiens cependant de faire mention de la  
lettre qu'il vous avait écrite pour étudier  
ses vues et ses intentions. Soit de parler de  
départ je m'aperçois bientôt qu'il tenait

plutôt à rester ici. Ce serait une petite acquisition pour la Province Romaine, et ici il peut rendre quelques services; je crus donc pouvoir présumer que vous aimeriez à le voir continuer dans la carrière des missions et après lui avoir donné quelques petits avis je lui ~~donnai~~ les livres de la proue et le chargeai de l'administration de la paroisse. Mr. Haneely demeurera avec lui ~~ainsi~~ que Mr. Brandt. Il parut charmé de ces arrangements. Ce pauvre coquin a d'excellentes moeurs, il ne manque pas de zèle, mais son mauvais jugement l'égare. Il est peu propre à vivre dans une maison nombreuse, avec un ou deux confères il peut faire du bien. Je n'ai nommé aucun supérieur pour Galveston je tâcherai d'en remplir l'office autant que possible, Dieu merci, jusqu'à présent tout va assez bien.

Mr. Lynch est arrivé ici la semaine dernière avec un prêtre séculier d'Irlande. Je les accompagnerai demain à Houston, petite ville située à 80 milles de Galveston. Nous nous y rendrons en huit heures à bord d'un bateau à vapeur. J'aurais voulu garder ici Mr. Lynch, la pitié tendre, la faiblesse avec laquelle il prêche en auraient fait un sujet précieux pour cette ville, qui commence à acquiescer de l'importance, mais le jeune prêtre qui l'a accompagné d'Irlande, n'ayant encore jamais exercé le ministère, aurait peut-être été s'échouer

Dans la mission assez difficile de Houston j'ai donc  
eu qu'il avait besoin, pour se former, de  
l'expérience et des bons avis de Mr. Lynch. Il  
reste je ne l'ai vu là que pour six mois  
et de temps en temps il viendra nous voir  
à Galveston.

Les grandes chaleurs ont arrêté l'armée des  
Etats-Unis. Les hostilités ne recommenceront  
guère que dans le mois de septembre, si la  
paix n'est pas conclue avant cette époque.  
Lors, les jours on envoie du monde au  
Rio grande; Déjà l'armée Américaine  
compte 20000 soldats et on se propose  
de la faire monter à cinquante mille  
hommes. Un détachement de 5000 hommes est  
parti de St. Louis pour attaquer Santa Fe  
et une force égale se dirige vers la Californie.  
Le but des Américains est de marcher jusqu'à  
Mexico, de séparer une partie du Mexique  
du gouvernement central, d'en former une république  
à part, qui plus tard, par voie d'Annexion  
deviendra partie des Etats-Unis et pour finir  
de la guerre de prendre à l'instant même toute  
la Californie.

La population du Texas n'est beaucoup accrue  
pendant mon absence. Galveston a grandi,  
le pays a reçu beaucoup de nouveaux colons  
et tous les jours il nous en arrive.

Les frais que j'ai du faire pour amener  
mes missionnaires ont été considérables. j'ai



aussi trouvé ici d'aboz forte dette contractée pendant mon absence. Mes petites ressources sont déjà presque épuisées. J'ai envoyé <sup>à New-Orléans</sup> un petit exposé des frais aux quels j'ai été assujéti. Si vous avez occasion de le voir, Veuillez le faire de prendre mes grands besoins en considération dans la prochaine allocation. Nos ressources sont loin d'augmenter avec la population, il faudra des années pour que le pays commence à jouir de quelque aisance. La guerre rend les vivres rares et chers.

J'ai absolument besoin d'une église solide et spacieuse à Galveston. Je m'occupe à rassembler des matériaux et si bon m'envoie un bon secours je pourrai peut-être entreprendre la bâtisse l'hiver prochain. La chapelle actuelle de Galveston ne peut pas contenir le quart de ceux qui voudraient ou devraient assister au St office.

Les Dames Ursulines viendront ouvrir leur école dans cette ville en janvier prochain. J'espère qu'elles réussiront bien. On les attend avec empressement.

Mes saluts à tout le monde. Daignez agréer l'expression du respectueux attachement avec le quel j'ai l'honneur d'être,  
 Monsieur et très honore Père,

Votre très humble  
 et très obéissant serviteur  
 + J. M. Le. de Chandioyols  
 offic. Apôt. du Texas.

A M. F.

Philadelphia le 23 juin 1849.

M<sup>r</sup> Odier

Monneur et très honoré père,

Je ne puis laisser partir Mr. Matter sans vous renouveler l'expression de mon entier dévouement. J'ai vraiment honte d'avoir gardé un si long silence à l'égard d'un père que j'estime et chéris. Ce n'était point oubli ni manque de bonne volonté, mais des courses longues, des absences fréquentes et des occupations assez multipliées me font souvent oublier ce qui me serait agréable.

Mr. Matter vous parlera des faibles commencements du Texas et des difficultés qui ont retardé les progrès de cette mission. Lorsque je vous vis la dernière fois, j'avais assez belles espérances sur l'avenir du pays. L'annexion du Texas aux Etats-Unis et la guerre du Mexique qui en est résultée nous ont fait un tort immense et nous ont laissés dans un état pire que celui où nous nous trouvions à l'époque de mon départ pour l'Europe. Aujourd'hui cependant nous jouissons de la paix, tout est assis sur un pied stable et nous pouvons anticiper des jours plus heureux et des progrès rapides dans la marche des affaires.

Après le conseil provincial je me suis rendu à Washington pour revendiquer la mission de l'Alamo à San Antonio

que j'avais prêtée à l'armée, au commencement des hostilités, le gouvernement a reconnu mes droits et a issu l'ordre d'évacuer les bâties vers la fin de décembre. Cette propriété, qui va tout être rendue parfaitement restaurée, nous fournira un excellent local pour une école assez vaste pour tous les enfants de San Antonio. Dans le groupe de maisons, qui formait autrefois la mission de l'Alamo se trouve une église en pierre très bien construite et presque achevée. Nous tâcherons de la finir le plutôt possible pour l'usage de la population américaine. Nos confrères auront donc deux églises dans cette petite ville, l'une pour les mexicains et l'autre pour ceux qui parlent la langue anglaise. Dans ce moment nous y construisons un couvent destiné à recevoir des religieuses françaises que j'attends tout prochainement. Je vous prie en grâce de conseiller à M<sup>r</sup> Mallat de bien soigner cette dépendance de la congrégation et d'y mettre, autant qu'il le pourra, un nombre suffisant de confrères, et surtout d'y encourager l'éducation de l'enfance.

La cathédrale de Jalisco est achevée, c'est un bel édifice. Je vous en envoie une lithographie. Maintenant je vais diriger tous mes efforts vers la formation d'une maison de la congrégation dans cette ville. Je serai obligé d'aller bientôt, faute de moyens et vu le grand accroissement de la population depuis notre arrivée aux Etats-Unis, (ceci doit



elle doit se relever bientôt de cet état de gêne. C'est l'unique port du Texas, c'est là que viendront tous les produits du pays, et il me semble qu'il conviendrait d'y faire une maison de la congrégation j'ai procuré un bon terrain à cet effet et avec le temps et la patience nous pourrions y faire un établissement solide et très utile au pays. Là devrait se trouver le séminaire. Mr. Malter vous fera part de mes vœux.

Nous avons à Galveston une maison de Dames Ursulines qui déjà nous a rendu de grands services. Quatre sœurs de la charité me sont promises pour la direction de l'asile de la ville. A propos de ces bonnes sœurs, elles désirent grandement se réunir aux filles visitantes de St. Vincent. Mr. Malter est chargé de solliciter de vous cette insigne faveur. J'espère que vous vous rendrez à leur désir et que vous ne regretterez pas les enfants qui se pressent à vous comme à leur bon père et qui désirent si vivement appartenir en réalité à notre St. fondateur. Mgr. Blanc qui compte un grand nombre de ces bonnes filles dans son diocèse et qui leur est si tant dévoué m'exprimait pendant le concile combien cette réunion lui serait agréable. Il joindrait ses invitations aux vieilles, s'il était encore ici.

Reuillez agréer Monsieur et très honoré père, une nouvelle expression de mon respectueux attachement.  
votre tout dévoué enfant  
H. M. W. de Galveston.

Monsieur

Monsieur Etienne

Supr. Genl de la cong. de la  
mission

R. de Sevre, n. 95

Paris.

J. M. J.

San Antonio le 13. Août  
1852.Mon Rév<sup>d</sup> Père,

J'aurais voulu vous  
écrire quelques lignes depuis mon arrivée  
à San Antonio mais j'ai été si peu  
maître de mes moments qu'il m'a  
été impossible de trouver un instant  
de loisir.

L'établissement des frères de Marie-  
m'occupe beaucoup. C'est une entreprise  
assez sérieuse de pouvoir comme je la  
suis les dépenses nécessaires. Je vais  
de maison en maison solliciter quelques  
aumônes ou souscriptions jusqu'à  
présent la liste ne se monte qu'à  
\$600, faut être arriverai à \$1000,  
somme insuffisante pour payer le  
terrain. La bâtisse coûtera au moins  
\$4000. Il me faut recourir aux  
emprunts, chose assez désagréable,  
mais indispensable. La ville de San  
Antonio fourmille d'enfants plongés  
dans la plus profonde ignorance.  
une bonne école seule pourra régénérer  
la pauvre population Mexicaine.



Des missions conduites sur le pied de  
celles qui se donnent en Europe feraient  
un bien immense dans ce pays. L'hiver  
prochain, vous me rendrez un grand  
service, si vous pouvez permettre aux  
PP. Gay et Pignotto de parcourir les  
vallées du San Antonio et de la Pecos  
pour évangéliser les nombreux mexicains  
qui s'y établissent. Leur nombre  
s'élève à près de 6000 âmes, et il  
vous serait impossible de concevoir  
l'ignorance de cette pauvre population.  
La vallée du Rio grande est aussi dans  
un état déplorable. Ces deux pères  
pourraient y faire un bien sensible, même  
dans une visite de quelques semaines.  
Je n'ai pas encore pu écrire à Mgr  
de Marseille, je le ferai, je l'espère, la  
semaine prochaine.

Continuer, je vous en prie, à vous appliquer  
à l'étude des langues et soignez vos sœurs  
pendant ces jours de trêve excessive.  
Présentez mes hommages à tous vos  
pères et aux bonnes dames du vert  
incarné. Encouragez-les de toutes manières.  
Je me recommande à vos prières.

Votre tout dévoué  
F. M. ex. de Galveston

J. M. J.

San Antonio le 30 août  
1852.

Mon Rév. Père,

C'est avec un sincère regret que j'ai appris que la fièvre était venue vous troubler de nouveau. Il est difficile dans les premiers temps, de s'en faire radicalement. La moindre fatigue amène une rechute. Sachez, je vous en prie, d'user de grandes précautions, jusqu'à ce que vous ayez retrouvé vos anciennes forces.

Vraiment je suis vous encourage à ouvrir votre école, en octobre prochain. L'externat donne de médiocres profits et si l'on doit payer un fort loyer pour l'édifice, on doit payer un fort loyer pour l'édifice. Je ne serais pas d'avis d'en plus, d'inviter M. O'Driscoll (c'est mon) et le jeune homme sur le quel je comptais ne doit venir qu'en novembre. Ce serait l'exposer aux maladies que de le faire descendre avant cette époque. Du reste vos frères sont bien occupés leur temps. Leur application à l'anglais ne peut manquer de leur être profitable. S'ils connaissent parfaitement cette langue ils travailleront plus tard avec plus de goût et plus de fruit. Cependant si avec l'aide de Mr Hagerty, vous croyez pouvoir réussir, je ne m'oppose nullement à ce que vous fassiez une tentative.

L'école produirait toujours un grand bien spirituel. Concevez-vous, avec vos pères et avec Mr. Chambodet et M. de R. je sanctionne d'avance tout ce que vous entrepren-  
drez.

Il est malheureux que des briques nécessaires pour la construction de la maison n'aient pas été livrées avant le mois de 7<sup>bre</sup>. La bâtisse aurait pu être préparée pour le mois de novembre et nous aurions eu au moins un logement assez spacieux pour recevoir les séminaristes destinés à vous aider dans l'école. Peu d'obstacles à surmonter, dans ces pays nouveaux!

L'établissement des frères de Marie à San Antonio m'entraîne dans de grandes dépenses. J'ai trouvé, heureusement, moyen d'emprunter à un long terme et j'ai eu recours aux emprunts afin de pouvoir m'occuper sérieusement de votre établissement. Si que j'aurai reçu avis de l'allocation qui me sera faite par l'œuvre de la propaga-  
tion de la foi.

Les frères ont ouvert leur école aujourd'hui. Il ne m'est encore présenté que douze élèves. Le nombre n'augmentera, je l'espère, malgré la pauvreté des temps. Depuis le départ des troupes les affaires ne sont pas brillantes à San Antonio. Les marchands sont triste mine.



Mr Hue doit être arrivé à Galveston.  
 Il connoit bien l'Allemand. Dans le cas  
 où vous vous décideriez à ouvrir l'école,  
 peut-être se chargerait-il de vous  
 assister dans l'enseignement de cette  
 langue. Soudes-le, si vous le jugez à  
 propos.

Mr Calvo a cessé aujourd'hui ses  
 fonctions de curé. Je le remplacerais après  
 des Mexicains jusqu'au moment où  
 Mr Giraudon pourra venir se fixer  
 ici. Je serais souvent sort avec Mr  
 Madeline, car Mr Dubois devra s'absen-  
 ter de temps en temps pour aller  
 visiter les congrégations allemandes.  
 Saluez de ma part tous vos pères  
 et tous les prêtres qui sont à la maison.  
 Patience, je serai bientôt de retour  
 car je tenais sioulle si rapidement  
 six ou sept semaines ne comptant  
 pour rien. Priez pour moi

Votre tout dévoué  
 + J. M. G. de Galveston

J. M. J.

San Antonio le 16 Dec  
1852.

Mon Rév. Père,

j'ai appris avec un vrai  
bonheur la glorieuse détermination  
que vous avez prise de vous transporter  
avec le P. Gay, à Brownsville. Cette  
pauvre Mission a grand besoin de  
vôtres missionnaires et d'hommes prudents  
et dévoués. Les révolutions survenues  
dans la vallée du Rio grande, dans le  
cours de l'année dernière ont dû avoir  
de tristes suites pour l'avancement religieux  
du pays. Le grand bien qu'y avaient  
opéré vos pères est peut-être imparfait,  
après tous ces bouleversements. Je suis  
convaincu cependant, qu'avec la grâce  
de Dieu vous parviendrez aisément à  
recueillir les sentiments de foi et de  
piété.

Deux malheureux Espagnols se sont  
présentés, sans aucune autorisation d'exercer  
plusieurs fonctions dans cette partie du  
pays. L'un d'eux nommé Ferras  
n'a jamais été ni encouragé, ni  
autorisé, même à célébrer la Messe  
dans le diocèse que la cité lui a confié.  
L'autre nommé Pratt donnait une  
mission à Matamoras à l'époque  
de ma visite pastorale. Je lui permis

alors de donner des missions dans le  
 Texas, s'il en avait le loisir. Je le croyais  
 bon prêtre. peu de temps après, je  
 p. Lemon et d'autres personnes me  
 révélèrent la conduite scandaleuse  
 de ce malheureux. j'écrivis de suite  
 pour révoquer les pouvoirs que je  
 lui avais accordés. Le p. Lemon dut  
 lire ma lettre au chœur. D'après les  
 enseignements qui me sont parvenus  
 de Monterey, il paraîtrait que ce  
 prétendu confesseur n'est même pas  
 prêtre. S'ils se permettent à l'avenir  
 aucune fonction dans le Texas, vaudrait  
 prévenant les peuples contre leur  
 attentat sacrilège. Tous les mariages  
 qu'ils ont célébrés, dans les lieux où  
 l'on pouvait recourir facilement au  
 prêtre, légitime pasteur, sont nuls,  
 dans les lieux trop éloignés de la résidence  
 du pasteur ils peuvent être considérés comme  
 mariages célébrés devant un juge civil,  
 valides à la vérité, mais non mariages  
 ecclésiastiques. Toutes les confessions qu'ils  
 ont entendues sont nulles et doivent  
 être répétées. Une leur méchanceté  
 diabolique, je tremble pour les baptêmes  
 qu'ils ont administrés, peut-être devien-  
 drait-il de baptiser de nouveau sous  
 condition, plus particulièrement encore  
 par rapport à ceux qui ont été faits  
 par le père Pratt. N'étant pas  
 prêtre il ne pouvait tout au plus  
 qu'ordonner les enfants. Il faudrait dans

tous les cas suppléer les cérémonies  
mais en vérité il me semble plus  
sûr et plus prudent de baptiser  
même sous condition. Peut-on raisonnablement  
croire que des hommes si persévérants aient eu la  
volonté de baptiser. Du reste examiner  
bien et réfléchir. Etant sur les lieux  
vous pourrez juger plus facilement que  
je ne le puis, à une si grande distance.

Les Religieuses du vert. incarné étaient  
distraites pour l'arrêto, peut-être cependant  
feraient-elles plus de bien à Brownsville.  
Venillez examiner et me faire part de  
vos idées et de vos vues.

Réfléchissez aussi sur votre établissement  
de Galveston, nourrir le plan de la  
bâtisse. j'ai arrangé mes affaires de manière  
à pouvoir m'en occuper sérieusement  
d'hiver prochain. j'ai la confiance  
de pouvoir vous procurer quatre mille  
piastres pour commencer et à l'aide  
d'emprunts nous pourrions grossir la  
somme. Cependant tâcher de ne pas  
embrasser un plan trop vaste et trop  
dispendieux. Il vaut mieux bâtir  
plus tard l'argent à la main.

Adieu, mon Rev. père. Rien des choses  
au p. gay. Si par hasard est de retour  
à Brownsville saluez-le pour moi  
ainsi que Mr Gonzalez. Disque vous  
le pourrez visiter pointe j'allée. Vous  
trouverez là M<sup>re</sup> Butler qui vous  
recevra avec joie. Adieu, priez pour  
votre tout dévoué

+ J. M. L. de Galveston



Having received intelligence that two individuals, by the name of Ramon Pratt and Farias, arrogating to themselves the character of priests of the holy Roman Catholic Church have dared, without our sanction to perform the sacred duties belonging to the priesthood, in the valley of the Rio Grande, subject to our spiritual jurisdiction: We, Heretby, forwarn all the members of the Catholic Church not to have any communication with them in spirituals, and declare their acts null and sacrilegious.

Given at San Antonio de Bexar, on the 28<sup>th</sup> of September 1852.

+ J. M. Odin Pref  
Galveston.

Habiendo recibido la noticia de que dos individuos, con los nombres de Ramon Pratt y (fulan) Farias, arrogandose el caracter sacerdotal, han osado, sin nuestra sancion, el ejercer las sagradas funciones del ministerio en la banda del Rio grande baxa de nuestra jurisdiccion: avisamos a todos los feligresos de no tener comunicacion alguna con ellos en spirituals, y declaramos todos sus actos nulos y sacrilegos.

Dado en San Antonio de Bexar el 28 de Setiembre 1852. + Juan Maria Odin Obpo de Galveston.

J. M. J.

San Antonio le 29 <sup>bre</sup> 1852.Mon Rév.<sup>d</sup> Père,

il me fut impossible de  
vous répondre par le courrier qui m'ap-  
porta votre lettre car elle me fut remise  
très tard. J'ai vu avec plaisir que votre  
santé était assez établie pour vous  
permettre d'entreprendre le voyage de  
Brownsville. Je souhaite bien que  
vous puissiez former un établissement  
de votre compagnie dans cette ville. Dans  
quelques années la vallée du Rio Grande  
devra fournir de la paix et sa population  
sera munie par de nombreuses. L'état  
déplorable de la religion sur la rive  
opposée et tout cela en conséquence  
du relâchement et de l'insouciance du  
clergé mexicain demande la coopération  
d'une communauté religieuse de ce côté  
de la rivière. Vos pères bien établis  
dans la vallée du Rio Grande formeraient  
une barrière puissante contre l'hérésie  
et l'infidélité qui cherchent à envahir  
aux pauvres Mexicains le peu de foi qui  
leur reste encore. Si l'on peut parvenir à  
réveiller l'esprit de zèle de ce côté de la  
rivière, les exemples de vertus produiront  
un effet salutaire sur cette Mal Mexique.  
Vers le printemps les Religieuses du Verbe  
Incarné pourront se livrer à l'enseignement  
je l'espère. Ce sont comme vous le savez  
d'excellentes filles, pleines de zèle et de

établissement. Si vous croyez que leur établissement puisse être convenablement placé à Brownsville je choisirai volontiers ce point. Laché j'en vois si l'on pourrait facilement trouver un terrain assez spacieux pour leur maison et à une distance raisonnable pour les externes. N'aurait-il aussi moyen de louer une maison provisoire où elles pourraient venir leur école? Quelle rente faudrait-il payer? Dans l'espoir d'avoir l'établissement, peut-être que les propriétaires de lots de la ville feraient don de l'emplacement? Faites en sorte d'exciter le zèle des habitants pour cette œuvre. Dans ce moment je n'ai aucun fonds à ma disposition, je m'enfonce même tous les jours de plus en plus dans les dettes, mais j'ai l'espoir que la Providence me viendra en aide.

Lorsque vous pourrez vous absenter de Brownsville, visitez point à point, vous y trouverez plusieurs dames zélées qui désirent beaucoup recevoir les sacrements, au moins une fois par mois. M<sup>re</sup> Beuther m'a promis de recevoir le prêtre et d'en prendre soin.

Prenez le pire gay de faire des excursions le long de la Rivière. Il y a beaucoup de bien à faire dans les Ranchos. Il y aurait encore Rio Grande City, Roma et Laredo. Si vous pouvez visiter tous ces postes, vous trouverez probablement

beaucoup d'enfants à baptiser. Cependant  
contentez-vous de faire tout le bien que  
vos forces vous permettront d'entreprendre.  
Je vous envoie l'article que vous me  
demandez. vous pourrez le lire au chair et  
le faire insérer dans la gazette, si les  
maîtres de la question continuent  
encore à s'ingérer dans le ministère.

M. Garesché est probablement de retour  
à Newburyville, présentez-lui mes  
hommages ainsi qu'à M. J. Gonzalez.  
vous trouverez en eux d'excellents amis.  
Bien des choses de ma part au P. Gay  
et au frère - priez pour

Votre tout dévoué  
+ J. M. de Salvastore



J. M. J.

Galveston le 15 Décembre  
1852.

Mon Rév. Père.

Me voici de nouveau à Galveston, j'arrivai ici le 8 de ce mois. Mon séjour à Galveston a été prolongé au delà de mes calculs. Mr Girardon destiné à remplacer Mr Calvo n'est fait long temps attendre avant de reprendre la route de Galveston j'ai visité Fredericksburg, Castroville et Goliad.

Les frères de Marie réussit très bien ils avaient 90 élèves au moment où j'en séparai d'un. Leur maison était presque achevée. Cette bâtisse m'a forcé de faire un emprunt de \$1000. La veille de ma rentrée à Galveston sept de nos jeunes gens, venus d'Europe aussi, vont être arrivés ici. Je les ai confiés de suite à vos bons soins. C'est là le commencement de l'école nouvelle diocésaine. Je fait une petite retraite dans ce moment pour se préparer à l'ordination de samedi. Malheureusement la résidence nouvelle est loin d'être achevée. Nous sommes tous pêle-mêle dans le logement où vous nous avez laissés. Nous espérons obtenir assez briques pour achever la bâtisse nouvelle dans l'espace de quinze jours. Les ouvriers reprendront alors les travaux interrompus depuis près d'un mois et avec un peu d'activité nous terminerons de préparer le nouveau logement pour la Semaine sainte.

je ferai venir alors les séminaristes qui sont  
 encore au Missouri. Les pères McCalum et  
 Vignette, s'occuperont beaucoup du séminaire.  
 Le père Parisot va partir pour quelques  
 semaines pour visiter Liberty et Beaumont.  
 Il parle français avec assez de facilité.  
 Il est urgent de penser à la maison et  
 au placement des Srs du N. J. Les habitants  
 de Corpus Christi les demandent. Victorin  
 voudrait les avoir, cependant je n'ai voulu  
 émettre aucune proposition avant de connaître  
 votre opinion. Je les amènerai d'Europe pour  
 la vallée du Rio Grande et il me paraît  
 agréable de les y placer. Brownville serait  
 sans doute le point le plus important pour  
 elles, surtout à cause de votre communauté.  
 Elles ne manqueraient jamais de directeurs.  
 Pourrions-nous parvenir à les y placer et  
 pourrions-elles espérer de s'y soutenir?  
 Réponds-moi, le plutôt possible. Malheureusement  
 la nouvelle que je viens de recevoir au  
 sujet de l'allocation de la propagation de  
 la foi me ne permettra de faire que peu pour  
 leur établissement. Mes ressources sont très  
 limitées et les frais de la mission sont énormes.  
 Les voyages des séminaristes et des missionnaires  
 absorbent des sommes considérables. Ce ne sera  
 qu'avec de grandes difficultés que je pourrai  
 appliquer \$2000 à leur procuration une  
 maison. Peut-être serait-il mieux de louer  
 une maison que d'entreprendre d'en bâtir une  
 avec de si faibles ressources. Aidez-moi de  
 vos conseils. Dans ces pays nouveaux comme  
 le nôtre, il est urgent, le plus possible, de  
 commencer petit à petit avec des écoles  
 d'émancipés et un petit nombre de pensionnaires.  
 Les établissements se développent rapidement.

nos sembler de San Antonio ont déjà augmenté  
considérablement la maison que j'ai eu l'honneur de  
bâti. Faites-moi part de vos vœux.

Je sors aussi travailler à l'œuvre du Séminaire.  
Je pense pouvoir y appliquer \$2000 dans le cours  
de cette année et faire un effort vigoureux pour  
remettre des fonds dans tout le diocèse. C'est l'œuvre  
la plus indispensable pour le diocèse. Notre popula-  
tion n'aurait avec tout de rapidité qu'il n'est  
sera impossible de trouver des prêtres pour tous  
les postes si nous n'en fournissons pas. La langue  
espagnole devient aussi nécessaire que l'anglais  
et l'allemand. Il nous faut un séminaire  
où elles s'enseignent. Dès que vous le  
pourrez faire un plan pour votre maison de  
Galveston j'espère pouvoir ramasser les matériaux  
dans le cours du printemps et de l'été. Le plan  
doit être bien arrêté pour cela.  
Nos pères sont pleins de santé, 1<sup>er</sup> de dispo-  
sition.

Longue vie m'accroît, faites-moi connaître  
combien de mes vœux vous avez acquiescé à mon  
intention. Me sachant pas combien il m'en  
restait à faire cela, j'en ai donné 445 ans  
pères franciscains de nos récemment d'Europe.  
Vous pouvez discontinuer à appliquer la st  
sacrifice à mon intention. Je crois que vous  
avez déjà excédé de beaucoup le nombre  
qui me restait.

Je vous envoie en grande hâte. Dans quelque  
jours, j'aurai un peu plus de loisir et je vous  
plus explicite.

M<sup>r</sup> O'Reilly va partir pour Victoria, et  
M<sup>r</sup> Chambodut pour Nacogdoches.  
Mes amitiés à vos pères et au père prior.  
Pour votre tout dévoué.  
F. J. M. L. de Galveston.

J. M. J.

Galveston le 18 Mars 1853

Mon Rév. Père

J'ai reçu votre bonne lettre que nous attendions avec une vraie impatience. Il nous tardait bien de connaître les petits détails de votre voyage et de vous savoir bon du bateau qui vous transportait au lieu de votre destination. Dieu merci, vous êtes tous arrivés sains et saufs.

Peu de jours après votre départ je reus une lettre de Mgr de Marseille m'annonçant les heureux arrangements qu'il avait faits dans l'intérêt de la mission. Le P. Badran m'écrivait au même temps pour me dire qu'il allait se mettre en route pour Galveston vers la mi-février. Une seconde lettre, que je vous en recevoir de lui m'annonce qu'au moment où il devait partir, il lui est survenu un mal au pied qui l'empêchera d'aller. Le P. Badran les fêtes de Pâques. Mgr fait un grand éloge du P. Badran. Je regrette, cependant, d'apprendre qu'il ne connaît pas l'anglais ou qu'il le parle avec de grandes difficultés. Pour la direction du séminaire il aurait été bien nécessaire d'avoir un supérieur versé dans la langue. Peut-être pourra-t-il l'étudier et réussir à l'apprendre.

Les deux séminaristes que j'attendais de Lyon sont arrivés. Vos pères en paraissent très satisfaits. Une leçon n'arrivera qu'après Pâques. Comme il est grand chagrin, les Directeurs du séminaire de la Louisiane n'ont pas jusqu'à propos de se passer de lui pendant la semaine sainte.

Le P. Parisot a été très content de sa première mission et Dieu a béni son travail. D'une manière toute spéciale, il a baptisé pendant son absence 101 personnes,



entendu 40 confessions et administré 29 communions. Les mauvais routes ne lui permettent pas de visiter toutes les familles du district. Il partira de nouveau après Pâques et tâchera de pénétrer jusque dans la Louisiane le long de la Sabine.

Demain j'ordonnerai prêtres, M<sup>rs</sup> Nérat, Mackin, O'Driscoll et Kunkmann. Ils partiront après la semaine sainte pour leurs différentes stations.

M<sup>r</sup> Chambaud est toujours à Nacogdoches et dans les environs.

La souscription pour le séminaire réunit assez bien à Galveston. Je m'en occupe autant que possible. J'ai déjà 198 noms inscrits sur ma liste avec une somme de \$773. On paye ou promise. Je ne comprends pas dans ce montant les \$250 promises par un de St. Cyr. Galveston contribuera probablement \$2000 pour l'œuvre. J'ignore encore le succès que nous aurons dans le reste du diocèse. Si tous les prêtres font un effort zélé, nous devrions obtenir un heureux résultat.

Le bois de construction a augmenté considérablement à Galveston et à Mobile. Je crois que vous trouverez peu d'avantage à faire vos achats ici. J'aurai au moins deux cents piastres à vous payer pour compléter la somme que j'ai promise pour le couvent. Si vous le voulez, je consacrerai ce montant à acheter le bois dont vous avez besoin. Je vous en fournirai une liste de pièces nécessaires. Je l'enverrai à Mobile et je prierais un correspondant de vous l'expédier à Brazos Santiago.

Il me paraît impossible de vous prêter un emprunt de \$2000. Voilà déjà trois mois que je cherche à en faire un pour nos Ursulines qui ont besoin de s'agrandir et je n'ai trouvé nulle part même une petite somme. Je profite de l'empressement qui se manifeste pour l'établissement et baptiser selon les résolutions que la providence vous fournira. C'est le parti le plus sage, un humble,

commentement ne m'ont jamais. Avec la meilleure volonté  
de vous aider, il me serait impossible de le faire. Mes  
embarras pécuniaires pèseraient tous les jours. Les frais  
des divers voyages des missionnaires ont absorbé d'énormes sommes.  
Les deux derniers séminaristes venus de Lyon ont dépensé 1820 fr.

Bien des choses de ma part à tous vos Pères. Tous ici  
sont en bonne santé. priez pour moi.

Votre tout dévoué  
+ J. M. ex. de Galveston.

J. M. J.

Galveston le 16 Avril  
1853.

Mon Rév. Père,

Je viens de recevoir votre  
lettre du 30 Mars et j'ai été vraiment charmé  
d'apprendre que Dieu bénit d'une manière visible  
vos saintes entreprises que vous avez, sur les bords,  
j'ai fait part au P. Vignolle des détails que vous  
avez eu la bonté de me transmettre et il lui  
ont fait grand plaisir.  
Le Père Parisot est parti il y a huit jours pour  
Liberty. Il ira jusqu'à la Sabine avant de revenir  
à Galveston. Dans sa dernière tournée il baptisera  
10 personnes et dans celle-ci il aura pas moins  
de succès, car les lettres de ce genre que je viens de  
recevoir des bords de la Sabine m'annoncent qu'il  
y a beaucoup de familles dans cette partie du  
pays, soupçonneuses de recevoir la visite d'un prêtre,  
Mr. Charubodut après un séjour de deux semaines  
avec nous, s'est de nouveau mis en route pour  
Nacogdoches. M<sup>rs</sup> Hazerty et Néras sont parties avec  
lui pour prendre soin de cette mission. Mr.  
Kuntzmann est à Victoria et Mr. Macken à  
San Antonio. Ils ont donné une petite retraite  
aux habitants d'Indianola en se rendant à leurs  
divers postes. Elle a produit de bons fruits.  
Le Père Bandran n'est pas encore ici, je ne  
l'attends pas avant le fin de mon absence  
ne m'est à rien, car le P. Vignolle peut suffire en  
attendant la construction du Séminaire. Je m'occupe

de la souscription en faveur de cette œuvre, toutes les fois que mes occupations me permettent de sortir. J'ai des promesses pour \$1400, j'arriverai probablement à \$2000. Jusqu'à présent je ne sais ce que font les missionnaires pour nous aider. Mr Chambliss seul m'a remis \$61. qu'il avait recueillis dans son voyage.

J'avais contracté pour des briques, l'homme qui devait me les livrer, dans le mois prochain, m'écrit qu'il ne pourra pas remplir son contrat. Sa terre qu'il devait employer n'est pas propre à un tel usage. Nous serons obligés de le priver, de nous servir des matériaux de Galveston. Tout autre arrangement est impraticable, en 20 mois, sujet à échouer. Je n'ai pas encore pu obtenir les briques dus à Houston et notre maison près de l'église est toujours in statu quo.

Quant aux emprunts, ils sont impossibles. J'ai écrit à la ville d'Orléans et à toutes les personnes de ma connaissance pour me prêter quelques milliers de piastres et je n'ai reçu que des réponses négatives. Mr Cassiano de San Antonio m'avait prêté six mille piastres pendant mon séjour dans cette ville pour l'achat des terres et d'autres dépenses. J'ai eu beaucoup de peine à lui <sup>recevoir</sup> les mille tous les fonds sont placés. Je ne vois aucun moyen de vous procurer la somme dont vous auriez besoin. Dieu vous viendra en aide, j'en suis convaincu. Essayez de solliciter des souscriptions. Peut-être pourrez-vous aussi faire de petits emprunts que vous rembourserez partiellement de mois en mois. Je suis moi-même si embarrassé dans mes finances que je ne sais de quel côté je pourrai me tourner pour conduire tout à



Bonne fin.

M. Padey est venu passer quelques jours avec nous. Il repartira aujourd'hui pour sa mission. Toutes les santés ici sont assez bonnes, Dieu merci mes hommes à tous ces pères et aux dames de verbe fucarni. Prire pour votre tout dévoué.

+ J. M. de Galveston.

J. M. G.

Galveston le 18 Mai  
1853.

Mon Rév. Père,

Je viens de recevoir  
votre lettre du 29 avril dernier et  
c'est avec plaisir que j'apprends le  
succès de vos bonnes Religieuses. J'espère  
loin de m'attendre à un si bon com-  
mencement. Dieu les bénira qu'elles  
continuent à mettre leur confiance en lui.  
Je vous envoie les \$200 dont je vous  
ai été redevable pour l'exécution du contrat.  
C'est tout ce que je pourrai faire pour  
aider cet établissement. Mes embarras  
financiers sont extrêmes et je ne puis  
nulle part trouver de l'argent à emprun-  
ter. Nous avons reçu des bûches et notre  
maison s'achève mais les dépenses sont  
énormes. Je voudrais bâtir le collège ou  
s'établir. Dans quelques mois, l'entreprise  
offrira beaucoup de difficultés, faute de  
ressources. Je tâcherai cependant d'en  
venir à bout, si Dieu me vient en aide.  
Le Père Parisot est toujours en tournée.  
Le P. Bandran a quitté le Canada  
au commencement de ce mois il ne tardera  
pas beaucoup à arriver. M. Kuntzman  
est à Victoria, M. Hagerly et Haras  
sont à Nanaimo, par Mackin à San  
Antonio. Tous travaillent avec Zola.

et d'ailleurs. Dimanche dernier, j'envoyai  
un prêtre à Goliad. C'est un anglais  
autrefois ministre épiscopalien. Je compte  
beaucoup sur sa piété et son bon  
esprit pour la réussite de cette  
nouvelle mission. Les vases sacrés  
de Goliad étaient autrefois à Moins-  
ville. Le curé de Metamoras les avait  
prêtés au p. Salmon. Les habitants  
de Goliad disent beaucoup qu'en  
les leur renvoie.  
M. Chambodent est toujours en  
mission.

M. Dubois doit partir dans quelques  
jours pour aller en France régler  
des affaires de famille. Il reviendra  
vers l'hiver prochain, et la Religion  
du Verbe incarné pourront l'accom-  
pagner. Cependant il ne conviendrait  
de les faire venir qu'après la mort.  
Quant à M. St Jean, tâche d'avoir  
beaucoup de patience avec elle. N. elle  
ne convient pas à la communauté  
employés - la comme maître  
sacriste jusqu'à ce que la providence  
vous donne quelque autre personne  
pour la remplacer. Les Dames  
ursulines du Texas ne l'admettront  
jamais et si elle ne persévère pas  
là où elle est, elle devra rentrer dans  
le monde. Peut-être sera-t-elle  
bien aise d'enseigner quelque temps

pour se procurer des ressources pour  
 voyager et pourvoir à ses besoins.  
 Si St Joseph ne consentait pas pour le  
 Verbe incarné elle n'aura d'autre parti  
 à prendre que de rentrer dans le  
 monde et de travailler à gagner sa vie.  
 Je lui ai parlé clairement avant  
 son départ d'Europe. Elle se ferait  
 illusion si elle prétendait à entrer  
 dans une autre maison. Comme vous  
 le savez, les biens ne sautent pas  
 et l'esprit ne change pas ou changerait  
 de lieu. Nos usages sont fatigués  
 ainsi que toutes les autres communautés  
 du pays de ces esprits inquiets et irrités.  
 Nous venons de nous débarrasser de  
 plusieurs de ces caractères et nous  
 sommes d'accord à n'en plus admettre.  
 Rien de clos de départ à vos  
 pères et aux leurs du Verbe incarné.  
 priez pour  
 votre tout dévoué  
 + J. M. L. de  
 Galveston.



J. M. J.

Galveston le 26 Mai  
1853.Mon Rév<sup>d</sup> Père,

Nous possédons depuis  
quelques jours le P. Baudrand. Il est  
arrivé de bon port, les grandes chaleurs  
que nous éprouvons semblent le fatiguer  
un peu, j'espère cependant qu'il s'y  
habituerà peu à peu.  
Je lui avais écrit de nous procurer  
des intentions de messe, j'en apporte  
pres de deux mille. Je vous envoie cinq  
cents pensant qu'il vous sera facile  
de les faire acquitter par vos Pères.  
L'aumône n'est que de vingt cents.  
Je vous la fait parvenir par une orde  
que Mr Roussalon  
de St Paris est toujours en tournée.  
Je ne suis pas à quelle époque il sera  
de retour parmi nous.  
La maison près de l'église se construit  
rapidement les murailles seront bientôt  
à la hauteur  
Bien des choses de ma part à vos Pères  
et aux Religieuses.

Votre tout dévoué  
+ J. M. J. de Galveston

J. M. J.

San Antonio le 10. 5bre  
1853.Mon Rev<sup>d</sup> Pere,

Ma douleur est au comble! Oh!  
 que d'affliction j'éprouve! Quelles pertes  
 pour notre pauvre mission! La civil  
 pouvait-elle nous soumettre à de plus  
 rudes épreuves? Dans les mois de  
 jbr nous avons eu le malheur de  
 nous voir enlever et le Rev<sup>d</sup> P  
 Baudrand et M<sup>r</sup> Hug Matter  
 O'Driscoll et Bazar. atteints de la  
 fièvre jaune il y ont succombé après  
 trois et quatre jours de maladie.  
 Le p<sup>r</sup> Brignolles lui-même a été à  
 toute extrémité. Chaque courrier qui  
 m'arrive de Jalisco m'en transmet  
 les nouvelles les plus fâcheuses. Toute  
 la ville est dans le deuil. Son compte  
 déjà plus de quatre cents victimes  
 de l'épidémie. Je n'espère pas  
 de vous consoler sur la mort de  
 bon et digne confère que vous  
 venez de perdre. Je suis inconsolable  
 moi-même. Demandons tous à Dieu la  
 s<sup>te</sup> résignation dont nous avons si  
 grand besoin. Je m'embarquerai au  
 Havre le 5 sept. dernier. J'aurai avec  
 moi trois religieux du Parba jnc. dans

des converes et une irlandaise qui je  
crois est professe. Il serait a souhaiter  
que quelqu'un peut aller les attendre  
a la Nouvelle Orleans pour les accompagner  
a Newbernville. Voyez ce qu'il conviendrait  
de faire.

Recommandez-moi aux prieres de  
vos pères et a celles des bons Religieux.

Votre tout dévoué  
+ J. M. de Galveston.

P. S. Je pars pour hier la retraite  
des Ursulines de cette ville. Je vais  
partir d'ici pour visiter quelques  
missions le long de ma route et  
j'espère arriver a Galveston vers  
la fin novembre.

Beaucoup de soldats catholiques sont  
en marche pour Davis Ranches ou  
Ringgold's Barracks. Le Lieutenant  
Haldeman est un fervent chrétien.  
J'aimerais visiter ces pauvres malheureux  
soldats aussi souvent que possible.

J. M. J.

Galveston le 30 Dec. 1853.

Mon cher père,

Depuis mon retour à Galveston, le 7 de ce mois, j'ai cherché vainement à vous écrire, le loisir de le faire m'a toujours manqué.

J'ai appris avec un bien vif regret les épreuves aux quelles vous avez soumis la divine Providence. Après tant de douleurs éprouvées à l'occasion des pertes que vous avez faites ici, j'espérais que le mal ne s'étendrait peut-être pas jusqu'à Brownsville et cependant vous avez aussi été sévèrement visité par ce triste fléau. Dieu merci aucun de vos bons pères n'a succombé. J'ai tant de bien consolant d'apprendre que les bons religieux sont ~~moins~~ hors de danger.

Le Père Vignolle nous est revenu, plein de santé, de sa petite excursion à Brownsville. Pendant son absence et avant mon retour le P. Parisot avait eu une forte attaque de fièvre jaune. Grâce à Dieu, il est parfaitement rétabli.

M. L'abbé de Lustrac nous a demandé avis pour la mission, m'a demandé si j'adhérais à vos pères. J'y ai consenti volontiers et il se conformera à la vie commune ou plutôt vit entièrement sous la direction des pères. Nous trouverons en lui un homme utile et plein de bonne volonté. Le P. Vignolle se proposait



de l'envoyer de suite à Brownsville.  
 Je lui ai conseillé de n'en rien faire  
 sans vous en avoir pris avis, craignant les  
 grands frais du voyage et pensant à l'étroit  
 logement que vous occupiez. Si vous jugez  
 qu'il conviendrait de vous l'envoyer de  
 suite, je n'y ai aucune objection. Nous  
 avons aussi un jeune allemand qui est  
 venu s'offrir à moi pour vous aider  
 dans la mission. Il a paru désireux d'entrer  
 dans votre compagnie et je n'y ai aucune  
 objection. Il est plein de bonne volonté, semble  
 avoir d'excellentes dispositions et j'espère  
 qu'il vous sera un jour très utile. Si  
 vous croyez qu'il lui soit avantageux  
 d'aller faire son noviciat à Brownsville  
 nous n'avons qu'à l'aider. Il faut en les  
 exercices de vos pères.

La bâtie du collège a éprouvé bien  
 d'entraves. J'avais tout prévu et il me fut  
 impossible d'y obvier.

Après votre départ pour Brownsville  
 j'avais conçu un plan pour votre maison  
 de Galveston qui aurait été exécuté rapidement  
 et qui aurait fourni à vos pères un logement  
 propre, commode et spacieux. J'allais faire  
 venir les bois pour cet édifice lorsque  
 j'appris qu'on devait vous envoyer le bon  
 père Bandrand que le ciel vous a prêté pour  
 si peu de temps. Je crus devoir tout suspendre  
 jusqu'à son arrivée. Lorsqu'il fut ici les  
 semaines et les mois s'écoulèrent et il  
 n'arrivait à aucune conclusion. Lorsqu'il  
 se décida à faire bâtir, les plans me  
 parurent si gigantesques, que je vis qu'il  
 me serait impossible de faire face aux  
 dépenses dans les quelles il allait m'entraîner.  
 Je finis par lui faire une offre qu'il  
 accepta. Je m'engageai à lui fournir  
 huit mille piastres et si les dépenses de

la batissa s'avançait au delà de cette somme  
 il devait fournir l'excédent. Il se décida  
 alors adopta son plan et se mit en mesure de  
 commencer. Nous n'avions alors mathématiquement  
 que les briques. Les bois qui allaient être  
 tirés sur les lieux croissaient encore dans les  
 environs de Mobile. Dans quelques expéditions  
 pour les amener ont été gaspillées et le  
 bois n'est jamais arrivé. Il a fallu acheter  
 sur place tout ce qu'on a pu trouver à  
 des prix très élevés et suspendre les travaux  
 faute de bois de propre dimension. Il n'a  
 seulement pu être acheté les solives  
 pour la moitié du 2<sup>e</sup> étage. Les mesures  
 de maçonnerie de nouveau la faire arrêter.  
 Quelques jours pour se plus l'arrêter.  
 Jusqu'à présent les dépenses ont été  
 beaucoup excédées les calculs du pauvre  
 P. Baudrand. Les huit mille piastres  
 que j'avais promises sont déjà payées  
 on doit encore payer quelques jours.  
 J'ai fourni déjà au <sup>batiment</sup> ~~batiment~~ <sup>général</sup> 6185.20. Il faudra  
 payer encore pour briques - 1800.00  
 pour Drayage - 800.00  
 à voir d'avis - 320

Total \$ 9105.20  
 Comme vous le voyez la batissa coûtera cela.  
 Le bon P. Baudrand calculait sur \$12000, il  
 avait demandé à la commission de marshall  
 \$6000. Je lui prai que il serait beaucoup  
 soit pour ait achever l'édifice avec \$14000.  
 Je craignais maintenant avec tous les délais, et  
 toutes les contrariétés déjà éprouvées qu'il ne  
 faillir une plus forte somme. Le Rev.  
 P. Tempier vient d'envoyer \$1923.07.  
 Cet argent n'ira pas loin.  
 mon embarras est extrême. Je ne puis  
 allonger dans d'énormes dattas pour les  
 différents établissements formés dans les

Deux dernières années j'ai épuisé tout  
 mon crédit. Bientôt il me faudra commen-  
 cer à rembourser les emprunts. Comment  
 sortirons-nous d'embaras? nous avons  
 grand besoin que la providence nous  
 vienne en aide. Malgré le grand respect  
 que j'entretiens pour le bon p. Bandier  
 je regrette d'avoir aidé. Vos pères savaient  
 chez eux et sans j'aurais à me débarrasser  
 de mes dettes, le mieux possible. Aujourd'hui  
 nous sommes tous dans l'embaras  
 et sans espérance de pouvoir rien terminer.  
 Ce sera sans doute un bel édifice mais  
 trop considérable pour nos pauvres bourses.  
 Durant je tâcherai d'aider de mes conseils  
 et de mon crédit autant qu'il sera possible.  
 Rien des choses de ma part à tous  
 mes pères. Je vous souhaite à tous une  
 bonne et heureuse année et je vous  
 recommande à vos bonnes prières.

Votre tout dévoué  
 + J. M. de Galvaston.

J. M. J.

Galveston le 8 Mars 1854

Mon Rév.<sup>d</sup> Père

Je reçois au ce moment votre lettre du 15 février. Celle du 21 décembre arriva pendant que j'étais à la N<sup>lle</sup> Orleans. Je m'étais rendu dans la Louisiane pour offrir mes plumes à M<sup>r</sup> Bédou qui y était attendu mais, rappelé en Europe il n'a pas eu le temps de visiter notre portion du pays. Je suis de nouveau à Galveston depuis le 18 février. Je vous remercie de tous les détails que vous me donnez dans vos deux lettres. J'ai appris avec plaisir votre départ pour Monterey et votre heureux retour à Brownsville. Le nouvel évêque aura été flatté de cette preuve de respect que vous lui avez donnée. Je vous encourage beaucoup à maintenir les bons rapports qui existent entre vos Pères et les prêtres de votre côté de la Rivière. Les pauvres missionnaires de cette bonne intelligence et votre pauvre mission acquiescent. Les petites annuaires qui vous ont été offerts sont toujours un secours précieux dans un pays pauvre comme le nôtre.

J'ai reçu au effet la lettre que M<sup>r</sup> de Monterey a daigné m'adresser. Elle me fit un sensible plaisir. Je vous proposais de la prévenir moi-même. Mais je connaissais son arrivée dans la ville épiscopale. J'ai répondu de suite et j'ai mis la lettre sous un enveloppe d'un petit billet que j'adressai au P<sup>r</sup> Melan. Elle a du déjà parvenir à Brownsville. L'opposition à vos écoles dont vous parlez ne m'inquiète pas. On fera mille efforts pour leur



meure et cependant elles continueront en esprit de  
tout à faire le bien. Cultiver les sens à redoubler  
de zèle pour l'avancement spirituel et littéraire de  
enfants que le ciel leur envoie. C'est tout ce que Dieu  
attend d'elles. Du reste il saura bien les protéger.  
J'avais espoir de leur adjoindre M<sup>lle</sup> Thompson  
mais elle n'est décidée à rentrer chez les Ursulines.  
J'ai remboursé à mes Dubois les frais de voyage  
des trois dernières sœurs venues de France, \$1300 et  
à mes Roussels \$140 pour le voyage de la M<sup>lle</sup>  
Orléans à Windsorville. Le nouveau refuge leur aura  
fait grand bien j'en suis sûr. Si vous  
pensez que la maison ne soit pas assez forte  
pour l'anglais, il y aurait moyen d'en trouver  
une maîtresse d'anglais, au moyen d'un salaire de  
30 à 400 piastres et vous pourriez ne pas  
rien dépenser encore moi.

J'irai vous voir disque j'y pourrai me mettre  
en route pour la visite pastorale. Je me propose  
de parcourir la vallée du Rio Grande et même  
d'aller rendre visite à mes de Montaroy. Cependant  
il m'est impossible de fixer l'époque de mon  
départ. J'aurai beaucoup d'affaires à régler avant de  
pouvoir quitter Galveston.

Le Collège me donne beaucoup d'inquiétude. Je ne  
sais pas vraiment si nous pourrions achever cette  
bâtisse. Les dépenses se sont déjà élevées à \$1500 piastres  
et nous n'en sommes qu'au second étage. Les quatre  
cent mille briques que j'avais achetées sont toutes  
employées. A mon retour de la M<sup>lle</sup> Orléans voyant  
où nous en étions, je conclus de suite qu'il fallait  
renoncer au 2<sup>e</sup> étage et profiter des appartements  
que l'on pourrait former sous le toit pour donner  
des dortoirs. Nous l'avons parlé au moins 5000 piastres  
de dépenses. Je regrette de n'avoir pas suivi mes propres  
idées. La maison serait finie et nous n'aurions pas

les embarras dans la quel nous nous trouvons.  
 Je voulais faire la bâtisse à mes frais et dépense  
 de six à sept mille piastres. Le bon p. Brandrand fut  
 inexorable. Il lui fallait absolument une maison  
 gigantesque. Pour ne pas le contredire je lui fis une  
 proposition à la quelle il accéda. Je lui offris 8 mille  
 piastres et le laissai libre de bâtir à son gré. Il se  
 faisait fort d'obtenir une grande somme en  
 Marseille. Lorsque je vis les plans je lui dis en  
 toute simplicité qu'il dépenserait au delà de 15000  
 piastres et j'étais loin d'être au dessus du chiffre.  
 La maison selon le plan adopté par lui ne pouvait  
 pas s'achever à moins de 16 ou 18 mille piastres.  
 ajouter à cela une cuisine en bois à deux étages et  
 que l'on a fait construire une grande cisterna et  
 une cave etc. et vous comprendrez aisément qu'il fallait  
 de fortes sommes pour accomplir tant de choses.  
 Marseille n'a encore envoyé que \$1923, 07. J'ai écrit  
 au p. Champier pour lui expliquer notre position.  
 Je ne sais si la réponse nous sera favorable.  
 Pendant mon voyage de la N<sup>lle</sup> Orléans, le  
 bon p. Vignotter, sans me prévenir a mis 2 nouvelles  
 entrées à l'accomplissement de cette bâtisse. Il  
 veut sortir de notre maison et aller occuper la  
 cuisine de l'établissement. Les ouvriers furent donc  
 mis à l'œuvre. Il fit convertir la bâtisse destinée à  
 servir de cuisine en chambre, chapelle cuisine et  
 répétition. On n'a pas dépensé par cette opération  
 moins de 3 à 400 piastres, et je comprends et argent  
 comme perdu, puisqu'il faudra tout recommencer de nouveau.  
 Ce n'est que du provisoire.  
 Pendant mon séjour à la N<sup>lle</sup> Orléans j'ai cherché  
 à faire un emprunt. Il m'a été impossible de réussir.  
 On ne prête pas volontiers aux Nègres et le taux de  
 l'argent est de 12 p. 100. Je ne sais vraiment pas comment  
 nous terminerons si le père Champier ne nous aide pas.  
 Je lui ai promis d'aider à payer l'intérêt sur l'emprunt  
 qu'il devra faire.

Les Pères Vignolle et Parisot sont de bonne  
santé.

J'écris dans quelques jours aux Dames Religieuses.  
Bien des choses de ma part à tous vos parents  
aux Dames du couvent. priers pour vous

Tout dévoué.

J. M. de Galveston.

J. M. J.

Galveston le 16 Mai  
1854.

Mon Rev. Père,

Votre lettre du 7 Août, m'est parvenue il y a quelques jours, et meurt. J'ai déjà ordonné les divers objets que vous aviez demandés sur la cure de San Carlos. Vous ferez bien de lui envoyer ma lettre pour qu'il puisse prendre des mesures pour les payer car j'ai donné la commission à Mr Perche qui en a chargé lui-même. Un de ses amis de la N. Orléans, l'argent devra être payé à la réception des articles.

Nous travaillons à la couverture du collège. La bâtisse est bien belle. Tous les travaux seront achetés dans deux mois et en octobre prochain, il conviendrait d'ouvrir l'établissement. Mgr de Marseille parle de nous envoyer bientôt un supérieur il paraît bien à souhaiter qu'il vienne à l'anglais et je me permettrais même d'insinuer que dans mon opinion, vous feriez bien de prendre vous-même la direction de cette maison si la chose est possible. Avec quelques



bons professeurs pour vous  
 secourir vous auriez de suite un  
 collège florissant, il sera nécessaire  
 dans le principe d'engager un ou deux  
 maîtres pour l'école préparatoire.  
 Tous les arrangements devront se faire  
 dans le cours de l'été. Il y avait bien  
 à désirer que l'ouverture de l'établissement  
 se fût faite inspirée une grande  
 confiance aux pères de famille  
 nous en parlons plus au long  
 à mon arrivée à Broodsville.  
 Je n'aurais pu partir d'ici qu'en  
 juillet. Les finances du collège sont  
 pour moi une source d'embarras  
 et il me faut absolument surmonter  
 toutes ces difficultés avant de partir.  
 Le P. Pariset est allé en mission  
 du côté de la Sabine. J'ai accompagné  
 un jeune prêtre que j'envoie à  
 Beaumont. Il visitera de nouveau  
 le Calcasieu avant de revenir et  
 tâchera de trouver quelques dons  
 pour meubler la maison.  
 Le P. Vignolle est bien portant.  
 Je vous envoie à la hâte. Bien des  
 choses à tous vos pères et aux  
 dames du Verbe incarné j'écrirai  
 dans quelques jours à la messe  
 Suprême. Prier pour moi.  
 Votre tout dévoué  
 + J. M. L. de Galveston

L. M. J.

San Antonio 25 Oct. 1854

Mon Rév. Père,

J'arrivai ici, il y a quelques jours, et je me propose de repartir le plutôt possible, par la voie de Braunfels et d'Austin.

Il me fut impossible de vous écrire de Laredo. Je n'eus pas un moment de loisir pendant les dix jours que je passai dans cette ville.

Mgr. de Monterey revint sur ses pas pour me voir et je fus très content de notre entrevue. Il me témoigna toute la confiance qu'il a comme pour vos pères et il me parut reconnaissant des secours spirituels que vous donnez à ses diocésains. Le P. Gage a dû vous envoyer le petit règlement que nous finies. J'admire la prudence de Mgr. Verea. Malgré le grand désir qu'il a d'encourager vos efforts dans son diocèse, il ne peut pas priver du casuel les prêtres chargés des diverses paroisses érigées canoniquement le long de la rivière et pour cela nous devons convenir que les offrandes payées à l'occasion des mariages et des baptêmes seraient versées aux prêtres chargés des divers points où résident les personnes qui reçoivent les sacrements. Il faudra aussi faire inscrire dans les registres de ces paroisses les actes de mariages et Baptêmes. L'obligation est mutuelle pour les prêtres des deux côtés de la rivière.

Mgr de Monterey n'a pas oublié le don qu'il se propose de faire au couvent de Brownsville. Il a réservé cette offrande pour l'époque de son retour dans sa ville épiscopale pour la rendre plus substantielle.

J'espérois recevoir à Laredo ou du moins à San Antonio une lettre de p. Olivier avec le nombre des personnes confirmées dans chaque Rancho où il m'a accompagné. Rien ne m'est encore parvenu. priez-le de ma part de m'envoyer cela à Galveston le plutôt possible.

J'ignore encore si le supérieur prouvé à la maison de Galveston est arrivé à son poste et je ne sais si le collège pourra ouvrir en novembre. J'ai appris par hasard la perte douloureuse que nous avons faite dans la personne du bon Mr Metz. Les morts si inattendus et si fréquents me plongent dans la tristesse la plus profonde.

Il reste ici une postulante pour le couvent de Brownsville. C'est une demoiselle qui appartient à une des premières familles de San Antonio M<sup>lle</sup> Margarita Chav. Elle a déjà 40 ans, son extérieur n'a rien de bien agréable mais sous une <sup>maigre</sup> ~~carpe~~ qui paraît assez faible et délicate, elle possède une santé ~~très~~ vigoureuse. Je ne l'ai jamais vue malade. Elle a enseigné long-temps par goût et par esprit de zèle. Son éducation n'a pas été soignée, cependant elle a appris à beaucoup d'enfants à lire et à écrire. Elle excelle surtout dans l'enseignement de la.

doctrines chrétiennes. Elle commença presque tous les jours, depuis grand nombre d'années. Elle pourra aussi procurer plus tard une assez bonne dote à la maison où elle se fixera. M'ayant exprimé le désir d'entrer chez les Sœurs du Verbe incarné, je l'ai acceptée et je l'envoierai à Mowasville avec les deux sœurs qui doivent arriver de New York. Elle pourrait être très utile plus tard pour la fondation de Laredo.

Les Ursulines de San Antonio ont une seule fille nombreuse. Les pères eux-mêmes ne savent plus où loger les enfants qui se présentent.

M<sup>r</sup> Dubuis m'a assuré qu'il n'a jamais reçu les 100 francs que les parents du P. Duperray lui ont envoyés.

Bien des choses de ma part à tous vos pères et aux bonnes religieuses.

avec tout dévoué  
+ J. M. L. de Galveston.



J. M. J.

Galveston le 16 février 1858.

Mon Rév<sup>d</sup> Père,

Votre dernière lettre me fut remise au moment de mon départ pour la N<sup>de</sup> Orléans. Les courts moments que j'ai passés dans la Louisiane ont été consacrés aux exercices de ma retraite annuelle et il m'a été impossible de vous répondre plus tôt.

La triste nouvelle de la mort du bon Père Dufferoy m'a bien affligé! C'est une grande perte pour la mission et votre compagnie. Je me sens la cœur brisé à la vue de tant de morts prématurées et si inattendues. J'espère que vous avez eu la bonté d'informer sa famille du triste événement. Je leur aurais écrit moi-même, mais j'ignore leur adresse.

J'avais entre autres l'espérance que les Religieux du Verbe incarné partis à bord du Râcheiro auraient eu une traversée courte et heureuse, quelle n'a pas été ma surprise lorsque j'ai appris que leur voyage avait été de 17 jours.

Mr Armstrong m'a écrit pour me faire connaître qu'il avait égaré deux <sup>deux</sup> checks de \$300 chacun, j'ai dû me procurer des engagements chez Mr Ratchford pour m'assurer s'ils avaient été présentés et payés. Il paraît qu'effectivement personne n'en a fait usage. Je vous

envoi deux nouveaux billets que vous aurez la bonté  
 d'endosser et de remettre à Mr Armstrong. Vous devez  
 attendre, cependant, <sup>avant de les lui donner</sup> que la perte des autres aies aie  
 publiée pendant trente jours dans la gazette de  
 Monroville. C'est une mesure qui exige Mr Rotchford.  
 La gazette contenant l'avertissement devra lui être  
 adressée à la N<sup>lle</sup> Orléans.

Mr Armstrong pouvant cependant toucher l'argent  
 immédiatement, en fournissant à Mr Rotchford une  
 caution contre les deux autres drafts.

Nos pères ici paraissent jouir d'une bonne santé  
 et ils sont très occupés.

Nous célébrerons le concile provincial à la N<sup>lle</sup> Orléans  
 le 3<sup>ème</sup> dimanche après pâques. Si il vous est possible  
 de venir, y rendre pour représenter votre compagnie,  
 tâchez d'y assister.

Bien des choses de ma part à vos pères et frères

Pour votre tout dévoué  
 J. M. Le. de la Montagne

1852 a 1856

Letter to M L Olin

an h p Verdet



J. M. J.

Galveston le 5 Mars 1855.

Mon Rév.<sup>d</sup> Père,

Je reçois hier, votre lettre du 21 février et je vois avec plaisir que vous vous êtes décidé à faire le voyage d'Europe. La mission de Rio Grande Indiana importante et demandera un bon nombre de Pères, le collège de Galveston a aussi besoin d'un personnel nombreux et capable. Les élèves se présentent en assez grand nombre, outre cinq séminaristes, ils ont déjà 18 ou 20 pensionnaires et près de 50 externes. Il leur faudrait surtout quelques Pères forts dans la langue anglaise et un bon préfet.

Il me serait impossible de changer le règlement fait avec Mgr de Monterey, il se soumettrait lui-même volontiers à tout ce que nous lui demanderions, mais il ne peut pas enfreindre sur les droits des prêtres chargés des paroisses de la frontière qui ont été érigées canoniquement. Lorsque les individus qui demandent des dispenses ne peuvent pas aller eux-mêmes à Monterey, dites à vos Pères de demander eux-mêmes la dispense et d'appliquer à Mgr Norcia la position dans la quelle se trouvent ces personnes.

J'envoierai aujourd'hui même, au P. Olivier, la dispense que vous demandez.

M<sup>r</sup> Armstrong m'a fait écrire de nouveau pour les deux Drafts qu'il a perdus. Avez-vous reçu les duplicata que je vous ai adressés et les lui avez-vous remis?

Vous ne me parlez pas des arrangements que vous avez pris au sujet de l'emprunt que vous faites à Galveston pour le couvent de Brownsville, le billet doit avoir pendant votre



absence et je n'ai aucun moyen pour y faire honneur.  
 Le 4 Mai prochain, les Pères du Collège Devront payer  
 plus de 400 pour intérêt des sommes qu'ils ont empran-  
 tées, et peut-être ne pourront-ils pas rembourser le billet  
 de \$2000 qu'ils doivent à M<sup>de</sup> Green. S'ils ne recevant  
 pas un secours de France je me trouverai dans un terrible  
 embarras. Mon nom est le seul qui figure dans ces divers  
 dettes. Je suis d'un autre côté fort gêné à cause de mes  
 engagements personnels. Le 16 juillet il me faudra payer  
 \$4480 à Mr Cassiano pour l'école des frères de Marist  
 établis à San Antonio.

Je regrette bien que vous ne m'ayez pas envoyé le compte  
 de tous les frais qui ont été faits pour le voyage de Brown-  
 ville et un état exact de l'exposition actuelle de l'établissement.  
 J'ai attendu cette note avec impatience pour écrire à leur  
 communauté de France et ne l'ayant pas reçue j'ai gardé  
 un long silence qui peut-être leur aura fait de la peine.  
 Je les vois à votre passage à Lyon et dit-les leur que vous  
 êtes cause que je n'ai pas écrit plutôt. Ces bonnes Religieuses  
 seront heureuses d'entendre de votre bouche tous les petits  
 détails que vous aurez à leur communiquer sur leurs bonnes  
 sœurs. Mr L'abbé Guillon vous racra bien. Dit-les à tous  
 bien des choses de ma part.

Si vous pouvez voir quelques-uns des membres distingués de  
 la propagation de la foi parler leur de vos basins et des  
 miens. Faites leur comprendre que j'ai de grandes dettes, de  
 lourdes charges et que ne son de rembourser. Je vais leur écrire  
 dans quelques jours.

Si vous avez de l'argent à votre retour veuillez consacrer  
 dans mille francs à m'acheter six cahiers portatifs, 6 traités  
 aux six saints, six custodes pour le St. Sacrement et quelques  
 chapelets rouges, noirs, blancs et violets, qui ne vous coûtent  
 que de 40 à 50 francs chacune. Si vous le pouvez, avec ce montant  
 ajoutez-y quelques chapelets noirs, violets et blancs et quelques  
 traités de Bénédiction. Choisir tout ce qu'il y a de plus commun.

Remarque avec des confitures vous n'aurez aucune difficulté  
 à faire entrer ces objets exempts de droits de douane.  
 Je serais bien reconnaissant si vous pouviez m'apporter  
 dans ou trois séminaristes de Strasbourg ou de Nancy pour  
 vos populations allemandes. Je vous rembourserai les  
 frais de voyage.

Présentez mes hommages respectueux à M<sup>re</sup> De Marspille,  
 et à tous vos bons Pères. Dit-les au bon P. Chéron qu'il  
 n'est point oublié. Vos Pères ici sont tous en bonne santé.  
 Je vous souhaite un heureux voyage et un prompt  
 retour. Priez pour moi.  
 Derrière moi quelques lignes avant + J. M. L. de Galveston.  
 de vous embarquer et pendant votre séjour en Europe, si vous le  
 pouvez.

J'ai payé \$115 à un homme qui prétend que c'est son salaire de \$11.45.

J. M. J.

San Antonio le 28 août 1855.

Mon Rev<sup>d</sup> Père

J'arrivai dans cette ville, le 11 de ce mois, et j'y trouvai votre lettre du 16 juillet. Je commençai de suite les exercices du triduo à l'occasion du Dogme de l'immaculée conception, et, le 15, après les exercices de la fête de l'Assomption je dus me mettre au lit atteint d'un violent accès de fièvre. Je profite de mes premiers moments de convalescence pour vous exprimer la joie que j'ai éprouvée en apprenant votre heureux retour dans le pays. J'étais loin de vous attendre si tôt. Je vous écris une longue lettre qui sera arrivée à Marseille, long temps après votre départ.

Je regrette d'apprendre que vous ne pouvez pas continuer à donner vos soins aux peuples de Davis et Roma. Dans ce moment je n'ai personne à y envoyer, veuillez continuer à faire desservir ces postes, et le prochain prochain j'y mettrai un prêtre. Dernièrement j'envoyai un héraudon à Sariedo, où l'anglais était absolument nécessaire, et je fis passer un planchet à San Juan. Ces arrangements me paraissent devoir donner une assistance

suffisante à la vallée du Rio grande. Le rappel de vos pères de Rome va y laisser un vide qu'il me sera difficile de remplir.

Le renfort que vous avez amené pour le couvent de Brownsville m'a fait grand plaisir. Ces bonnes religieuses seront soulagées et leur école ne pourra manquer de prospérer. Les Ursulines de San Antonio ont tant d'élèves qu'il leur est nécessaire de refuser des admissions. Elles ont dans ce moment au-delà de 125 externes et de 50 pensionnaires. Aujourd'hui n'étant pas de leur arriver trois mexicaines des villes du nord du Mexique. Elles en ont plusieurs de Porto del Norte et de tous les coins du Texas.

Je serai obligé de renoncer à faire élever des séminaristes dans l'établissement de Galveston. Le prix au quel le Père Baudre a mis leur pension est au-delà de mes faibles ressources. Ainsi j'ai dû payer pour tous ceux que j'ai leur avais comptés à raison de \$15 par mois, ou de 180 par an. Le blanchissage, les livres, fournitures, habillamment font de grandes charges à part. Au prix que j'ai payé, chaque séminariste me coûterait au-delà de \$250 par an. Comme pour le passé je devrai me contenter de recruter les missionnaires à l'étranger. Cela m'afflige, car il s'offre déjà des vocations dans le pays.

Présenter mes hommages à vos pères et aux Religieuses.

Votre tout dévoué  
+ J. M. de Galveston.



J. M. C.

Galveston le 15 Decembre  
1855.Mon Rev<sup>d</sup> Père,

Me voici de retour à Galveston depuis quelques jours. Le conseil provincial a été convoqué pour le 20 (vingt) janvier prochain. Dès que j'ai reçu la lettre de convocation je vous envoie pour vous y inviter. Peut-être cette lettre ne vous sera pas parvenue et je vous envoie l'invitation par ce courrier. Il y a de la difficulté au Père Bandier de s'absenter du collège, et il voudrait que votre précieuse soit représentée dans cette assemblée. Tâchez d'y venir.

J'ai reçu une lettre d'une sœur de charité me demandant des renseignements sur son père, M. Jules Durbin, qu'elle croit résider à Brownsville depuis son 6 ans. Une femme qui se dit être sœur a annoncé à la famille qu'il était mort le 25 mai 1855. D'après le récit de cette femme, il avait abandonné depuis quatre ans. Elle habite la France dans le moment avec son enfant dont elle prétend qu'il est père et pour la quel elle demande secours et protection.



Ce jeune homme appartenant à une excellente  
 famille a été très pieux dans sa jeunesse  
 et s'est laissé entraîner par le mauvais  
 coin païen. Sa mère et ses frères qui haine  
 tendrement désirent vivement obtenir  
 quelques renseignements sur son compte.  
 D'après quinze ans elles ont privées  
 de ses nouvelles. Elles seraient trop  
 heureuses si elles pouvaient se déterminer à  
 retourner auprès d'elles.

Veuillez prendre les renseignements  
 et me les transmettre le plus tôt possible.  
 Merci des choses à faire vos pères et  
 à vos bonnes religieuses.

Votre tout dévoué  
 J. M. W. de Galveston

J. M. J.

Galveston le 16 fév. 1856.

Mon Rév.<sup>d</sup> Père,

Mr Hale vient de me présenter les deux billets que le Père Telson avait donnés à M<sup>rs</sup> Bass et Hord, pour le terrain de l'église. Je les ai payés de suite. Je ne sais si ces Messieurs ont fait un titre pour la propriété. Veuillez vous en informer, et dans le cas où il ne s'en trouverait pas, faites-vous le donner.

Le collège marche très bien. Les enfants aiment beaucoup leurs maîtres et les maîtres sont contents des élèves. A la hâte. Bien des choses à vos Pères et mère  
 pour votre tout dévoué  
 J. M. J. de Galveston.

J. M. J.

Galveston le 17 Mai 1856.

Mon Rév<sup>d</sup> Père,

J'ai reçu vos deux dernières lettres. Je vais écrire à Mr. Planchet pour le prier de se rendre à Roma. Je regrette le départ du P. Keralum d'un poste où il faisait tant de bien, mais je comprends très bien que vous avez absolument besoin de lui.

J'espérais pouvoir me rendre à Brownsville dans le mois de juin, mais des difficultés survenues à San Antonio m'obligent de changer mon itinéraire. Je ne sais si je pourrai vous visiter. Dans tous les cas ce serait tard dans la saison.

Vos pères ont dans outre le P. de Lustrac le P. Langhton irlandais de naissance et très bon prédicateur. Il nous a donné deux sermons qui ont été très goûtés. Je suis aux ordres pour les finances. De tout les

côtés, mes bons collaborateurs, me suscitent des  
embarras. Le collège et le couvent de Galveston  
ne peuvent payer ni intérêt ni capitale. Je  
serais bien reconnaissant si les Religieuses de  
Brownsville pouvaient m'avancer l'intérêt au  
moins de l'argent que j'ai dû emprunter pour  
elles et qui sera dû le 12 juillet prochain. Il  
m'en coûte de le leur demander, mais je mis  
à bas dans mes finances, qu'on me l'allorait  
qui m'a été faite pour cette année, j'ai dû  
emprunter deux mille piastres pour faire face  
à mes obligations et à celles des autres.

Bien des choses de ma part à vos pères et  
aux dames Religieuses. Près pour moi.

Votre tout dévoué

J. M. de Galveston.



J. M. J. N.<sup>lle</sup> Ork'ans le 7 Mai  
1863.

Mon cher Monsieur,

Ces lignes vous seront présentées par Mr. Layton, cuisinier de la Banque du Sud, qui se rend à Paris avec toute sa famille. C'est un de nos bons catholiques de la N.<sup>lle</sup> Ork'ans, l'ami de tous les prêtres et de toutes les bonnes œuvres. Personne ne jouit d'une plus haute estime dans tous les rangs de la société; je vous le recommande d'une manière toute spéciale ainsi que son excellente épouse et ses charmants enfants. Ayez la bonté de le visiter, lorsque vous le pourrez et veuillez l'introduire aux sœurs de la

charité. C'est un grand bienfaiteur  
 de nos orphelins d'Orphelins,  
 si vous le pouvez, tâchez de le  
 mettre en rapport avec quelques  
 familles aimables et édifiantes.  
 j'vous donnera tous les petits  
 détails sur l'état déplorable  
 de notre malheureuse ville.  
 Présentez mes hommages  
 au très honorable père à Mr  
 Salvaire à Mr Dambien et  
 à tous les autres.

voire tout dévoué serviteur  
 + J. M. Arch. de la N<sup>lle</sup> Orléans

O'REILLY

Semaine de St. Vincent. Assomption La.  
le 30. 7<sup>bre</sup>. 1844.

Tres Rev<sup>e</sup> Père,

Je le crois un devoir de vous écrire en peu  
de mots, par Rev<sup>e</sup> Dr. Domengel, quoique en nous l'écrivant  
vous faites une si grande peine. Mais que la volonté du Seigneur  
soit toujours servie, qu'il nous a fait voir par votre bouche paternelle.  
Cependant c'est bien possible pour nous tous dans ce  
Semaine, car en pendant Mr. A. on prend un Supérieur  
et un confesseur, si doux, si aimable, et si édifiant, qu'il  
entraînait tous les cœurs à l'aimer.

Si me soit de la même occasion pour vous re-  
mercier de tant de marques de bonté, et d'hospitalité, que le  
Seigneur pendant mon séjour auprès de vous, dont le doux  
souvenir me me gênera jamais, aussi bien que l'édification  
de voir le grand esprit de charité, qui règne dans toute la  
grande famille de S.<sup>t</sup> Lazare. C'est aussi pour moi une  
consolation particulière d'avoir fait la connaissance perso-  
nelle d'un si bon père, dont tout le monde parle avec un  
si grand respect, mais de qui, dans tout, les deux grandes  
familles de S.<sup>t</sup> V.<sup>t</sup> se réjouissent en lui rendant les mêmes hommages  
et les devoirs filiaux, qu'on a autrefois <sup>présentés</sup> au S.<sup>t</sup> Fondateur lui-même.



Depuis mon retour en Amérique ma demeure a été  
 chez Mr. Ardingol dans le Seminaire d'Adolphstown, en  
 attendant le terme du Noviciat, qui va finir le jour fête de  
 l'Exaltation de la Sainte Croix, — l'époque heureuse, lorsque l'espérance  
 d'avoir le bonheur, si long<sup>temps</sup> désiré, de m'attacher pour toujours  
 par des liens plus étroits à la Congrégation de la Mission,  
 et ainsi de me faire enfin, quoique indigne un fils tout dévoué  
 de St. Vincent et de vous.

Enfin je vous prie de m'aider par vos saintes prières  
 et de me recommander à la prière de la Communauté pour  
 m'obtenir la grâce d'accomplir mes intentions, et d'être toujours  
 constant dans le service de Dieu et de la Congrégation.

Je suis, Très Rév. Père,

avec le plus profond respect

votre fils indigne, mais très dévoué  
 dans les M.C.C. de S. & M.

Jeant Marie O'Reilly S.C.M.

Très Rév. Mr. Étienne

Sup. Gen. de la Cong.

de la Mission

Monsieur

Monsieur Etienne Supérieur  
Général de la Congrégation de S. Lazare  
Rue de Sévres 95.

Paris.

Re. J. Kelly - 28th Cong. 1842  
30 June 1844  
(Amesbury)

Collège de St. Vincent, Cap-Haïtien  
Le 24. Jan. 1845.

Très Rev. Père,

Gratia Domini. V. S. C. est semper notum.

J'ai vous écrit autrefois par le Rev. M. Armand, lorsque j'étais encore à L'Assomption. A présent - quand le Dieu à vous a mieux tuté, je ne dois pas manquer ni moins de vous faire un devoir si agréable. J'avais bien profité de l'occasion de Rev. M. Timon, de Savais eu la connaissance de son départ pour la France. Mais il m'en a bien dit, & il était déjà parti avant mon retour de la Louisiane, où j'étais descendu dans le premier pas pour faire un quête pour notre nouvelle église de St. Louis. Etant du retour de la Louisiane, le mois de Mai, le bonhomme m'a fait passer par Rev. M. Timon pour le Collège de Cap - où depuis ce temps-là je me trouve assez bien.

L. R. P. & pays d'Amérique est véritablement le pays de mutations; & la petite Congrég. prend bien la portion de la malédiction du pays. Il n'est pas étonnant d'un an que le Dieu membre de la Compagnie, & voilà qu'on m'a fait passer déjà jusqu'à la troisième maison. C'est sans doute, parce que le Dieu de peu capable de m'acquiescer de mes devoirs en aucun lieu, quel que ce soit, qu'on m'a fait venir à la sorte. Devant à moi n'importe; mais il y en a qui grondent continuellement qu'il n'y a point d'âme de nos charmes. Sans doute tout cela est nécessaire; mais l'espèce qui après de, éprouver Chacun tiendra enfin de place dans ce contre-danse. Je suis bien persuadé, que notre Rev. Visiteur fait toujours son possible pour arranger les choses, comme il faut, & pour contenter tout le monde; & d'ailleurs personne plus capable que lui. Mais une chose est bien certaine, c'est qu'il faut du temps pour donner de la harmonie à un mélange des nations, tel que le nôtre dans ce pays-ci, dont les intentions, & les vues des hommes & des choses sont si différentes. Cependant je crois, qu'en grande la chose va se balancer, & la perspective d'éclairer de jour en jour. Mais de tout ce que j'ai vu

de nos confrères il me semble qu'il n'y a pas cette union des cœurs, ni cette charité paternelle, qui se mélangent flatter d'y honorer, & qui devait régner dans la Compagnie. Il y a une nationalité détestable, dont quelques-uns mêmes des Supérieurs ont la faiblesse de donner l'exemple. Le regard un devoir sacré de vous donner connaissance d'un vice, l'influence particulière, qui met le désordre dans le Collège; c'est la conduite de R.<sup>e</sup> Mr. Fegai, qui malheureusement peu content lui-même, pour qu'il manque ce qu'il desire, c'est-à-dire, l'autorité, amène trouble la paix de tous les autres. Se le regard le moins capable du monde non seulement d'exercer l'autorité dans une communauté, mais encore d'être dans une maison d'éducation. Quoiqu'il n'a rien affaire dans le Collège, excepté une petite clope <sup>françoise</sup> d. a. b. c. toutefois il se mêle en tout, & ainsi il dérange tout. Il se porte en gentilhomme avec sa taille fine & bien empaillée, avec son cheval, dont il s'appelle Maître, & dont il refuse l'usage aux autres. Le Pauvre Mr. Arrat n'a rien de ferme dans sa place, il craigne tout, & sans gagner personne, il perde la confiance de tous. Il ne sait rien décider. Voilà Mon S. R. C. le triste état de notre Collège. Le R.<sup>e</sup> Mr. Tournier n'est pas arrivé encore. Il m'a écrit de Paris, qu'il aurait dû partir le seize d'oct pour L'Amérique. Que le bon Dieu le conduise jusqu'à nous bientôt.

Il y a une autre chose, dont j'ai voulu depuis long temps vous donner part, c'est une faute très grande dans la communauté d'Amérique, c'est la négligence du plus grand nombre des nos confrères, Français, Italiens & Espagnols, de s'appliquer à l'étude de la langue du pays. Je ne connais un seul confrère de ces trois nations, qui sache bien s'acquiescer



dans la chair en langue Anglaise. — Même le Rév. M. Pacho  
qui est déjà depuis onze ou douze ans en Amérique, & presque  
toujours parmi ceux qui parlent Anglais, ne peut pas encore  
prêcher en Anglais comme de faut.

Voilà T. R. O. qui se voit déjà devenu accoutumé  
à son caractère qui est peu en harmonie avec son vocation.  
Cependant se l'a jugé son devoir de vous en donner conseil.  
Devant à maximum, le ne cherche pas à m'excuser.  
Certainement c'est un bon titre de mérite pas exemple de la  
pénitence générale.

À l'École il y a, à présent, une centaine & 1/2  
des pensionnaires, & un vingtain d'externes, & nous espérons  
encore des cours de l'année une autre vingtain des pens-  
ionnaires. Les dettes sont acceptables — onze mille & plus de poutres  
lambourgs avec des bons ouvriers, l'union fraternelle & l'économie  
on pourra bientôt mettre cet établissement dans un état  
d'indépendance & d'utilité à la Société.

Daignez M. & T. R. O. s'excuser & nos plaintes  
& de prier souvent auprès de notre très sainte Mère  
qui vous assure tant pour tous vos enfants en Amérique  
et surtout pour celui qui en a le plus grand besoin &  
qui est, Très Rév. Père,

Votre plus indigne & plus méritable serv-  
eur J. O'Reilly.  
J. O'Reilly J. R. O. M.

P.S. Mr. Je vous prie d'excuser mon jargon  
Le très-pau protégé en Français —

Mr. O'Reilly - 24. Dec - 43

Information sur la maison du Grand

à l'usage



Monsieur par 10

Monsieur L'abbé Blenneau  
Sup<sup>r</sup> Gen<sup>l</sup> de L'enseignement

No 95 Rue de Serres

Via N. York  
Havre

Paris

Rue de Serres

Paris



H. O'Reilly

La Salle Oct<sup>r</sup> 7. 1836.

Etats Unis

Montréux très honoré père,

Votre benédiction &amp; et vous plaît,

Je viens de lire et relire votre circulaire affectueuse du 4 Aout, toute pleine d'émotions et de souvenirs, qui touchent, qui parlent de cœur en cœur, qui tiennent plus étroitement les liens sacrés, qui doivent unir, et nul doute, qui unissent les enfants à leur père très affectueusement.

Je me réjouis avec vous, très honoré père, de votre convalescence bienheureuse de cette terrible & maudite maladie, dont j'ai malaisé entendu rien, jusqu'à que j'ai entendu tous les deux ensemble le danger, et la déviance. Bien sûr le bon Dieu, qui nous a toujours conservé — ad multos annos espérons-nous — cet bon père, dont le zèle, la vigilance, la tendresse, ainsi que l'énergie, nous rappelle si souvent et si vivement le bien aimé portrait de notre grand Fondateur. Bien sûr encore l'aimable Sauveur, qui nous a prolongé la vie d'une Sup<sup>r</sup>, dont le Généralat est vraiment, dans la même Providence, une grâce, qui nous procure, en tout relief, la certitude de la Compagnie. C'est le privilège des grands hommes d'imprimer leur trace sur <sup>leur</sup> âge, et de grands Saints leur caractère sur leur communauté, comme l'a fait notre Bienheureux; des telles aussi notre bon Dieu ne manquera pas d'élever, de temps en temps, pour leur conservation lequel, l'espère, notre aimable Sauveur ne se lardera pas de faire pour les deux familles de St. Vincent.



Aujourd'hui, à l'honneur et le plaisir de contribuer quelque chose — \$100 proutus — aux œuvres en honneur de notre bienheureux Fondateur. J'ai remis l'argent dans les mains de Messieurs Melrose & Co. Bankiers en Cincinnati, qui ont un commerce direct avec LaSalle, et qui, le lendemain, ne manqueraient pas de le remettre au plutôt à notre ordre. Certainement c'est le devoir de vous les enfants de notre St. Père et il sera non moins leur plaisir, de sauver & oublier tout ce qui regardait un père, qui l'ont fait pour la gloire du ciel, et pour le salut de la terre, et pour eux en particulier. Pour moi, le seul regret de mon cœur, c'est d'être incapable du plus.

Le motif de cette occasion de vous dire quelques mots de nos nouvelles, quoique vous ne digniez jamais de me répondre excepté par la mode de courtoisie. Cette année le vœu de faire deux retraites, ou Missions en cette descente, l'une dans la paroisse St. Ottawa par moi-même, avec l'aide de quelques prêtres séculiers pour les confessions, l'autre au Joliet, aidé de mes confrères Henessey et Magill de la maison de Barreux. L'une et l'autre ont produit beaucoup de fruits salutaires. Depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit, l'église était toute remplie du monde, ardemment desirant d'entendre la parole de Dieu, & de se reconforter à lui par la digne réception des St. Sacraments. Quatre fois par jour nous prêchions sur les grandes vérités, sur les commandements, & sur les St. St. de pénitence & l'eucharistie à un peuple tout attentif à écouter les paroles évangéliques, & grand à notre bon Dieu, avec le plus heureux effet. Il y avait à peu près 3 cents confessions générales. Beaucoup de ces malheureux n'avaient pas depuis une vingtaine d'années, s'approchés aux St. St. Il est sur mon cœur une lettre d'invocation, qui me prie ardemment de faire une Mission



dans la ville de Peoria, <sup>très</sup> très bien des tentes d'ici, on n'y a d'aucune église  
Catholique & une population Catholique de plusieurs milliers. L'on veut  
à Messieurs Masson & Lynch de m. envoyer d'attestation pour cette  
bonne mission, au la maison de présente de engagement. Je ne doute pas,  
qu'ils viendront à mon secours très volontiers.

Oh, mon très bon ami, comme il est à faire  
dans ce beau pays-ci pour nos missionnaires, de nous en avoir assez  
compagnons & assez nombreux pour l'ouvrage, et sur tout, dans  
l'ouest du Nord-ouest, favorables, comme ils sont actuellement,  
partout de milliers & milliers d'émigrants d'Europe & de leurs enfants,  
et qui malheureusement sont abandonnés, sans prêtres, sans les  
moyens du salut. Je nous envoie ici à La Salle, une petite troupe  
de Missionnaires, toujours en état d'entreprendre l'œuvre de la mission,  
ou venant presque toute l'année assez d'occupation.

Cette bonne idée se impréssera bien fortement sur l'attention  
de notre propriétaire M. Masson, qui m'a promis au plutôt une  
visite pour arranger quelque chose de la sorte. D'ailleurs je suis  
assis, que ce beau pays de La Salle est vraiment le meilleur, que nous  
avons en Amérique pour un petit sommaire, à cause du grand  
nombre de Catholiques & des grands moyens, qu'ils y ont,  
toujours d'élèves, de vocations & d'autres besoins pour le  
bien pontifier. C'est mon opinion bien considérée, qu'on ne doit  
pas augmenter plus l'extension au Barrens pour plusieurs  
raisons. C'est un terrain justement ce qui le nous donne  
peu d'espérance de progrès, ni pour le présent, ni pour l'avenir, à cause  
de la stérilité du terrain, & de la localité même très loin du fleuve  
Mississippi & du tout chemin publique, sans de fer, sans de qui ce soit.

Au contraire, ici en Illinois, l'on promet de faire passer une telle institution. Le terrain le plus riche du monde, les Catholiques déjà nombreux, & capables de fournir tout ce, qui, avec la D. France, va pourvoir des moyens de tout genre à un dimanche comme le nôtre. Et de plus, le pays est croisé de toute côté par des chemins de fer.

Mons<sup>gr</sup> l'Evêque de Chicago nous prie très ardemment de reprendre nos institutions dans son diocèse. Depuis dix-huit mois il ne laisse pas de me demander d'aller visiter une maison & une église de notre Compagnie dans son ville épiscopale, qui a déjà plus de cent mille habitants. Aussi l'Evêque de Milwaukee, Grand Evêque, le mais d'out, pour donner une retraite à nos Sœurs de Charité, me priait instamment de me charger d'une église à la ville, son ancienne Cathédrale, offrant, au même temps, spontanément la pension ~~de~~ dans son palais épiscopal. Il m'assignait trois motifs de sa grande sollicitude, — la direction de nos Sœurs, qui sont à présent quatorze, l'éducation de son Clergé & surtout les Missions de son diocèse. Nos Sœurs à Milwaukee ont aussi le dessein de tout profond de leur cœur. Rien de la terre elles souhaitent plus, que d'avoir des Lazarets pour leur direction. Elles sont engagées à ce moment en battant un nouveau hôpital sur leur terrain propre, le don de la Bourgeoisie. Mais quoi faire? Les sujets, non pas la volonté, nous manquent.

Très honoré père, j'ai très <sup>pu</sup> ardemment de me donner la permission de donner à mon unique père, qui est chargé d'une nombreuse famille, quelques arpents de terre. Vous me n'avez <sup>pas</sup> répondu encore — j'ai maintenant une autre requête à vous adresser, — c'est de me bien donner la permission de devancer une petite propriété près de la ville ici au Joueur d'une habitation — un petit domaine — de notre Compagnie — c'est d'une valeur de — à peu près \$10,000 —

Enfin de vous prier de me donner votre humblement personnel, qui soit me faire quelques chose de plus qu'il faut — votre fils dévoué dans les H. d. M.

J. P. Kelly  
J. P. Kelly

M. J. Mather. *globe*  
1861

Très honoré Père

Votre benediction & il vous plaît

Accueilli tout sauf et sain à notre cher Séminaire de Niagara  
de la vraie entre mes premiers devoirs de vous écrire pour vous remercier  
de toutes les faveurs et de cette amitié et affection vraiment paternelle dont j'étais  
accablé pendant mon séjour chez vous, et dont je ne peux pas jamais  
perdre la mémoire. C'est aussi une source de grand plaisir pour moi  
d'avoir fait la connaissance de tant de compères, convoqués de toutes les  
nations du monde, tous animés du même esprit — l'esprit de St. V.  
— anima una et cor unum — pour continuer et propager et mettre  
en pratique les grandes œuvres de notre St. fondateur. Oh quelle joie  
saine, quel encouragement et exhortation de trouver ici dans une telle  
assemblée quel beau spectacle pour le homme de foi, de voir tant de compères  
devoies réunis devant un père d'un si grand cœur, et d'une âme toute en feu  
de saint amour pour combattre ses enfants. Mais, hélas; jamais les mêmes  
compères ne retrouveront en ce monde chetif, ainsi réunis et ensemble, pare  
à faire comme à glorieuse assemblée, dont je garde <sup>dans mon cœur</sup> la chère mémoire, jusqu'  
au dernier jour de ma vie. Je ne peux pas trouver de paroles assez expressives pour  
vous exprimer la satisfaction et la consolation que trouve mon cœur, en retraçant  
cette scène si belle, si charmante, dont je n'espère pas voir encore le pareil  
pendant toute ma vie.

Vous serez très content, très honoré père, d'entendre que notre  
pauvre Séminaire est bien plus florissant cette année qu'aucun autre.  
Le nombre de nos élèves se monte à 72 le nombre mystérieux des disciples  
de notre Seigneur. Et on peut bien espérer des plénitudes encore avant la



nouvelle armée. Certe c'est un grand secours pour nous dans nos  
 circonstances semblables. Mais avec l'augmentation de nos élèves  
 l'augment. des dépenses nous dépense, parce que notre maison étant trop  
 petite pour accommoder un si grand nombre, il faut commencer  
 tout de suite à bâtir une nouvelle maison. À votre arrivée nous trouvâmes  
 non moins que dix lits dans le parloir et pas une seule chambre pour  
 faire la classe, exceptés les chambres de nos pauvres copiers, qui sont obligés,  
 après avoir fait leur classe, de balayer les planches. N'est-ce pas ce bien  
 triste? Cependant nos bons pères ne se plaignent pas. J'aimais en les voyant  
 grandir. Nous étions obligés de commencer au fait d'arranger une vieille  
 grange pour faire place à quelques-uns de nos étudiants, et nous avons déjà  
 y placé nos jeunes théologues et nos philosophes dont il y a 8 de premiers  
 et 11 de derniers. Mais tout cela est pour le moment. Nous avons tâché de les  
 encourager et reconstruire à une telle consommation en rappelant à leur mé-  
 moire que le palais ou notre vieux sanctuaire était né fut une œuvre.  
 Ainsi les élèves commencent à s'éclaircir un peu les uns, et en espère qu, avec  
 le don absolu, et avec, aid et encouragement de nos amis français et de tout  
 de votre bien honnête père, nous serons arrivés tout près de l'ouverture d'un  
 plus beau futur.

Notre malheur est qu'on doit toujours sans faire beaucoup  
 de progrès, elle marche, pas comme le drapeau français, mais comme un serpent  
 avec le dos cassé qui traîne sa longue longueur au long. Les armées du  
 Sud et du Nord se craignent mutuellement, l'une l'autre. Elles ressemblent  
 deux coqs de fermier, qui se parlent fièrement au loir, mais qui craignent de  
 engager au combat sans avoir quelque avantage, l'un sur l'autre. Un officier  
 du Nord me dit à New York qu'il y a maintenant sur les champs de la guerre  
 30,000 soldats de l'armée du Nord. Et cependant, ils ne font que des scar-  
 ramouches.



Notre collège de Capulgerandean est ouvert avec presque le même nombre  
 de élèves comme l'année passée, quoiqu'il y ait entre les deux années hostiles.  
 Mais le Séminaire du Barons n'a pas encore la moitié de ses élèves  
 ordinaires. On dit que ce soit l'effet de la guerre en Mississipi. Ici à  
 Niagara tout le monde est en paix et nous sommes, Dieu merci  
 tous en bonne santé et pleins de courage à combattre, pas contre ni  
 le nord ni le sud, mais contre le péché noir de ce monde d'iniquité.

En conclusion je répète mes remerciements et ma gratitude  
 très affectueux pour toutes les faveurs que j'ai reçues de vos mains  
 paternelles et de tous mes chers compères à la maison mère. Et en  
 demandant vos prières et votre bénédiction pour toute notre petite  
 communauté, de la très honoré père, votre fils très indigne dans  
 les St. lieux de Jésus et Marie

Donné  
 Au Séminaire de Notre Dame des Anges }  
 Jour 23. 1861.

J. O'Reilly c. m.

PAQUIN

Province: ÉTATS-UNIS

7 Lettres

Homme Supérieur de St. Marie des Barrens

1840

n. 1-XII-1799 à S. Fernando (dioc. St. Louis) États-Unis  
véc. 6-XI-1821

Sac.

+ 13-VIII-1844 à ~~LA GRANGE (TX)~~ HOUSTON (Texas) 13

(Il est mort de la fièvre jaune, qu'il a attrapée en soignant des malades)

PAQUIN Joseph

Semaine La Marie le 30 Août 1824

Mon très honoré Père

Je ne vous écrirai cette fois qu'un peu de lignes, car je suis de nouveau malade. J'ai été très malade, mais grâce à Dieu je me trouve beaucoup mieux. La fièvre m'a quittée depuis quelques jours, mais je suis encore bien faible. J'ai encore deux de mes confrères qui ont été malades, mais qui se trouvent aussi mieux, M. M. Desrochers et Provost. Pour ce qui est de la maison, grâce à Dieu il me semble qu'elle va aller bien. La maison du cap me donne un peu de travail, les Confrères ne semblent pas aimer leur premier Supérieur, Mr Figari, Mr Armat qui est maître des Novices me pousse à le décharger de son emploi, mais je me contente de leur dire de prendre patience et d'attendre le retour de Mr Simon. Il me semble qu'il se décourage pour trop <sup>peu</sup> de choses, je crois que parfois les Confrères ont tort.



Mgr Chabrat Evêque du Kentucky  
 m'a écrit ces jours passés, il réitére toujours  
 ses instances pour avoir de nos Confesseurs  
 pour prendre le soin de son Séminaire  
 et avoir la haute surveillance sur son  
 Petit Collège qu'il se propose d'ériger,  
 il veut cependant que les Séminaristes  
 fassent toutes les classes, les Missionnaires  
 n'auraient qu'à faire la classe aux Sémina-  
 ristes, et préparer les enfants du Collège à  
 faire leur première communion. Je lui  
 fait répondre qu'il devait attendre Mr.  
 Tesson, je vous soumet la chose afin  
 que vous jugiez si elle nous convient.

Je suis avec le plus profond  
 respect mon cher Père

Votre tout dévoué serviteur

Joseph Baguin. I.D.O.M.



Monsieur  
 Monsieur L. B. Nogo  
 Paris  
 via N. York } de Paris N° 95  
 France



M. L. L. L.

Seminaire St. Marie, Barrens Comté de Perry Mo.  
le 13 Janvier 1836

Mon très honoré Père

Votre sollicitude pour nous, nous a causé une sensible joie. À peine vous étiez-vous soumis au pesant fardeau que la Divine Providence vous a imposé, que vous avez étendu vos soins paternels jus qu'à nous. Nous voyons par les sages réglemens que vous avez dressés pour cette maison d'Amérique, quelle tient dans votre tendre cœur, ainsi que dans ceux de nos autres confrères une place distinguée. Ces réglemens contribuent je n'en doute pas à rétablir parmi nous l'ordre et l'union. Déjà je vois que nos confrères du dehors pour la plupart se sont rendus à l'appel de Mr le Visiteur, M. M. Dahmen et Boullier sont déjà venus passer quelques jours avec nous, ils sont retournés dans leur Paroisse pour mettre ordre à leurs affaires et sous peu de jours ils se réuniront à nous. Mr. Douthett ne tardera pas à suivre leur exemple. Le Supérieur est allé à la Louisiane pour conférer avec Monseigneur Pasati qui s'y trouve en ce moment de ses Séminaristes, pour voir s'il voudra payer pour eux une modique pension, comme il est arrêté dans vos réglemens, ou s'il en disposera autrement. Étant à la Nlle Orléans il pourra s'aboucher avec Mr. B. Pernoli et lui faire connaître vos intentions, et déjà il écrira à Mr. Rott, pour l'engager à nous venir rejoindre.

Mon très honoré Père, je puis dire que je suis le seul qui n'ai pas reçu un emploi convenable. Car étant nommé aîné, je suis obligé de remplacer le Supérieur pendant son absence qui sera de deux mois et peut-être plus longue, mais ce qui me console un peu, c'est de voir que notre maison est comme une roue déjà lancée, et qui demande peu de force pour en continuer le mouvement, je ne suis qu'un enfant qui commande à des Pères.

Je ne saurais vous exprimer combien le retour de notre cher Conf. M<sup>r</sup> Idin, nous a causé de joie, il est toujours plein de bonne volonté et prêt à partager nos peines et nos fatigues. La providence nous avait envoyé par les mains quelques livres, mais nos dettes les ont déjà presque tous absorbés, il est vrai que nous espérons retirer quelques fonds au printemps des pensions. Les Novices qu'il a amenés avec lui ont commencé leur noviciat en règle ce qui fait bien plaisir aux membres de la Congrégation, M. M. Simonin et Chaudy ont pris l'habit, et tous sont bien disposés à acquiescer les vertus propres de notre état. La Religion grâce au Seigneur continue toujours à faire des progrès, de vieilles brebis égarées, viennent de nouveau se ranger sous les Estandards — et celles qui ne appartenant pas encore sollicitent un plan dans l'ordre. L'année dernière à pareille heure nous comptions quinze à vingt malades dans la maison, mais cette année grâce à Dieu, nous jouissons tous d'un bon état.

Nous offrons au commencement de cette année des vœux au Seigneur pour qu'il daigne veiller sur vos jours, et vous conserver à notre Congrégation, je me recommande aussi à vos prières afin



m'accorde la grace de devenir par la suite un digne  
enfant de St Vincent.

Je suis avec estime & respect

Mon très honoré Père

Notre tout dévoué enfant & serviteur

Joseph Laguerre L.C.M.

Perryville Mon 3<sup>e</sup> pair 25  
 Jan 14<sup>th</sup>

Monsieur J. Vego Sup. Gen.  
 Sous de Serres N° 108  
 A. Paris  
 France

M. Duvivier  
 1836  
 Barbours Hotel Union

Mon très honoré Père

Je viens vous payer le tribut de ma reconnaissance.  
 J'ai reçu la lettre que vous êtes la bonté de m'écrire. Je vous suis  
 infiniment obligé pour l'encouragement que vous nous avez donné  
 en nous envoyant un renfort qui par la suite pourra nous  
 être bien utile. La nouvelle colonie a été divisée en arrivant à la  
 Louisiane trois de nos confrères avec le frère sont ~~restés~~ restés chez  
 M<sup>r</sup> Armengol et les autres se sont perdus ou ils sont bien  
 occupés à apprendre l'Anglais qui leur est indispensable.  
 Notre mission à Pérouba dans l'Illinois est après bien nos M<sup>rs</sup>.  
~~Notre~~ Parodi qui y travaillent ont été bien occupés l'été dernier  
 car un grand nombre de ces pauvres malheureux qui travaillent  
 à ces pénibles travaux ont succombé à la fatigue et à la misère.  
 Pour ce qui est des dettes nous en avons encore, je ne saurais vous en dire  
 précisément le nombre car il arrive quelquefois que nous avons con-  
 naissance d'une chose quand elle est faite, comme le Supérieur et  
 lorsqu'il est absent, il fait des achats étant hors de la maison que  
 nous connaissons que lorsqu'il est de retour. En ce moment  
 il est allé faire un voyage aux Texas il sera au moins deux  
 mois absent, et en attendant la besogne est bien forte pour  
 ceux qui sont ici. Nous sommes obligés de faire aller le Collège du  
 moins qu'il nous est possible, il faut ajouter à cela le soin du  
 Séminaire externe et interne et des autres membres de la Congre-  
 gation, le la Paroisse qui est en ce moment bien considérable  
 et qui demande au moins deux Sujets, ensuite le soin du Couvent  
 qui est près du Séminaire, et qui demande aussi d'attention.

avec cela qui sont ceux de nos Prêtres qui soient capables ou  
 qui veuillent se prêter de bonne volonté à faire quelque chose, surtout  
 pour ce qui regarde le Collège? Il est vrai nous sommes plusieurs  
 sujets ici, mais il y en a si peu qui soient capables d'enseigner  
 au Collège, ou de prendre soin de la Paroisse, ou du Séminaire, ou  
 du Couvent, que nous pouvons bien dire que nous sommes moins  
 nombreux maintenant qu nous n'étions autrefois, car nous  
 ne pouvons bien compter que <sup>sur</sup> Mr Odin, et Mr Tornatore qui nous est  
 d'une grande secours mais il ne sait pas assez d'anglais.  
 J'ai été obligé d'y mettre Mr Figini Préfet du Collège en  
 attendant le retour du Supérieur. De grand mon très cher Père  
 il faudrait que le Supr restât plus souvent à son Poste, je  
 ne puis pas croire que le bien de la Religion demande de  
 lui fréquente sortie, je crois plutôt que les affaires temporelles  
 y entrent pour beaucoup. Un mot de votre part ne peut que  
 faire du bien. Il me fait souvent son remplaçant mais  
 tout le monde sait bien que je n'ai pas les qualités, et les  
 connaissances requises pour m'acquiescer d'une telle charge,  
 je n'ai jamais fait un cours suivi d'étude, et maintenant  
 je ne suis plus d'âge à m'y appliquer.  
 Il me semble que le Supérieur ne s'applique pas assez à for-  
 mer les Sujets à l'enseignement, car si nos jeunes gens étoient  
 formés, et que nousussions continué à tenir le Collège, par  
 la suite nous pourrions peut-être le faire sans tenir ici toujours  
 des maîtres agés. Ceux de nos Sujets qui sont tant soit peu  
 formés sont envoyés dans les Paroisses, et ici nous restons  
 toujours les mêmes ou plutôt le nombre est réduit à deux  
 ou trois.



Il prévient que Mr Timon est absent la classe de chimie ne le fait pas, car il n'y a personne de nos supôts capables de la faire et qui peut faire du tort au collègue par la suite.

J'aimais beaucoup l'avis que vous nous donnez de faire attention aux dettes nous le ferons autant qu'il nous sera possible.

J'aimais également l'avis que Mr Etienne donne au Visiteur de cette Province de lui envoyer tous les ans un appereu exact des revenus et des dépenses de cette maison, cela peut mettre beaucoup d'ordre dans nos affaires. Voici mon honore Pere les remarques que j'ai cru devoir soumettre à votre jugement.

Vous vous avez annoncé dernièrement la mort de notre bon miséricordieux Mr Timonmin, et aujourd'hui je vous annonce celle de notre cher Conf Mr Bostin qui est décédé ce matin sur les cinq heures 1/2 du présent après une maladie de neuf jours.

L'Eglise du Cœur est presque achevée il n'y a plus qu'à la peindre elle est bien jolie le petit secours que Mr Etienne nous promet nous fera grand bien. Le nombre des convertis comptant les enfants des Protestants baptisés au Cœur est de 146 adultes et un peu près 18, et plusieurs sont disposés à embrasser la foi.

Je suis avec le respect le plus profond

Mon très honore Pere  
votre tout dévoué serviteur  
Calixte Babin Jm. L. M.



Perryville Mo  
Jan 16<sup>th</sup>

Paid 25

Rece. Monsieur P. B. No 20

Boulevard de Sévres No 95

Paris

France

Antiquaire sans doute  
de M. Laguerre  
1899 m. 2030  
J. D.

Seminaire de Ste Marie, Pont de Perry, Missouri,  
le 30 Juin 1840

Mon très honoré Père

J'ai reçu ces jours passés, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire en date du 18 avril dernier. Si elle m'a rempli de consolation en voyant la bonté avec laquelle vous vous souvenez de nous, et la part que vous prenez à notre sollicitude pour nos affaires temporelles, elle m'a beaucoup peiné en voyant le pesant fardeau que vous m'imposez, connaissant mes faibles lumières pour la direction des personnes que vous confiez à mes soins. Mon peu d'étude et le manque d'expérience me fera faire bien des bêtises dans le gouvernement de la maison. A la vérité le Visiteur m'a donné pour consultants des Confères bien capables de m'aider de leurs conseils par ce moyen il me sera peut être possible de faire quelque chose, néanmoins j'ai encore espéré mon cher Père que la charge que vous m'avez imposée me sera que provisoirement, et que vous viendrez bientôt à notre secours, et vous nous donnerez pour Supérieur un sujet plus propre à nous diriger. Une chose cependant vous a un peu chagriné, c'est le genre de effort que vous faites pour nous aider à débiter d'embarras. Les vingt mille francs que vous avez autorisé le Visiteur à prendre sur vos fonds dans la Banque du Missouri nous aideront à payer les dettes les plus pressantes. Mais vous ne sachiez pas encore mon cher Père, que Mr Timon vous a déjà fait passer en actions de Banque le montant des fonds que vous avez dans ce pays, il faudrait par conséquent l'autoriser de nouveau ou quelqu'un de nous à tirer sur vous ou sur

Monsieur Etienne à Paris. Cela nous retardera un  
 peu mais patience cette somme nous sera d'un grand  
 secours quand elle nous parviendra. Il nous reste encore une  
 bonne somme à payer à St Louis sur des terrains que Mr  
 Timon a achetés sur lesquels il y a hypothèque jusqu'au  
 dernier paiement. Le Vendeur s'empresera d'étendre cette  
 dette, et il nous restera peut être encore après sur la somme  
 que vous voulez bien nous faire passer pour pouvoir payer  
 ceux de nos Créanciers, qui sont les moins en état d'attendre.  
 Les temps sont très durs dans notre malheureux pays. C'est ce  
 qui fait que les personnes auxquelles nous devons ont  
 souvent les yeux sur nous, et s'en retournent quelquefois  
 de mauvaise humeur quand nous n'avons pas de quoi  
 les satisfaire. J'ai vu un aperçu que Mr Timon nous a présenté  
 il paraît que nous n'avons plus que seize à dix sept mille  
 piastres de dettes, et que ce qui est dû est presque suffisant pour  
 les liquider, mais malheureusement une partie des personnes  
 qui nous doivent ne seront je le pense jamais en état de  
 nous payer, et que les autres nous feront attendre bien longtemps.  
 Mon cher Père l'avis des consultants seroit que vous sachiez la  
 bonté de nous adresser à nous mêmes la somme que vous  
 voulez bien nous laisser avoir, car le Vendeur se propose de  
 voyager bien coup, il veut d'abord aller à la Nouvelle Orléans dans le haut  
 de l'Illinois, ensuite il descendra à la Louisiane, et de là  
 il ira aux Texas par conséquent il ne peut être de retour que  
 vers le printemps prochain et pendant ce temps il nous  
 faudra souffrir ici.



Le collège je le crains nous donnera de l'embarras  
je n'ai point les comparaisons nécessaires pour le faire  
marcher avec honneur pour la Congrégation. Mr Timon  
va se retirer, et il n'a formé aucun sujet capable de faire  
les hautes Classes. Mr Odin comme vous le savez n'est plus  
parmi nous, il a été envoyé en qualité de Pro Præfet Appli-  
cable dans le Texas depuis son départ la classe de Rhétorique  
Française avait été grandement négligée, mais Mr Bouthier  
est venu à propos il la continuera au moins jusqu'aux vacances.  
Mon cher Père si il vous était possible de nous envoyer un sujet  
ou deux bien formés pour les classes de Rhétorique et Mathéma-  
tique vous nous rendriez un bien grand service. Nous comptons  
en ce moment 70 élèves au collège.

Les visites que doit faire le Visiteur occasionneront plus ou  
moins de dépenses, qui doit les Pères?

Nous voyons avec plaisir que notre Ste Religion fait toujours  
des progrès nos confrères dans les Paroisses travaillent avec  
succès, et le bon Dieu semble vouloir se servir <sup>de</sup> notre cher  
confrère Mr Dominique pour faire beaucoup de bien parmi  
les ames, il a la confiance des Catholiques, et des Protestants,  
et plusieurs d'entre eux se préparent à recevoir le St. Baptême.  
Je finis mon cher Père par me jeter en esprit à vos  
pieds et vous prier de bénir tous mes chers Confrères, et  
celui qui en a le plus de besoin, quoique le plus indigne.

Je suis avec le plus profond  
respect votre tout dévoué serviteur

Joseph Papineau In. V. C. S.

Perroyville Mo 3 paid 25  
 July 6<sup>th</sup>

Monsieur

Monsieur D. B. Nozo  
 à Paris  
 rue de Seines. N. 95  
 France



amiqut 1840  
 M. J. Leguin  
 ref

Seminaire de Ste Marie le 26 Nov 1840

Mon très honoré Père

J'étais sur le point de vous écrire il y a déjà plus de trois semaines lorsque j'ai reçu votre favorable lettre du 24 Oct dernier, et comme j'aurais voulu vous rendre <sup>compte</sup> du contenu j'ai attendu jusqu'à ce jour à vous écrire. Ce fut vraiment un coup de la Divine Providence à notre égard, car peu de jour au paravant j'étais en peine de payer trois à quatre piastres à des personnes à qui nous devions, et voilà que votre lettre autorisant M. Timon ou moi en son absence de tirer sur vous pour 20000<sup>fr</sup> vous avez par là fait la consolation dont mon cœur. M. Timon était absent mais il revint le même jour que j'ai reçu votre lettre, j'ai lui remis en conséquence celle qui était pour lui, il partit le lendemain pour St. Louis afin de négocier cette lettre de change mais il ne tira sur vous que pour 15000<sup>fr</sup> car il s'étant déjà servi de 1200 piastres provenant des intérêts de votre argent qui est placé à la Banque du Missour. Il payera sur cet argent une assez forte somme qu'il devait à St. Louis, une autre à Ste Geneviève et il lui a laissé 600 piastres pour l'usage du Séminaire pour acheter ~~not~~ en partie nos provisions, et payer quelques petites dettes, les <sup>plus</sup> pressées. Nous tâcherons de bien économiiser, et faire en sorte que cet argent nous suffise, jusqu'au printemps nous espérons alors collecter ce qui sera dû au Collège, néanmoins la gêne qui existe dans le pays rendra les collections je pense bien difficiles. Nous nous conformerons mon cher Père à vos ordres, pour ce qui est de Séminaristes qui sont déjà dans le Séminaire nous tâcherons de prendre patience et leur donner la charge de finir leur cours d'étude, mais pour l'avenir nous ne recevrons que ceux pour qui Monseigneur voudra bien payer ou qui pourront nous être utile dans l'enseignement.



Mr Simon est descendu à la Louisiane, et de là il ira aux Texas il mène avec lui Mr Steble qui le joindra à nos confrères qui y sont déjà. Mr Tornatore a été envoyé au Cap. il nous était bien utile ici. Je suis parfois un peu triste en songeant à ma position. Je n'ai point les connaissances nécessaires, et ceux de mes Confrères qui pouvaient m'être les plus utiles ne sont plus ici. J'espère encore mon cher Père que vous vous rendrez à mes vœux, et que vous mettrez bientôt un autre sujet en ma place.

Mr Simon a écrit à Monseigneur Rosati à Rome afin qu'il m'accorde les pouvoirs de grand Vicaire, mais je vous prie de me permettre de les refuser en cas que Monseigneur acquiesce à la demande, car je suis déjà chargé au-delà de mes forces, et je pense qu'il voudrait porter ma charge du soin de trois ou quatre couvents qui sont autour de nous. Quand il s'agit d'établir des Religieuses dans les différents postes de personnes par nos confrères je représentais alors à Mr Simon que cela serait un grand trouble pour eux, et que par la suite celui qui serait chargé de prendre la place ne serait pas fort aise d'avoir le soin de tout le couvent, néanmoins les couvents furent établis et déjà il commence à s'apercevoir qu'il est quelque fois difficile de leur trouver des Directeurs. Je dois cependant avouer qu'elles peuvent et font même du bien pour la Religion, mais j'aimerais bien les voir diriger par d'autre que par nous.

Nous comptons en ce moment cinquante deux ou trois pensionnaires. Il paraît d'après les lettres de Mr Odin du Texas que nos confrères ont été troublés de la part de deux méchants Prêtres Mexicains qui désiraient former un parti contre eux, et aussi de la part des Indiens. Le Seigneur nous a visités dans sa miséricorde comme je vous le marquais dans ma dernière lettre, nous avons eu beaucoup de malades, et en ce moment nous en avons encore deux ou trois j'espère néanmoins qu'ils seront bientôt rétablis.



M. Odin avait sans le temps du consentement de Mr Timon  
formé une société avec M. M. Bole prêtre et Clément laïque, ils  
voulait établir une fromagerie, mais la chose n'ayant point  
réussit il nous a fallut dissoudre la société, et comme il y  
avait des dettes les deux parties intéressés nous ont proposé  
de les payer et de donner à Mr Bole 425 piastres forment  
en tout la somme de 725 piastres, nous avons senti que c'était  
la meilleure partie à prendre, car nous garderons par ce moyen  
la maison telle quelle est avec 198 acres de terre que nous  
tâcherons de vendre avec la probatien du bailli ou la votre  
afin de regagner l'argent que nous avons dépense —  
Nous venons de recevoir d'envoi de Mr Etienne pour Mr Boland  
deux tableaux, ornements, et linge d'autel &c.

Je suis avec le plus profond respect

Mon très honnoré Père

vostr tout dévoué serv<sup>r</sup>

Joseph Boland in. l. b. b.

*Perryville Mo.  
Decr. 9.*

*Dec 25*

*Monsieur*

*Monsieur Lep. B. Nogo*



*Paris  
rue de Sévres N° 95*

*France*

*W. B. Nogo*

*Paris*

*1840*

M. Paquin

Seminaire de St <sup>St</sup> Louis, ce 8 oct 1843  
Etats Unis

Mon très honoré Père

Si nos chers Confères d'Europe se sont réjouis à votre élection, vos enfans d'Amérique ont bien pris part à leur joie, et nous remercions la divine Providence d'avoir dirigé toute chose pour le bien de la Congrégation. J'ai pu ces jours passés embrasser notre cher Confère Mr Boullier, il nous fait espérer que vers la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre nous pourrions recevoir Mr Simon accompagné de plusieurs confères qui viendront partager nos travaux, et nous tarde de revoir Mr <sup>Simon</sup> afin de connoître autant qu'il nous le sera permis les changements qui ont été arrêtés dans l'assemblée générale, je vois avec plaisir que nous aurons notre maison mère à St. Louis, et que Mr le Visiteur doit y fixer sa résidence, et garder auprès de lui le Procureur provincial, ainsi que son Moniteur et ses Consultants, afin que l'ordre déjà établi dans nos maisons d'Europe puisse régner ici également. Le Seigneur nous a visités dans sa miséricorde. Nous avons perdu un Père Mr Laskin, et dernièrement nous avons perdu le Frère Casale, et plusieurs autres ont été malades. Mr Amat Supr des Seminaires de St Louis, tomba malade vers le dix sept dernier, il est maintenant convalescent, mais encore bien faible depuis plus d'un



moi nous avons toujours de cinq à six Séminalistes malades.  
 Nous avons été bien peiné d'apprendre le mauvais état de  
 la Santé de Mgr Rasati, nous craignons bien de ne  
 jamais le revoir dans ce monde-ci et malheureusement  
 ses affaires sont bien délabrées, il est beaucoup en dette.  
 Je suis bien content, ~~mon cher~~ Père que vous ayez bien  
 recommandé à nos Confrères de faire le moins de dette  
 que possible, car il est bien désagréable lorsqu'on se voit  
 toujours à lutter avec des Créanciers. Votre sollicitude  
 mon cher Père pour vos enfants d'Amérique est bien  
 grande car j'apprends que vous avez remis à notre  
 Vicaire une assez forte somme, avec ces secours il pour-  
 ra faire achever le Collège sans trop s'enfoncer dans  
 les dettes.

M<sup>r</sup> Simon m'écrivit de Paris il y a déjà quelque temps  
 et me recommanda de faire des recherches pour tâcher  
 d'apprendre où se trouvait un certain jeune homme  
 nommé Eugène Botte, j'ai fait ce qu'il désirait  
 j'ai parlé à cet effet à M<sup>r</sup> le Vice Consul Français  
 et à plusieurs autres personnes mais ils ne savent  
 pas ce qu'il est devenu, ou plutôt ils ne l'ont pas vu.

Je suis mon cher Père en N. Y.

vostra tout affectueux serv<sup>r</sup>

Joseph Pageau J. S. B. M.



Galveston 8 Juin 1844

Mon très honoré Père

Une occasion favorable se présente pour Paris, j'ai eu  
 du regret de la laisser passer sans me rappeler à votre  
 souvenir, votre bon cœur pour tous les missionnaires, fait  
 que nous nous adresseront toujours à vous avec toute  
 confiance; D'ailleurs j'ai lu étant encore au Missouri  
 vos deux circulaires que vous avez eu la bonté  
 d'adresser à tous vos enfants d'Amérique dans lesquelles  
 il était enjoint aux différents Officiers de nos maisons  
 de vous écrire de temps en temps quoiqu'il ne soit  
 pas précisément du nombre des Officiers j'aime néan-  
 moins à vous écrire quand ce ne serait que pour vous  
 remercier des bontés que vous avez toujours eues pour  
 nous. Lorsque j'eus le plaisir de vous écrire de  
 St. Louis j'étais bien loin de croire qu'il me serait  
 possible de vous adresser celle-ci du Texas tant j'étais  
 loin de croire que je serais employé dans cette mission.  
 Que la sainte volonté de Dieu soit faite. Notre Visiteur  
 a jugé à propos de m'envoyer partager les pénibles  
 travaux de Monseigneur Odin; il est bien certain que  
 la vue et les exemples de ce digne Evêque et Confesseur  
 sont bien propres à encourager, je voudrais seulement

pourrais lui être plus utile, en partant Mr le Vicar m'en  
 donne pour compagnon de voyage notre cher Confesseur Mr  
 J. Branda qui a aidé à dépenser pendant plusieurs années  
 la Paroisse de Ste Genevieve ce Confesseur me faisait que  
 relever d'une grosse maladie qu'il l'avait conduit à deux  
 fois de la mort - pensant que le changement de climat  
 lui serait salutaire à la vérité je t'embrasse pas  
 plus mal de plus que nous sommes ici mais il  
 n'est pas encore capable de faire grand chose  
 Il y a déjà quatre semaines que nous sommes ici  
 ma santé se soutient encore assez bien le climat  
 est bien propre à affaiblir un tempérament robuste  
 car il est très chaud - mais la Bénév. Providence qui  
 est toujours admirable en tout lieux l'est encore il me  
 semble d'avantage dans ces lieux-ci - car si ce n'était  
 que pour la brise qui souffle du golfe il ne serait  
 presque pas possible d'y vivre - Monseigneur est parti il  
 y a quelques jours pour St Antoine dans le comté de  
 Bechar il doit visiter sur sa route les catholiques qui se  
 trouvent dispersés là et là - pendant son absence il m'en  
 charge du soin de cette paroisse et de Groustons et à  
 son retour il doit m'envoyer faire un inspection  
 dans l'intérieur du Pays - je ne vous dis rien pour le  
 moment sur le pays car je pense que Mgr Odin  
 vous tient au courant de tout, tout ce que je puis  
 dire c'est que ce pays est encore bien pauvre vous  
 savez je suis <sup>encore</sup> attendu de voir la Cathédrale de Mgr  
 Odin

il me semble que les écuries d'Europe (s'il m'est permis  
de me servir de cette expression) sont mieux bâties - il  
n'a pas les moyens d'en commencer une autre - il lui  
faudra à cette fin solliciter des secours d'Europe —

Je suis avec le plus profond respect

Mon cher Père

Notre tout dévoué serviteur

Joseph Pagani Jm. d. b. k.



Monsieur  
 Monsieur Etienne Sup. Genl.  
 Paris  
 rue de Sévres N° 90-  
 France

Yachetons Juin-44  
 M. Daguin  
 Vice-Président



PARODI

M<sup>te</sup> R<sup>do</sup> Sig<sup>ra</sup>

La Salle County, La Salle, 2<sup>o</sup> giugno 1840.

R<sup>do</sup> (H. Boer)

È già da lungo tempo dachè mi ero proposto di scrivere le onde manifestate  
quanto al più dispiaciuto di vedere gli affari della Congregazione amministrati in si  
curiosa maniera in questo Nuovo Mondo: ciò non ostante ho voluto sempre differire  
nutrendo la cara speranza di qualche miglioramento: ma in vano. Sono già da due  
anni che esercito il ministero in questa Confraternita dell'Illinois. Lei sa la maniera come  
fummo inviati dal Sig. Simon a questa nuova Missione di La Salle: Lei sa quanto  
danaro ci diede per fare il nostro viaggio: essendo obbligati fino ad imprestare buona  
parte di danaro affine di poter pagare almeno il Capitano del Battello a Vapori.  
Lei sa quanti soccorsi il Sig. Simon ha dati a questa Missione, e se non accavano  
al valore di ottanta pezzi in totale, contando dall'istante che io col Sig. Raho  
lasciammo il Seminario di Barreux: sono adesso due anni e tre mesi esattamente  
che ostante che M<sup>te</sup> Raho ed io abbia offeso i bisogni pressanti per i popoli  
che dalla Casa al D<sup>o</sup> Sig. Simon, onde avere, soccorsi, il tutto fu vano: Lei sa  
che il popolo dove si spara al tutto: ma intanto si spande e si spande per  
la Chiesa del Capo Girardeau, per la e Novella Orleans, dove si muota nell'auge,  
per il Texas, ma la Casa di La Salle deve a far della fama, oppure spogliare  
il popolo, che in questi difficili tempi guadagna appena quanto è necessario  
per vivere: Un uaglione chiese per la fabbrichina, e dunque ne facciano pregare, se  
vogliono preti, che gli diano tutto quanto abbisognano per il loro sostentamento: quasi  
a la dottrina del Sig. Simon per riguardo a La Salle, non credo però che sia  
conforme se alla massima di S. Vincenzo, se alla dottrina della Carità. Lei  
a finire, mio caro Sig<sup>ra</sup>, che da adesso mai seguito tali cose prima di farvi i  
voti farvi seguito dalla Congregazione. — Studiamo avanti: Il Sig. Raho domanda  
trenta volte una lettera di più al Sig. Simon, e ciò per il corso di un anno quasi,  
finalmente detto Sig. Simon manda due preti incapaci ad esercitare il ministero, e  
però non bruciò ad altro che a mangiare del pane nel tempo che doveano abilitarsi  
a far del bene per le anime: quando uno di essi riprendeva a predicare con poco, e per  
qualche bene, ecco che il Sig. Simon, e la tolse: poco male: se avesse mandato un altro col  
lettera con cui chiamava il primo: quello che il Sig. Simon chiamava aveva già una  
particolare residenza, ad essa che si adape. Detta residenza è abbandonata, con molte  
malcontento nostro ed i rispettivi popoli: questa conseguenza sono frequenti, quando  
uno conosce il suo gregge allora è il momento che ne è tolto: non si fa quale profitto  
possa trarsi in ciò. — Io so che dietro il grande impegno che V. S. sarà preso  
per la nostra povera Chiesa e per noi, è riuscito ad inviarci una Cassa d'oggetti  
che non ci è ancor pervenuta: il fatto si è: la lettera che ce l'annunziavano  
arrivò in fewsona giuste ma la Cassa temo fortemente che sia restata a  
perdersi a cui non era diretta, però mi fusi a mi feci ardita a darla un  
avviso: a questo si è che quando invia qualche cosa a questa Missione la mandi  
direttamente al Sig. Raho, raccomandandola o al Vescovo della Novella Orleans  
o di New York, e allora sarà certo che noi avremo il tutto sano e salvo.  
Con Lei non pensi che io prevo questo a V. S. fondato sopra aerea ragione: No.  
Egli è perche io per mezzo di differenti lettere che il Sig. Simon riceve da  
Parigi e dall'altre parti ancora dei soccorsi, ma per come detto dispone si comita  
sa riceve dalli oggetti di Chiesa li manda quì e là, e La Salle se ne vuole

che paghi come una straniera. Questo poi è un mercato che non si carries sopra  
 appropiarli. Sare i fedeli di Europa resistono grandemente in conseguenza che tali oggetti  
 divergono oggetti di traffico, non si sa se assoggetterebbero a quelle privazioni che  
 a cui pur volentieri si assoggettano per il bene della Missione straniera. Il Sig.  
 Rabe dal Collegio Simon una opera per il S. Sacramento, a gli pagò 25 pezzi,  
 preso parimente altri oggetti di chiesa che il Collegio Simon voleva si pagassero, ora  
 il Sig. Rabe non avrebbe a tal grado di paggiare e anche tanta generosità per il  
 caso, ed altre Missioni, ed ora tutto fondato per la nostra persona. Il  
 Seminario si dice che bisogna tenere il collegio affine di sopportare la diversità delle  
 Missioni: ma io bisogna che dica che tengono il collegio per sovvenire la chiesa  
 meno bisognosa, perchè se fosse vero il caso allora non si può tutta la nostra  
 Missione che abbia maggior diritto ad opera provvista di quella l'abbiamo  
 noi a ragione dei molteplici bisogni della nostra nostra Provincia: di più le dico  
 che se il collegio ricevesse dalla fondazione senza che si ne vedesse vantaggio non  
 riceveremmo alcun danno, perchè non ci ha mai beneficato. Lui risponde che  
 la casa del Seminario di Barran è una specie di casa fatta di albero, ed al  
 proposta si ripete del tempo: (cioè non appartenendo alla nostra Missione) ora circonda  
 alla fondazione) abbeni: il Sig. Simon conosce questo, ma invece pensa a fabbricare  
 una bellissima casa di mattoni la quale costerà più di 2500 pezzi: a questa grande  
 fabbrica si per l'abitazione dei Padri di Barran: così che si può dire che i Padri  
 di Barran vivono in un palazzo, adesso, mi dica, non si poteva fabbricare una  
 capanna per i Padri di Barran, che una buona parte di quel danaro  
 che il Sig. Simon impiega per la casa dei Padri darlo per il soccorso di  
 qualche Missione, e se non ne aveva alcuna bisogno, ci era creata la nostra  
 che non aveva meno di 300 pezzi di debiti a quel tempo: debiti che non si potevano  
 pagare, o meno che non si vendesse la chiesa, ed abbandonassimo ora si imposte  
 te Missioni: Intanto non so cosa si viene dal Sig. Simon, il quale è impetuoso  
 a fabbricare una casa, o una chiesa per i Padri di Barran, mentre il Dio della  
 nostra nell'Alleanza della persona in una chiesa fatta d'albero, e si mal  
 protetta dalle intemperie della stagione, che fummo costretti a coprirlo di paglia.  
 Seda ora che ciò sia conforme alla retta ragione, ed allo spirito di S. Vincenzo?  
 che in verità noi, acciò soltanto ciò che si getta via al seminario potremmo  
 vivere segretamente. La a Barran si comprano pochi, e si ne fa la nostra  
 fine, ed intanto Voi Missionari dell'Alleanza gemete nella povertà, ed  
 andate a domandare al Popolo che vi sovvenga. Il Seminario di Barran  
 anche che non ne aveva bisogno fu costretto a prendere si una nuova fattoria,  
 e per i Missionari sparsi di La Salle si devono due vendite fattorie l'una  
 delle quali ritorna anche al Seminario. E non è l'Alleanza una di quelle  
 Missioni che tanto interessava il Sig. Odin quando faceva e contava tanti  
 miracoli in Francia ed in Italia? Inda aveva danaro, ma quando il danaro  
 venne in America si dimostrò il fine per cui era stato dato dai fedeli. che  
 è questo un ingannare la più aspettazione di quei fedeli che si tolgono alla loro  
 necessità onde procurare a questi popoli gli ajuti spirituali della Religione?  
 E egli possibile che due soli preti per il loro viaggio e mantenimento qui in Ame-  
 rica si abbiano esorbitato la metà di quelli impii poveri che il Sig. Odin  
 rinviene in Europa? E egli possibile che nella più ristretta di tutte le pro-  
 vine andate al presente in qualche modo i bisogni urgenti di questi popoli?



Nella, dopo le chiese, sono più necessario che di buone scuole di leggere, scrivere, e di aritmetica, geografia, e simili: i protestanti stessi le domandano: ad ajutarebbero ancora a fabbricarle: il sig. Stalo me scrisse al sig. Simon, ora in mano. Sarei volentieri ancora un'asilo per gli orfani duetto dalle Sallie della fanteria, ed essi avevano una scuola per ogni classe di persone qual bene non si ricavarrebbe da ciò? Il sig. Stalo non manca di sottomettere il tutto al sig. Simon, ma bisogna che veda che pensa che il sig. Stalo sia un visionario, che non veda che fanno: ora non sono pochi come lui i poveri fanciulli d'oggi, sono a d'oggi classe che vivono nell'ignoranza dei loro doveri, e ripieni di pregiudizi, che questi ignoranti Maestri Americani instillano nei loro cuori contra la vera Religione. Non fu detto che il vescovo non si curava della nostra Parrocchia, ciò è falso, perché ci ha assistito fin di M. Simon, di chi è la colpa dunque? E egli meglio spendere i danari a fare delle case di mattoni per i Regni di Borneo, e spendere per preparare un'asilo a quei poveri fanciulli condannati ad essere preda dell'ignoranza dall'irreligione? Se fosse al capo Giandean allora si potrebbe aspettare tutto ciò: ma non può mai. Il capo Giandean è all'inizio la metà del nostro Villaggio di Ottawa: e il capo Giandean vi sono così pochi cattolici che il prete che reside là disse questo al sig. Stalo: "Se non fosse per le Monache si farebbe dimenticare la forma del l'apologia" ed ora voglia sapere che disegni fosse fare la casa col tempo. Ebbene il sig. Simon ha fabbricato una fontana (chiesa di pietre, diada, la casa che noi ci muoviamo all'ora Monache), e ha fabbricato in conseguenza una altra per i preti della missione, tutto ciò si è fatto per il capo, ma niente per la nostra chiesa, e per la nostra differenti missioni. La si erigge una scuola, ma nulla pensa si prenda per le missioni a popoli di La Salla, e ora ci sono pochissimi cattolici in questa parte, mentre si trascura interamente l'Ottawa: e ora per la Santa Regina di tutto ciò: deve sapere che i Missionari hanno molto terra al capo, abbono affari di fare avanzare ed abbellire il villaggio, ed allora il valore delle loro possessioni si sparga tutto lo zelo, mentre non se ne mostra una granella per l'Ottawa, perché non ci si accenna un solo di terra che appartenga o alla congregazione o alla chiesa. Di più: in questi nostri contrade dell'Ottawa ci sono tanti protestanti i quali a fortuna con la loro alle nostre Comunità, e che poco a poco perdono i pregiudizi: e non posso parlare di molte missioni, ma solo di Ottawa e La Salla. Per Ottawa quantunque la chiesa sia appena bastata per la metà del popolo che dimora nei contorni di detto Villaggio ce ne sono poco molte ogni domenica: e noi che la chiesa è appena bastata per la terza parte del popolo dimorante colà: ora La Salla parimente qui giorno soleame un gran numero di protestanti in intermissione: Ebbene che vuole quelli del capo hanno tutto quanto la dote, e forse più: ma i protestanti dell'Ottawa non hanno cosa di sorta dal sig. Simon: parimente al capo non vedo che ci siano 200 cattolici mentre solo in Ottawa al presente (in questi difficili tempi) ce ne sono vicino a 400, e più ancora in La Salla sono ancora in eguale o maggior numero: preda dunque V. S. che non secondo l'ordine della Comunità di fabbricare delle chiese per comarica.



e protestanti lasciare i paesi fedeli senza una lingua sufficientemente grande a  
 decantare per adorare Dio, ed intendere la Divina Parola: e non si sa sia giusta  
 lasciare il paese per l'incerto. Prendiamo un tempio magnifico per convertire  
 coloro la conversione dei quali è dubbia, e lasciare poi quelli che furono  
 rigenerati coll'acqua del Santo Battesimo che vadano in una capanna, o  
 a cielo aperto ad adorare il loro Dio. Voglio avvertire ancora che si finisca  
 e si debba fare molto per i protestanti; e che? i <sup>molti</sup> protestanti dell'Ellinea non  
 hanno un'anima creata da Dio come quella di quei pochi del capo?  
 Non la finirono giammai: E già da due anni a tre mesi che noi siamo nell'Ellinea.  
 Per lo spazio di cinque mesi siamo vissuti nella casa di un signore  
 tenuto come due della di lui famiglia, ma che il resto di detta tempo fu  
 obbligati a far la cucina noi stessi, e curare il cavallo e far tutto ciò che  
 è necessario, qualche lavare la roba cioè lenzuola, fazzoletti, e simili, ma del  
 resto fummo obbligati a far nulla; il signor Simon se ne faceva tutto ciò, ed egli  
 stesso lo vedeva, e promise di mandarci un fratello, ma non è ancora venuto,  
 quando noi eravamo nella casa, o che vi era un fratello, o una donna per far  
 e tener cura della casa. Quando il sig. Simon iniziò i missionari alla  
 sorella Delany ci mandò allo stesso tempo due migliori fratelli, e notò che  
 la nostra vita abbastanza per diventare persone oneste e civili, ciò che  
 non è il capo nostro, per il Tassaf fu lo stesso, al capo vi è un figlio  
 ad un fratello, alla Mone vi è una figlia che appartiene al demone.  
 Al demone vi sono due fratelli che hanno anche domandato, così il fratello, di  
 venire qui, ma poichè i missionari di La Salle sono pigrissimi, o pigrissimi,  
 obbligati ad impiegare quel tempo, che si dovrebbe conferire al servizio del ministero,  
 alle affari della casa. Di più ancora: ciò che dimenticai al proprio luogo. Il  
 sig. <sup>Raké</sup> cominciò l'anno scorso a fabbricare una chiesa in Kiskapoo: il popolo sperando  
 che la chiesa si era pericola di essere venduta ai protestanti. Ma si fece  
 in tale speranza? Non potremo quella per darla, ma il sig. Simon non  
 ama ciò: domandare a lui due porci, e lo stesso che viene. E perchè lui  
 rispondere: lasciare fare il popolo: e perchè non lascia fare il popolo alla  
 chiesa e missioni? Forse credete che quel popolo hanno una miglior anima? — No  
 scritto a V. S. in Italiano, perchè non sono capace di scrivere in Francese,  
 colpa del sig. Simon che non ha preso alcuna premura per farmelo insegnare  
 come poteva, giacchè avrei potuto fare qualche progresso in detta lingua, ed  
 aprire di maggior utile ancora. Se avessi saputo scrivere in Francese avrei  
 scritto direttamente al vostro D. Padre, però per V. S. a farla  
 noto tutta quanta stima pigliando a ciò che uengo di comunicare. So che  
 il signor Simon gode di grande stima costì in Francia, ma se lo vedessi  
 a regolare e governare le missioni di America sarebbe un'altra. Per  
 conseguenza di tanta stima crederei che tutto quanto lo ho esposto piano delle  
 bugie o dei sogni, ma se alla i cose, ne domandino al sig. Estier, o  
 domandino al sig. Ecoffier, al sig. De Marchi, il quale è il nostro  
 compagno al presente, o domandino al sig. Raké, e per tali mezzi i potrei  
 accertarsi se esposti la verità, o dei sogni dettati da una mente esaltata.  
 Ho aspettato lungo tempo a scrivere a Parigi, ma per la prima volta credo averla  
 distribuita bastantemente. Ora voglio ubbidire i vostri ordini e non scrivere.

Oltre la chiesa di Kirkapoo, c'è ancora il Villaggio di Ottawa che abbisogna di una chiesa capace a contenere almeno tutti i suoi popoli irconcisi: tutto quello che abbiamo potuto fare fino al presente si fu di riduzione dei soccorsi onde comprare la terra sopra fabbricare una chiesa più grande e più grande di quella che abbiamo al presente: ma i tempi, come già dissi, sono ardui e difficili, ma si sa quando possono migliorarsi. Che si facesse dei soccorsi da Parigi si potrebbe cominciare la fabbrica ben presto: dove il Sig. Simon la parlasse della nostra assistenza e missione forse la direi che noi vogliamo far troppo; ma che? si devono lasciare le anime redente col sangue di Cristo? Bisogna andar al Diavolo, affini di non far troppo? Egl'è vero che ci sforziamo a fare il nostro possibile, ma che? quando i bisogni sono così grandi e i mezzi scarsi? Quante volte il nostro cuore fu spinto da un' interna ambascia in vedere le anime divenir preda del vizio e dell' irreligione per mancanza di ajuti! Da parte nostra facciamo tutti gli sforzi e non ci perdiamo con folto inutile; i nostri abiti non sono che stucchi vecchi, perché gli usiamo fino a tanto che non sono più maribili e ad altro che per farne della stoffa per levare la polvere: la nostra tavola povera, e tale qual si conviene a necessità, ma non già a darvi alcun piacere: le nostre mani, come ben si, sono quelle che si preparano tutto quanto ci abbisogna per il nostro vitto; e ciò affrettando per la spesa di 20 pezzi al mese, poiché in questi paesi non potrebbe trovare alcuno che volesse servirlo per meno.

Un' altro articolo sopra di cui forse il Sig. Simon ha detto, ma temendo che non l'abbia fatto, voglio dirgliene qualche cosa. Sono due anni da che lasciai il Seminario, là ci erano differenti di miei compagni i quali a quel tempo non sapevano che padisimo di filosofia, ed al presente intendo che sono predicatori e confessori, e che affrettano che non so come intendano: essi furono ordinati dopo un anno e qualche mese che avevano cominciato a studiare teologia: questa è la maniera con cui si formano i giovani sotto la direzione del Sig. Simon. Che se i padri della nostra Congregazione vorrebbero premiare fra il clero, per parte e scienze, ma non può sperare che cosa nel Seminario di Barrensi, poiché là ne fanno tutti all'incirca non più del loro polver.



sta verità è curioso a vedere la carriera di studi che si fanno nella nostra  
 Congregazione in America: ogni mese si cambia, per non dire ogni settimana il  
 metodo, e il maestro, e così si vedono preti della nostra Congregazione i quali fanno  
 vergogna non solo ai superiori, ma anche alla nostra S. Religione. Ma continuiamo:  
 altra materia: Un mese fa fui ammalato colla febbre, ed il Sig.<sup>o</sup> Da-  
 e-Monchi, il quale è adesso con noi a La Salle, ne diede notizia al Sig.<sup>o</sup> Timon, dicendogli che  
 la Doménie si levava in una malattia, nonostante predicai infra i Missam: è vero che  
 non era troppo forte, ma io aveva tanto popolo, <sup>alla chiesa</sup> che mi dispiaceva di lasciarlo senza  
 dargli un po' di pace, e allora cominciai a predicare, ne fui fra alcuni orate.  
 Quando il Sig.<sup>o</sup> Timon intese ciò, fece cosa disposta al Sig.<sup>o</sup> Da-  
 e-Monchi: "La scorsa  
 11 dalla malattia del Sig.<sup>o</sup> Paradis mi affligge, a tanto che sia cagionato da troppi  
 11 sforzi: e noi non abbiamo alcuna specie di obbligazione di fare più di quello che  
 11 possiamo; facciamo in pace ciò che possiamo senza distruggere la nostra famiglia  
 11 e lasciamo che il Vescovo, o i suoi deputati perfino a procurare la preghiera che  
 11 noi non possiamo assistere." Ecco che il Sig.<sup>o</sup> Timon ha dimenticato quel passo del  
 Vangelo: Non enim majorem charitatem habet nec Deus la maniera con cui egli im-  
 magina i suoi soggetti, Ecco lo spirito di S. Vincenzo; che S. Vincenzo passava per  
 l'aria a vedere i suoi figli in America son persuaso che direbbe: ma per  
 il primo Refugio vobis: Ed in verità: Ho sì che per le particolari idee del Sig.<sup>o</sup> Timon  
 non sono della preghiera negligente; e il Sig.<sup>o</sup> Rako può farglene testimonianza sopra la  
 parola dell'Allinepe e del Missamini, ma che anche il Sig.<sup>o</sup> Timon apprende  
 il bene in una maniera differente dal comune: Non sono molti mesi che detto  
 Sig.<sup>o</sup> ha ricevuto una forte riprensione dall'Almo e, Almo e Almo Profeti, e  
 perché? Perché lui lascia dei gesuiti, degli uomini piuttosto parlati a  
 dare le informazioni della Sacramentalia di Barreux: S. Signora, il Vescovo riceve  
 una lettera che faceva offendere il numero dei Conventi: fino a cinquanta  
 quando non arrivavano neppure a una dozzina: — Sono una tre mesi d'addietro  
 il Sig.<sup>o</sup> Rako <sup>fuori</sup> portante al Sig.<sup>o</sup> Timon una cura: due buoni preti di più onde  
 fornire un'altra casa, ciò che è necessarissimo per provvedere ai bisogni spiri-  
 tuali di questi popoli, e fu quel per la risposta: Il Sig.<sup>o</sup> Timon disse che  
 quando aveva contrattato col Vescovo per questa nostra Missione aveva promesso  
 solo due preti, e che si vede ora bisogno di più che il Vescovo si doveva pagare  
 non bene: che il Sig.<sup>o</sup> Timon oltre all'aprire Visitatore, si anche la prima  
 persona dopo il Vescovo a cui spetta di provvedere ai bisogni della Diocesi,  
 perché lui è l'arcivescovo generale della nostra Diocesi di S. Luigi.

Le speriamo che faranno tutti le storie: quelle si fanno in questi nostri  
 paesi, della maniera che il Sig.<sup>o</sup> Simon ha agito, ed agisce, non potrebbe trarre  
 a lungo: pertanto adesso mi conviene finire piuttosto raccomandando la causa  
 i bisogni della nostra Missione dell'Ellinosa, abbandonata interamente dovrai  
 dire da coloro ai quali incombe di soccorrerla e promuoverla come le  
 altre Missioni, giacchè ~~ad~~ ora hanno la stessa dritta che il fatto, e tutte  
 le altre per cui il Sig.<sup>o</sup> Simon si prende tante pene. E certo, ~~non~~ non  
 credo che alcuno dei fedeli di Europa si appoggetti a delle privazioni affatto di  
 somministrare dei soccorsi ai Missionari, onde possono fabbricare dei magni-  
 fici edifici per i reghi di Barcof, Spira, Carissimo Sigurd, che Ella  
 non riuscirà di rispondere a questa mia; e mi ha anche la cara speranza  
 che insieme alla detta risposta unirà qualche buona notizia per la chiesa  
 di Ottawa, e di Michapoo, onde si possa cominciare la fabbrica della  
 prima, e salvare la seconda dal divenire in preda dei protestanti. Noi  
 tutti attendiamo qualche consolante notizia dal V. S. Non capì lo  
 scongiuro a far presunte al Sig.<sup>o</sup> Etienne i bisogni  
 sempre maggiori della Missione Ellinosa, e noi giam-  
 mai cesseremo di far pregare per i benefattori. Voglia  
 raccomandarmi alla preghiera dei vostri pastori, e pastori.  
 colarmante a quella del S. O. Padre, merita in ho l'onore di  
 raffermarmi con tutta la stima e rispetto

I. S. e Mi perdoni per averlo stato così  
 lungo, spero che ciò non sarà imputato  
 per V. S. di aver meno a cuore quanto  
 le feci noto.

Suo Ubb.<sup>o</sup> Servo  
 Luigi Parodi  
 Indigno Pastore della Cong. della  
 Missione





*il faut*

50  
 Monsieur  
 Monsieur, Fiorillo Pietro Lazariste.  
 Rue de la Harpe N. 95.  
 Paris.  
 France.  
 New York.  
 Charles de la Harpe



*F. Fiorillo*

Etats Unis  
 La Salle Co. Ills. La Salle 15. April 1832

M<sup>re</sup> B<sup>re</sup> Lief

Mia Padre & il sig<sup>r</sup> Albia mi dicono d'avere inviato a V. S. 300 franchi per mio uso, affinché me li facessi pervenire qui in America. Detta somma fu inviata a V. S. il luglio dell'anno scorso, ma io non l'ho ancor ricevuta, vorrei saperne qualche cosa, e perciò la prego di un pronto riscontro.

La prego a volermi soccorrere nelle nostre angustie a mijerie. Voglia inviare una particolare onomatia per la mia figlia di Ottava che cominciai, ma che con mio sommo rammarico non so quando potrà finire, avendo stato costretto a vendere pochi materiali che avevo comprato, onde pagare i miei debiti.

Scusi il disturbo, e voglia avermi presente all'ultimo, mentre mi dico.

Suo ubbmo Servo  
 Louis Parodi P. S. & M.

P. S. La richiedo nella presente una lettera per mio Padre, e prego la di Lei carità ad inviarmela il più presto possibile per la posta. Ho fatto ciò per risparmiare ventisei soldi, che non sono in mio possesso al presente.

Monieur, et très cher Confiant. — Permettez moi de vous prier à vouloir secourir cette pauvre Maison. Les Catholiques se trouvent dans la plus grande indigence; et nous n'avons de quoi vivre. Ayez pitié de nous, et Notre Seigneur vous bénira.

votre très humble serviteur  
 B. Naho i. P. de la C. de la M.

Mio R.<sup>o</sup> Sig.<sup>re</sup> Bari il 10 Dicembre 1846.  
 Confratello C.<sup>mo</sup>

Egli è ben lungo tempo dacchè Monsig.<sup>o</sup> Olin mi raccomandò di scrivere a Parigi onde far vedere il gran bene che si può fare in queste Missioni; è certo come ella dee sperare, ben persuaso che un gran bene deriva alla Religione per mezzo di queste Missioni, e se le conversioni non sono molto numerose, almeno si mantiene la fede in quelli che l'hanno ricevuta: Ora son certo che Lei è persuaso di tutto ciò come spero che altri debbano averle significato; stimo che mi converrà piuttosto osservare alcuni ostacoli che impediscono molto bene, e che fanno danno alla nostra Congregazione: Primieramente Lei dà che un gran bene ne torna alla Religione per mezzo dei Seminarii quando vi siano proprii ed adattati Superiori e soggetti per dirigerli e travagliarli in ogni uomo: uomini voglio dire prudenti, più capaci a diriggere le Scuole che debbono insegnarsi in detti Seminarii; uomini a questi direttori delle idee europee si vogliono e sappiano adattarsi ai costumi ed al genio della gioventù loro confidata fino a tanto che si può senza offendere la legge; uomini finalmente spogliati di ogni idea o apparenza di severità e durezza, altrimenti non faranno quovunque alcun bene in queste Contrade, sia col popolo come colle Ecclesiastici: uomini per esempio come il nostro Sig.<sup>o</sup> Raho, come il nostro Sig.<sup>o</sup> Ponzo, come il Sig.<sup>o</sup> Magnan come il Sig.<sup>o</sup> Malleo: Queste fanno del gran bene ove si trovano. Un uomo tutto differente da questi sullorati egli è il Sig.<sup>o</sup> Taddeo Armat, adesso Superiore, Presidente, Parroco, Direttore di studi del Seminario, Casa, e Parrocchia delle Barreni; il Sig.<sup>o</sup> Armat è un eccellente Missionario, zelante, e pio, ma incapace di portare il peso che ha sulle spalle, e le dirò le ragioni per cui sto ed altro, <sup>la nostra</sup> pensano così: 1.<sup>o</sup> perchè in detto Seminario s' devono insegnare soltanto le Belle Lettere, ed il Sig.<sup>o</sup> Armat per sua confessione pubblica non ne fa affatto <sup>avendo</sup> fatto i suoi studi per ~~soffumare~~ <sup>soffumare</sup> e non ha vero ciò che et nemo dat quod non habet non posso intendere come il Sig.<sup>o</sup> Armat possa riuscire a diriggere le studi di detto Seminario, studi tutti ai quali il Sig.<sup>o</sup> Armat è straniero, e più ancora alla maniera di insegnarli: Oh quali frutti potrebbero derivare alla Religione da questo Seminario di Preparazione, chiamato il Piccolo Seminario, e l'unico



nelli Stati Uniti di America) fu sempre bene regolato. Ci sono adesso quaranta cinque giovinetti, eccellenti, piú, ma poveretti sono ben spesso volte traditi nei loro studi. Ma mi dirá? Non ci sono Consultori? An monitori? Sì, ma io li chiamo delle Nullità, perchè ne fanno ben meno del Sig. Amat, quantunque buoni preti; il Sig. Hollando è il migliore tra essi. Ma voglio supporre che abbia dei buoni consiglieri e che M. Amat seguirà i loro avvisi riguardo alli studi? No, e lo so: onde ne segue che i soggetti si disgustano per il suo Despotismo, e M. Amat non potrà giammai avere con lui che dei Minchioni, o delle persone forse accitate da una male intesa pietà e commissione: questo è un fatto il Sig. Amat crede la sua opinione sempre la migliore, e perciò in detto Seminario non troverà un prete dei nostri che possa dirsi ben istruito come si dovrebbe a fare tali scuole. Oltre di ciò dice che M. Amat ha una maniera che lo fa odiare, è troppo feroce; in fatti fu deposto dalla casa di S. Luigi perchè colla sua maniera disgustava i Seminaristi, i quali stanchi per ne fuggivano, ed altri erano esposti a perdere la loro Vocazione; ho stesso ho veduto le lettere di alcuni Seminaristi di San Luigi i quali upirano durante il feroce giogo di M. Amat, e rientrano appena M. Prato prese la piazza del succeduto Amat; e non dubiti che queste sue maniere non allontanino ancora dei soggetti dalla nostra Congregazione. Dico dunque dire che il Sig. Amat è piuttosto in destructione che in edificatione. Dal ~~Ch. Luigi~~ fu mandato per l'Superiore al capo Girardeau, e la ancora tendeva a distruggere come ho inteso; ma di ciò non parlerò perchè non ho prove, parlerò di ciò che ho veduto e toccato con mano. Quel che io è che non troverà un prete tra i nostri vogli, dire un prete che conosca il Sig. Amat, e sappia ciò che sia bisogno ad un capo del succeduto ~~Seminario~~, il quale dice che il Sig. Amat è l'uomo calcolato per detto. Di più. Il Sig. Amat non ha la uia che dee per i malati tanto nostri come delle Esterni Seminaristi: Lei deve sapere che il Barrons è un luogo piuttosto un po', malsano, le febbri prevalgono molto in questa parte, onde è che



durante l'Estate ci sono molti malati in questo Seminario; uso anche quel  
 il Despotismo del Sig. Amat (operarsi che io parlo sempre di ciò che ho  
 veduto co' miei oculi stessi) deve aver luogo; il Medico ordina delle  
 Medicine, del Vino, delle bevande fortificanti, ed il Sig. Amat,  
 (singolare nelle sue opinioni, e privo di quella angustia che un padre  
 dovrebbe avere) nega che si dia il vino, nega che si diano le bevande,  
 o se le accorda bisogna che siano fatte alla Spagnuola; che ne  
 avviene da ciò che i poveri malati hanno gran pena a recuperare  
 gran difficoltà a ristabilirsi, e la febbre costantemente li tormenta;  
 perchè non hanno di che fortificarsi, onde prevenirla; semagini che tutta  
 fa ciò al Seminario!) Vede dunque che il Despotismo del Sig. Amat  
 giunge anche alla crudeltà, bisogna dire; è vero che Lui non pensa  
 così, ma intanto la mia conseguenza è naturale; Non creda, mio caro,  
 che io parli così perchè io sia amatore del Vino; no, giammai ne darò  
 una goccia a preti o chierici fintanto che sono in buona salute, ma  
 quando sono in convalescenza, non può trovare cosa migliore in  
 questi paesi per beneficiare i poveri malati; onde è che io sempre  
 veduto i migliori medici ordinare vino ai convalescenti durante nove  
 anni di ministero <sup>che ho</sup> esercitato in questi paesi. Non creda Lei che il Sig.  
 Amat tradisca la confidenza dei poveri parenti che confidano a Lui  
 i loro famigliari? Che se poi volessi entrare a far qualche osservazione  
 sulla sua maniera di governare <sup>in la casa</sup>, non la finirei giammai; Lui come  
 già dissi è Superiore, e questo lo sa; lui è Parroco, tutto deve passare  
 tra le sue mani, talmente che i preti hanno detto che in fra poco  
 il Sig. Amat chiuderà anche la casa dei Comuni, scusi l'osservazione,  
 ma si è fatta da varii. Lui vuol essere direttore degli studi di belle  
 lettere e lingue senza saperne, lui deve essere Procuratore, poichè in  
 fatti il procuratore non è che il suo squattero; lui è profetto di  
 sanità e dottore in medicina ancora, come già operarsi; Lui è tutto infine.  
 Almeno mi dimanderà V. V. è egli amato come Parroco? e No. Signore.  
 non più che in casa, o non credo che potrebbe trovare uno dei nostri  
 preti che lo ami come un Padre: posso dirle che per ordine del  
 Sig. Amat ho visitato le tre scorse settimane circa cento famiglie

di questa Pannocchia, e tra tante persone non abbiamo trovato una che ci abbia parlato di M. Armat, o se ne parlarono ora sempre per provare che non l'amavano affatto, quando al contrario "parlarono de' altri preti con tutta l'affezione possibile.

S'immagini: pochi giorni fa un fratel Coadjutore andò a questo buon Armat ma non Armatore per dirgli che non poteva più resistere a fare la tale e tal altra cosa, sì qual risposta questo buon fratello ne ricevette? Il Vero del capo Girvideau fa tutte queste cose, e perché non le farete Voi? Era questa una risposta? In fatti il Sig. Armat ha il cuore ben piccolo per isparzare di impiegare Dalli Esteri opprimerne alcuni pochi fratelli: per risparmiare pochi collonati ne perderei cento e duecento, come qualche volta avvenne in questi sei mesi che ho avuto a vivere al Bannaf. Forse per isparzare di pagare ad un uomo cinquanta collonati all'anno ecco che si sono perduti in una settimana due buoni cavalli, che costavano ben più di 50 collonati. Un libro non basterebbe a fare la storia del Sig. Armat.

Lei sa che qui siamo tutti Ircanien, ed obbligati a parlare lingue Ircanien difficili, lingue che dobbiamo usare nell'esercizio del ministero <sup>50</sup>perio quando venim in America ci trovai in questa casa il costume che gli Ircanien facevano la loro ricreazione coi <sup>Esterni</sup> Seminariisti, questo costume è estinto, quindi ne avviene che non ci è qui un solo Ircanien capace a parlare bene alcuna delle lingue necessarie. Non so qual male ci farebbe per i preti di fare la loro ricreazione coi Seminariisti se il rigore di M. Armat lo permettesse. Dobbiamo dire che tanti rispettabili Superiori che risiedono in questa casa ne sapessero meno del Sig. Armat? Si doveva forse al Sig. Armat la gloria di Riformatore in questo punto della Regola?

Ma veniamo ancora un poco a ciò che riguarda i cavalli: non è che un mese dacché fummo sul punto di perdere uno dei nostri preti giusto nel suo viaggio ad una Missione; detto Sig. cadde da cavallo perché inviato durante un tempo improprio, e sopra di un cavallo il quale si innombrò; ed avendo una cattiva sella



P. S. Ho dimenticato ancora una cosa che non milita molto in favore delle differenti furiose idee del Sig. Amat, la quale se è vero si espone a perdere la bella istituzione del Seminario di Barrrens, se fosse . . . . Mi fu detto da un prete di nostri che reside adesso alla Barrrens, che il Sig. Amat pensa che un Confessore il quale ha intesa la confessione di un giovane se poi il Padre dello stesso andasse al medesimo Confessore, che detto Confessore possa far uso nelle interrogazioni delle informazioni ricevute dall'uno o dall'altro <sup>in confessione</sup>. Non feci molte osservazioni sopra di ciò, ma solo lacerai che V. S. ne giudichi se un soggetto di tal sorta sia degno di essere alla testa di un Seminario. Un'altra punto vorrei osservare: Non pensi che in questa mia lunga lettera ci siano delle falsità, perchè se dubitate di alcuna delle mie osservazioni le darò altri testimoni più degni di fede, anzi di me perchè questo stanche delle despotiche idee del Sig. Amat furono obbligati a dimandare di essere tolli di sotto il di lui comando. Se anche voglia pensare che io desidero dell'uffizio odier posto in America; no, non ne voglio; potrei essere Superiore a La Valle, e l'ho visto, amo meglio di servire, ma non già sotto un Despota. Lo spirito di Despotismo in America distruggerà tutto il bene possibile. Questa mia le farà forse gran sensazione, ma si persuada che se giunge a desporre e M. Amat dal posto che occupa farà un gran bene, e alla Congregazione e alla Religione ancora. Più spesso si maraviglierà come forse gli altri soggetti che dimorano col Sig. Amat non abbiano scritto tanto quanto io ho fatto, ma, mio caro, sono troppo semplici, e troppo negligenti. So ancora che come un vasto spazio di mare ci divide dal Generale, e come molti scrivono costì a Parigi, e spesso volte colla mente esaltata, e senza sapere niente di queste Contrade, e senza ponderare il bene che si si può fare, non ostante scrivono, ed allora che fanno? più male che bene; perciò può essere che anche la mia lettera sia considerata di tal sorta, e che gli ponga nell'ardua situazione di non sapere che dire di tutte le lettere ed informazioni inviate a Parigi. Quanto sarebbe a desiderarsi che il Generale inviasse qualcuno dei suoi Assistenti a fare una visita all'America! e se questo non

fosse possibile, almeno il Generale potrebbe deputare uno o due dei mi-  
 gliori soggetti qui in America incaricati insieme col Sig. Simon volemmo  
 visitare tutte queste nostre Missioni e Seminarii, darne poi una  
 esatta relazione per lettere al Superior Generale, acciò potesse formarsi  
 una migliore idea di America, migliore forse di quella ne porti al  
 presente: una relazione ben dettagliata e dei soggetti, e dei luoghi; perchè in  
 verità ho sentito dei soggetti che scrivevano continuamente a Parigi o  
 per una cosa o per l'altra, e ciò tendeva più a distruggere la Congregazione  
 che ad avvantaggiarla: ma se una visita della suddetta maniera venisse e realizzarsi  
 si possa sarebbe di grande beneficio anche al Visitatore il quale  
 potrebbe con più facilità governare la Congregazione, essendo il Generale  
 meglio informato e più sicuro dello stato di detta Congregazione in questi  
 Paesi. Io sono un povero membro di questa Società, ma pure desidero  
 che fiorisca bene, e che siamo bene uniti coi Vescovi; ciò che non si ottiene  
 che per mezzo di prudenti <sup>capaci</sup> e zelanti Superiori sia ne Seminarii che nelle  
 Missioni — Io dodici anni fa che sono nella Congregazione questa è la  
 seconda lettera che scrivo a Parigi; molte volte mi venne in capo di scrivere,  
 ma l'ho ommesso come inutile; ma dopo di essere stato alle Barense, e  
 aver veduto tutto quanto si passa là sotto il Regno del Sig. Amat  
 ho pensato che ero obbligato a scrivere senza più dilazionare, perchè  
 sono persuaso e intimamente convinto che se il Generale vedesse per un  
 momento la condotta del Sig. Amat non tarderebbe a deporre dal posto  
 che occupa. Ho già visitato alcune faje ove il Sig. Amat è stato, e  
 ho osservato che tutti ne hanno la stessa opinione, e che tutti  
 quanti lo detestano, fino a chiamarlo, Mulo Spagnuolo: s'immagini  
 da ciò che rispetto ne abbiano i nostri preti. Un fatto era una  
 schiappa data sulla faccia di vari Missionarii più capaci di M.  
 Amat di averlo a consultore, e primo consultore, mentre ce ne  
 sono molti altri i quali non solo hanno più senso comune ma  
 che meglio conoscono il paese di quello lo conosca il Sig. Amat.  
 Da ciò che ho veduto, e toccato con mano, posso dire ancora che  
 il Sig. Amat odia e detesta di avere dei preti come lui e



riano più amati dal popolo e dai Veminaristi di quello nel Via  
 Lici stesso; perchè infatti, se vi è stato alcuno dei preti che fosse  
 ben amato, ha ben provato che fosse cambiato. Il Sig. Amat è  
 un'uomo che non si fida di persona chierichese; e infatti quando  
 entrò ad essere il suo Aguzzero in qualità o piuttosto col nome di  
 Procuratore, mi diede tal regola, che però non mi affrettai di  
 praticare; (che vuole <sup>di più?</sup> gli Spagnuoli stessi odiano M. Amat, e posso  
 anche addurvene degli esempi. Oh vergogna! E un Mistero in natura  
 quando penso al Sig. Amat Superiore e Consultore: un  
 Mistero che non posso spiegarlo altrimenti, che in persequendo  
 che il Sig. Amat o non è conosciuto <sup>a Parigi</sup>, o che è mal rappresentato,  
 o che in fine vi è lasciato affine di distruggere la Congregazione.  
 In vero il talento più miserabile nella Congregazione è più degno  
 dei posti di M. Amat, quando detto miserabile talento abbia  
 un po' più di senso comune di quello ora possiede il Sig. Amat,  
 il quale in fatti ne è sprovvisto: dico un miserabile membro il  
 quale abbia dei buoni consultori, dei buoni ufficiali, dirigerà  
 meglio e la casa, e la Parocchia, e il Seminario di Barrens:  
 un'uomo infine che dia qualche valore alle opinioni di quelli che  
 lo meritano. Debbo dire finalmente che il Sig. Timon non conosce  
 i suoi soggetti quando penso allo stato in cui si trova il Piccolo  
 Seminario di Barrens. — In fine spererò un'altro ostacolo al  
 l'avanzamento delle nostre Missioni, e si è, che il Sig. Timon  
 ha accettato nell'ovizato dei preti i quali non godono la con-  
 fidenza, anzi che sono il refusal, o la pecora rifiutata da altri  
 vescovi, potrei citarne un fresco esempio, ma spero non farà il  
 male che si può temere. Osservo ciò perchè un vecchio Missiona-  
 rio (a cui comunicherai questa mia lettera, oltre di approvarla) mi  
 raccomandò di osservare detto punto ancora: Dopo mi dice che il  
 Sig. Timon ha accettato un prete il quale era stato rifiutato  
 già da quattro vescovi. Non ha bisogno fare delle Osservazioni  
 sopra di questo punto. Lei può conchiudere il male e disonore

Il povero prete dovette cadere sopra dei sassi; e perovv'isso non è il solo, ma ciò avvenne ed avverrà ad altri fino a tanto che ogni prete che è destinato a viaggiare non abbia un cavallo ed una sella per sua us. in particolare; ma vada a dire ciò al Sig.<sup>re</sup> Amat, e lui lo troverà contrario alle regole: obbligano forse le regole a mettere la vita dei soggetti in pericolo di tal fatta? Lei non può immaginare il pericolo che ci è in essere costretto a cavalcare sempre sopra un nuovo cavallo, il quale quando meno ci pensa lo getterà a terra, ma se lei conosce il cavallo, ella si tiene in guardia. Ma veniamo a qualche conclusione: Pensa Lei che un uomo di così fatta <sup>come M. de</sup> sorta, sia capace, profia, e debba sofferirsi alla testa di affari in questi paesi? Crede di più che un tal Sig.<sup>re</sup> sia capace d'essere consigliere del Visitatore? No lascio a lei la decisione. Per me posso dirle che da lui spesso parlato e scritto sopra alcuni dei suddetti punti al Sig.<sup>re</sup> Vinon, ma come non ho veduto alcun frutto, perciò ho risoluta di comunicarli a V. S. onde ne faccia conoscere il nostro benemerito Padre, lasciando a lui di apporvi quel rimedio che stimerà più proprio.

Un'altra punto che secondo la mia opinione ~~fora~~ ancora qualche ostacolo alle nostre Missioni sono i spesso cambiamenti dei soggetti da una parte all'altra: quando uno è ben conosciuto in un luogo, e forse anche ben amato, ecco che deve partire per un luogo tutto straniero; ciò ha rimarrato da molti tra il popolo delle Barrenas, ora in un subito furono privati dei loro antichi preti per averne una nuova compagnia che giammai conobbero.

Viamo, secondo il mio pensare mancante di soggetti amatori; i vescovi dimandano da varie parti la nostra Congregazione, ma la mancanza di soggetti impedisce di potervi rispondere: ma osservi che se mai avessero soggetti ad inviare è sempre meglio di inviarli almeno quando hanno quasi finita la loro teologia, perché quì ci abbiamo bene un Noviziato, ma non ci abbiamo studiato affatto. I nostri giovani sono dispersi quì e là, e obbligati a studiare la loro



loro filosofia e teologia in privato; e lei fa bene che dove non c'è  
 è che uno o due soggetti non ci può essere impegno a studiare quanto  
 ce ne farebbe se fossero molti insieme. D'altronde come molti dei  
 nostri sono obbligati ad insegnare la teologia, è ben necessario  
 che la studiassero in un ben regolato Seminario. Se avessi  
 a dare il mio parere sopra di questa materia io vorrei avere  
 il nostro Studentato nel miglior Seminario di America, e là  
 avervi tutti i nostri giovani Studenti, liberi da ogni impiego  
 e scuola ad insegnare, perché fintanto che saranno costretti  
 ad essere maestri e scolari non potranno giammai ben in-  
 seire. Ciò è la mia opinione e la sottometto alla sua e può almeno  
 proporla al Generale. Va bene che il Sig. Vinton è obbligato  
 a disperdere i nostri studenti qua e là secondo il bisogno delle  
 case, ma mi pare che uno Studentato darebbe dei migliori  
 soggetti.

In questa occasione non vorrei dimenticare di osservarle qualche cosa  
 in favore della Missione di La Salle. Io ho dimorato otto anni  
 in quella casa. Detta Missione si trova nello Stato dell'Illinois,  
 uno Stato tutto nuovo, e dove ci debbono essere al presente circa  
 seppanta o settanta mila cattolici: ora ci si apre un bel campo  
 in queste contrade, ed è mia opinione che ci si farà gran bene  
 colle nostre Missioni, onde è che sebbene io non sia più a La  
 Salle pure gliela raccomando anziosamente al tempo della  
 Distribuzione. Detta casa la credo la più povera di tutte le  
 case di America, e se vi fosse mai l'occasione di accettarne delle  
 altre case nell'Illinois vorrei avvisarla ad esserne in favore,  
 e a perorare sempre la causa. Non dico ciò per attaccamento  
 a detta contrade, ma perché sono certo che ci si farà del bene  
 a spair. Per darle un'idea delle grandi emigrazioni a questo Stato  
 le dirò che nove anni fa in Chicago (vedi adesso l'escovito)  
 non ci erano che pochi cattolici, ed una piccola chiesa circa  
 trenta piedi lunga e venti in larghezza: ora ci sono più

di quattro mila cattolici, e quattro belle Chiese. Lo stesso è avvenuto  
a La Valle, ed altri luoghi, particolarmente sul canale. Vi è certo  
che lo Stato dell'Illinese promette molto. Molte volte ho desiderato  
di fare una gita in Italia, ma giammai ne ho parlato al Sig. Simon,  
il mio fine principale per detta gita sarebbe per le Missioni del  
l'Illinese, ma non so se mi sarebbe accordato di fare collezioni  
in beneficii di dette Missioni, perciò voglio pregarla per darmi la sua  
opinione sopra di tal soggetto, e mi acquietarò sul di lei consiglio. Io  
mi trovo adesso al Capo Girapicau per partire, ma come non so dove  
sarò inviato, perciò quando Lei avrà tempo a rispondere a questa  
mia favorita d'invia detta sua lettera al Sig. J. B. Plaho  
a San Luigi. Missouri, pregando d'inviamela alla mia  
residenza. Debbo ancora osservare che ciò che ho rimarcato ri-  
guardo al Sig. e Amat. sono dei fatti, e se ne dubitasse le  
indicherò le persone a cui potrà indugiarsi onde vedere se  
le ho dette il vero. Il Sig. Plaho ne deve sapere il tutto,  
abbastanza per confermare le mie asserzioni, ma <sup>ho</sup> ancora  
abbastanza in mano lo stesso onde confermare vie più che il  
Sig. e Amat. non ha un cuore di padre, ma come l'ho sotto  
sigillo naturale perciò debbo passarlo adesso sotto silenzio, ma  
ove voglia saperlo, domanderò la permissione di rivocarlo da colui  
che m'elo ha comunicato. Io non ho cosa di sotto contro il Sig. Amat.  
ma son certo che fino a tanto che governerà <sup>di</sup> ~~di~~ <sup>una</sup> ~~una~~, perchè  
non fatto per governare in questi paesi. ~~Non per altro~~  
se insegnerà un po' di teologia, e se farà il Missionario sotto  
il comando di qualcuno che ne sappia un po' più di lui.  
Credo che sia tempo per me di finire, e raccomandarmi alle di lei  
preghiere, mentre con tutto l'affetto e stima sono

Vuo. Umo. Servo.  
Louis. Parodi S. P. M.



Algerien



RONALDSON  
DEC  
28

PAID *Price* 10

DEC 28 1854  
PAID  
N<sup>o</sup> Sturiki  
Prêtre de la Congrégation de la  
Mission de  
Paris.  
Via  
New York.  
France.  
Havre. Rue des Sœurs N<sup>o</sup> 95.



me! Good - 10. Xce

Answer: Is Mr. Grant trying to buy - good  
you can give due to him in payment  
of. I. M. A. - or give a Mr. A. in the  
way of a larger front house etc.

St. Louis June the 6<sup>th</sup> 1850.

Molto Rev. V<sup>is</sup> e Conf<sup>o</sup> Arch<sup>mo</sup>

Mi accingo adesso a un duro cimento qual si è di scrivere o parlare in Italiano; desidero poter scrivere in Inglese, ma temendo di esser troppo a carico, perciò mi son risoluto a farlo in Italiano alla meglio; in caso vi trovi qualche cosa che non sia sufficientemente chiara per altri suppongo lo sarà abbastanza per V. S. — Avevo quasi risoluto di non più scrivere a Parigi, non ostante quando si veggono dei disordini, o qualche specie di ingiustizia praticata senza alcun rimedio, mi sembra che ognuno sia Superiore od oggetto dovrebbe prendere la penna onde esporla a V. S. affinché ne usi per il bene della nostra Congregazione in questi Paesi. Ho sono forse il più miserabile tra i membri di detta Congregazione, pure desidero che fiorisca e prosperi. Allorché ci fu comunicata l'elezione del V<sup>is</sup> Maller a Visitatore di questa Provincia Americana molti tra i nostri ne furono eccelsivamente lieti, sperando che unitamente alla sua prudenza e santità, arriverebbe a far fiorire la detta Congregazione. Egli è pur vero che extrema gaudii luctus occupat. Ci promettevano un Superiore che avrebbe reso il giogo dell'ubbidienza dolce, qual è in fatto, ond i Superiori saprebbero rendersi tale. Ci promettevano un Superiore, ora un Padre, ed un Medico. Ci promettevano un uomo che saprebbe far servire la Congregazione agli attuali bisogni del Paese, e non il Paese alla Congregazione. Ma troviamo le nostre speranze vanite quale un fumo davanti a un forte aquilone; ci avvediamo di avere un giovane, e peggio ancora uno Straniero, che non conoscendo abbastanza ancora l'indole della Nazione, imagina tutto ad un tratto di poter esercitare le funzioni della Congregazione senza soggetti. Lodiamo al cielo il V<sup>is</sup> Maller per averci abbandonato quelle Missioni o Parrocchie che non potevano avere che uno o due preti; lodiamo ancora il V<sup>is</sup> Maller in liberandoci da alcuni soggetti quali furono Labarra, Frasi, Vigani, e spero ancora il V<sup>is</sup> Rako, e non mi farebbe meraviglia che il V<sup>is</sup> Sakmen fosse ancora in detta numero. Dicono alcuni però che il V<sup>is</sup> Maller avrebbe dovuto trattare qualche dei sopradetti con una carità più paterna: può essere che ha mancato giacché



si mostra troppo indipendente, fa vedere che non si cura di persona. — Vostri Signori  
 penserà forse che i soggetti nelle loro lettere avanzino delle cose troppo forti, e  
 quasi incredibili; ma, si firi ancor un poco a questo miserabile che le scrive,  
 può sperare il fatto qualche volta, ma ben troppo sovente i poveri soggetti oppongono  
 la verità che il Superiore, non so per qual ragione, non ha voluto cercare alla  
 propria fonte. Lei giudica, o si forma un'opinione dei Superiori nostri, in  
 vedendoli in Parigi, ma là non sono più Superiori; lasci che vengano quì,  
 che passino il mare, e son ben diversi allora. E non è il fatto tale coi nostri  
 soltanto, ma ancora coi Vescovi nostri. La maggior parte dei Vescovi Americani  
 allorchè sono in Europa, <sup>con</sup> quali lodi non sono degni celebrati, ma una che  
 l'Oceano s'è dietro alle loro spalle anche essi abusano delloro potenze ben  
 troppo sovente, in condannando preti che nol meritano, o in lasciando im-  
 puniti quelli che dovrebbero esserlo. — Vi dica che i Vescovi ci sono contrarii,  
 e particolarmente il nostro Arcivescovo Henrich; io credo che ne ha tutte le  
 ragioni, primieramente per gli scandali che non solo i soggetti ma peggio ancora  
 i Superiori di S. Luigi hanno dati in casa e di fuori; dico ancora del Capo Giran-  
 deau in tempo del grand Pygri, in La Salle e vicinanze di Tetra nel tempo  
 di Blahò: come potrebbe mai sperare che un Prelato ci amasse quando i Superiori  
 stessi sono stati i primi a farli odiare. Monsignor Henrich era benissimo disposto  
 in nostro favore, ma. . . . Lei deve esattamente conoscere gli affari di questa casa.  
 Di più, dacchè il Sig. Timon fu eletto Vescovo, come mai potrebbe immaginare che  
 Mons. Henrich potesse amare il nostro corpo, mentre il Sig. Mallon procura  
 di effettuare tutti i mezzi onde farli odiare. primieramente nel tempo che si  
 parlava di unire le Sorelle di Carità a noi il Sig. e Mallon consultò differenti  
 Prelati ma nulla ne disse all'arcivescovo Henrich, che avrebbe dovuto esprimere  
 il primo consultato sopra di questo punto e prendo Lui il Vescovo scelta  
 cui Diocesi tenevasi la nostra casa-madre, e perciò credo che ne aveva il miglior  
 diritto. Oltre di ciò il Sig. e Mallon mai si accosta verso del Vescovo per mostrarli  
 la minima soggezione, giammai una visita di Complimento sua quando arriva  
 o quando parte. Il Sig. e Mallon dimentica tutto ciò; dimenticala ebbene sia l'ori-

talora, proprio del Vescovo non è che un Simplex Prætor, dovrebbe ricordarsi ancora che dalla buona intelligenza coi Vescovi ne dipende in gran parte tutto il successo nelle nostre opere e funzioni; dovrebbe ricordarsi che invece di fabbricare, di portandosi di tal fatta, non fa che distruggere. Si dice che sia stato proposto già per l'escovo, sia vero o falso non posso provarlo, ma dirò soltanto che ora sia eletto desidero che il Superior Generale non l'opponga, affinché i libri della sua giurisdizione volere il cielo che Seno il buon Seno fosse al luogo di Maller. Si dice che il Vesc. Maller si applica a purgare la Congregazione, e liberarla dai cattivi soggetti, speriamolo, ma ho ragioni di credere, che voglia ancor rovinarla indugiando molti tra i buoni, e più benemeriti della Congregazione, e dei più vecchi amori nel paese. Ne accennai un caso di tal fatta. Suppongo che il nome del nostro DeMarchi stia in Parigi quale merita d'esserlo. Sò che lingue malediche possono aver fatto il loro possibile onde injuriare la reputazione di detto Vesc., lei dà quanto presente è l'invidia con un prete, e perciò non mi maraviglierei se ci esistesse qualche calunnia presso di Lei contro il detto DeMarchi. Quel che posso dirgliene si è che DeMarchi da che fu capace di farsi intendere in qualche modo in Inglese occupò dei posti onorevoli, tali quali si possono confidare ad un prete realmente istruito. Sò che vari Vescovi i quali hanno avuta occasione di conversare con lui ne hanno alta stima, tra i quali sono Skelding, Purcell; sò e vedo in questa città che possiede la stima del popolo ed il clero; più dirò che tra i Preti di questa casa attualmente è il solo che possieda le buone grazie dell'episcopato, per che il nostro prelato, sà bene apprezzare la scienza e la soda virtù in chiunque si trovi. Dirò di più che tra i preti nostri non trovarò ne un miglior compagno ne un miglior Direttore di Spirito. Dirò che DeMarchi non ha una pietà di colli torti, ma la pietà che caratterizza un buon prete. La condotta di DeMarchi in San Luigi gli ha procurata una stima superiore a quella d'ogni altro tra noi; infatti, mentre che questa casa formava lo scandalo della Parrocchia, la reputazione di DeMarchi fu sempre illusa. DeMarchi è l'uomo tra i pochi che io obbligo ad accettare il posto di Superiore o assistente in questa casa, giacché



vecchio in questi paesi, zelante per il bene della Congregazione, ed uno di quei pochi  
 sappia accoppiare religiosamente il mondo e Dio, voglia dire un uomo che sa la maniera  
 di guadagnarsi l'affezione del popolo per il loro bene, e quella della Congregazione  
 uno di quei pochissimi che accoppia la conoscenza del temporale collo spirituale  
 e perciò capacissimo a formare questa casa bene, e ancora a far moltissimo bene  
 nel modo che si dovrebbe: il solo che potesse impegnarsi e che saprebbe tra molto  
 riuscire a stabilire in questa città la nostra Congregazione qual si dovrebbe. Il Sig.  
 Mallen è forse convinto di tutto ciò: ma temo che si ricordi qualche vecchia  
 storia: so che circa nove anni sono De Marchi e Mallen mentre erano al  
 Barrens ebbero una piccola battaglia; so ancora che De Marchi aveva ragione,  
 e la maggior parte del torto era dalla parte di Mallen, ma lui sa quanto è  
 difficile che un prete perdoni, o dimentichi, di più gli Spagnuoli, come ne  
 ebbi anch'io una fatale esperienza: perciò ho ben ragione di sospettare che il  
 Sig. Mallen non tratti al presente De Marchi ~~come~~ lo meritava presso della  
 Congregazione, ma piuttosto in vista di quella vecchia riddotta battaglia. Altri  
 menti come mai potrebbe decidersi a privare questa Parocchia del buon De Marchi  
 di più spendo il solo al presente che conosca lo stato sì spirituale che temporale  
 della casa edella Parocchia, il solo in cui il popolo abbia una qualche confidenza  
 so che De Marchi è pronto più ancora desidero di lasciare S. Luigi, ma dico  
 che De Marchi non si può cavare senza apportare un grave danno a molte  
 coscienze, e a tutta la Parocchia. Mi sono risoluto a comunicarle tutto ciò  
 perchè sono convinto che De Marchi è maltrattato, perchè so che la sua  
 Vocazione è in pericolo, e perchè so che si trova molto afflitto in vedersi  
 così ingiustamente trattato da coloro che dovrebbero prestargli le più sincere  
 rimonstranze di affezione e confidenza. Ma no il Sig. Mallen metterà la  
 sua confidenza piuttosto in uomini incapaci, ma buoni per lui, coll'ottimo  
 capace di niente altro che di dire sì o no secondo il piacere del  
 Visitatore o Superiore. Deprimi sono gli uomini grandi scelti a consigliare  
 Despotismo: in qual maniera pensa V. Signoria che le cose spendo quali  
 le rappresenta, e sarei pronto anche a confermarle con giuramento

come mai, dico, può immaginare che la città marcino qui su quel piede che si dice  
 o su quel piede che meno dovrebbe disgustare i soggetti. Ecco ora un'altro fatto  
 che prova ad evidenza la mia proposizione. — Ognuno conosce il sig.<sup>ro</sup> Hollando  
 Maestro de' Novizi in questa città; ognuno sa che è un buonissimo uomo per  
 se stesso, ma incapace primieramente di essere Superiore di una Casa dove deve essere  
 Parroco ancora; un uomo che non ha mai veduto altro che le foreste del Barrens, non  
 ha mai praticato il ministero in alcun luogo; un uomo che <sup>sa</sup> ~~fa~~ consistere la verità  
 in torcere il collo, o in certe ave Marie, e poi non sa far scrupolo di esporre  
 dei malati a morire senza i necessari Sacramenti; cioè non per cattiva volontà,  
 ma per mancanza di esperienza del Mondo, e capacità: È un uomo così ristretto  
 nelle sue viste, un uomo di quella fatta che, già di più, vorrebbero fermare il paese  
 per la Cong. e non già la Congregazione per il paese: può essere buono a dirigere  
 qualche novizio, ma giammai una Parrocchia in città. Oltre di ciò pochi giorni sono  
 il sig.<sup>ro</sup> Maller tenne consulto Provinciale, e chi furono i consultori? Il buon Seno,  
 il sig.<sup>ro</sup> Lynch, e il terzo il sig.<sup>ro</sup> Hollandino. Che cosa pensa sopra mai risultare  
 da tali consulte? Il migliore tra essi era il buon Seno, ma dopo è troppo  
 umile per combattere molto. Il sig.<sup>ro</sup> Lynch un buonissimo uomo, ma teme che  
 mantenga qualche piccolo pregiudizio contro i Sacerdoti. Principalmente viene  
 il sig.<sup>ro</sup> Hollandino; questo è incapacissimo per le suddette ragioni; e non aveva  
 i Sacerdoti quasi un diritto di esser là al luogo di Hollandino? Almeno, propo-  
 dolo con certezza, aveva più di buon senso che tutta la consulta insieme, e  
 potrei provarlo se non fosse per annoiarla di troppo. Più dunque persuasa  
 che si richiede un uomo capace alla testa di questa <sup>Casa</sup>, tanto più che il sig.<sup>ro</sup>  
 Maller sembra non curarsene affatto, eppure è ben qui ora perpendiamola  
 miglior proprietà in America. Ma per far il bene ci vuole la confidenza  
 del Visitatore nei soggetti. Superiori si lamentano spesso che noi soggetti  
 non abbiamo abbastanza di confidenza in essi, ma quali sforzi fanno la maggior  
 dei Superiori per guadagnarsi l'affezione dei soggetti? Fino al presente hanno  
 travagliato più <sup>parte</sup> toglierli quel poco che avevano di quello che di aumentarla.  
 Quali sono le cure che si hanno per i nostri malati? pochissime o nulle affatto.



quel credo lei sia la ragione per cui perdiamo sì sovente dei soggetti eccellenti se non la crassa negligenza dei Superiori. Qual altra fu la ragione per cui poco si è tosto privati del buon Sig<sup>r</sup> Francois, se non che la negligenza in chiamare il Medico quando era tempo? Si lasciò che la malattia facesse il suo corso prima di arrestarla. Il Medico stesso lo pronunziò disperato appena lo vide: e questo non è il solo. Oltre di ciò: Lei deve conoscere il debole stato e temperamento di DesMarchi, attaccato come è di spalla, ne sente i duri effetti quasi ogni notte ed ogni dì, eppure fu rimproverato perchè non andò alla Meditazione per qualche tempo, fu rappresentato come irregolare, e temo anche calunniato come se prendesse poco a cuore gli interessi della Congregazione. Ora una tale proporzione fosse avanzata posso asserirla e provare che è tutto contrario. Io penso che il Sig<sup>r</sup> Mallet sibbene che il Sig<sup>r</sup> Rollando dovrebbero ringraziare il Signore per preservarli DesMarchi tale quale si trova, e trattarlo ancora quale si merita. Vi Signore, potrebbe crederlo, tale accusazione fuorvi partita contro DesMarchi, e si era perfino deciso di rimuoverla da S. Luigi; Io ho fatto il mio meglio per impedirlo, non so ancora se avrò riuscito, perchè come ben sa le ragioni di un soggetto valgono ben poco sovente con certe Superiori che si lasciano guidare da chi non dovrebbero.

Un'altra ragione per cui la pace è sovente disturbata <sup>in queste parti d'America</sup> egli è che i Superiori locali vogliono mettere il naso dappertutto, e sebbene vi siano ufficiali si arrogano nello stesso <sup>tempo</sup> il potere totalmente. Si hanno procuratori ma pro forma, si hanno prefetti di Seminarii anche pro forma. Bisogna che osservi qualche cosa che mi è sembrata ben curiosa. Io sono stato per più di due anni all'Assunzione, e là vi ho veduto il Superiore perdere da due a tre ore <sup>del giorno</sup> alla cucina, preparare il pranzo, e la cena, e il fuoco allo stesso tempo là alla cucina. Non so in qual libro trovare che il Superiore sia obbligato a far la cucina, quando vi è un fuoco pagato espressamente per ciò: questo è nulla, ma so bene che alla cucina non si studia, non è là che si preparano le classi di Teologia, di filosofia, e di Scrittura, e molto meno il Sermone per la Domenica, eppure è ben all'Assunzione che tali cose si fanno, e poi la Domenica si predica sempre

la stessa ragione, si fa vedere negligenza di studio per tutto nelle Scuole, sul pulpito, alle conferenze: io l'ho detto mille volte al Superiore stesso che detta non era la maniera, ma nulla giova. Per la cucina si trovano a perdere tre ore del giorno, ma non vi è mai tempo per prendere la dovuta cura dei Seminariisti. Non so come intenderla. Io penso che gli Spagnuoli si proteggono molto l'un tra l'altro. Veggia per esempio Sabaria fu sofferto per dieci o dodici anni alla Affunzione, si provò di farlo partire, ma mai si riuscì che troppo tardi, lei sa gli scandali che esistevano all'Affunzione, oppure tutto passa col Sig. Marnon, tutto si copia davanti al Vescovo, e Seminariisti alla meglio. Ma lasci che un'altro dispiaccia il Sig. Marnon il Vescovo, se non è uno Spagnuolo si fa partire ben presto, ed ecci come fui trattato io in quel Seminario. Al tempo del Sig. Timon ognuno era caro a lui purché fosse un buon prete, ora non so cosa sia necessario oltre di esser buon prete. — La prego a servirsi della mia informazione presso il nostro Onorevole Padre colla necessaria prudenza, imperiocchè quantunque non ho detto alcuna bugia, pure se il Sig. Mallon venisse ad intendere che ho scritto contro di lui potrebbe perseguitarmi e anche non mi maraviglierei a mi facesse partire d'America. Dopo tutto ciò che ho veduto quei quindici anni scorsi in America non mi fido più di persona non importa quanto sia pio o santo. Prima di finire l'articolo dei Superiori mi permetta di osservare ancora contro coloro che sono esclusivamente contro le Parrocchie, che mi dicano cosa faranno quando saranno privi di tutte le Parrocchie, stabiliranno dei Seminari, degli altri collegi, altrimenti non potranno ottenere la loro sussistenza. — Durante questi quindici anni passati da che sono in America ho sempre ricevuto qualche regalo in moneta dai miei parenti, generalmente <sup>nel</sup> impiegato la maggior parte in opere di carità; ora mio Padre non è più, e non credo che in buona coscienza dovrei tormentare mia Madre, pure desidero avere qualche poca moneta a mio uso per comprare qualche libro o per altre buone opere col consenso del Superiore. Avevi chiesto questa permissione al Sig. Mallon, ma temendo che me l'avrebbe negata amo meglio che V. S. voglia chiedere per me il nostro O. Padre di darmi la permissione di tenere per me stesso la limosina delle venti



cinque mesi liberi che la Congregazione si accorda. La ragione che mi spinge a domandare una tal permissione si è che spesso si trovano Superiori i quali sembrano di farla con grande carità di accordarsi di comprare un libro quando anche si tratta di comprarlo con moneta che ci appartiene di casa nostra; bene spesso un prete è nella necessità di comprarsi un libro affine di poter insegnare propriamente come deve e alla meglio. Di più dico osservare che tutto questo ho detto in questa mia ne fui testimonia scolare, non fui ne pregato ne consigliato a dirglielo, ma lo feci spontaneamente giacchè mi avveggo che la Congregazione stessa, e i Superiori sono la causa primiera. Inoltre devo ancora osservare che non fui invitato a scriverle dal desiderio che potessi aver di qualche ufficio qualunque, no, non ne voglio; se avessi amato la superiorità avrei potuto restare a LaSalle ove per una dura necessità fui Superiore e Paroco durante tre anni e durante tal tempo ho sovente scritto al Sig. Timon di liberarmi da quella carica, di più, alla fine ne fui sì stanco che doetti finirla dicendo al Sig. Timon o che mi levaste la carica di Superiore, o che mi inviaste la dispensa de' miei voti. Anche io ero contro la Parocchie, ed ho sempre amato meglio i Seminarii, perchè mi sembrava che nelle Parocchie non si godeva la tranquillità che si trova in Seminarii, pure ho molto cambiato d'opinione dopo esser stato all'offenzione e qui a San Luigi nelle Parocchie, giacchè ho veduto che si può fare l'uno e l'altro, e che uno è in aiuto dell'altro. Dunque sarà pensato che non erro di giunta, e posto, son pronto a trasglierlo in ogni maniera che mi sia possibile, ma Dio mi liberi dall'esser infimo ufficio sia in Parocchie che in Seminarii. Sappia che cominciamo a deplorare la perdita del Sig. Timon, e sebbene una volta si credeva incapace ad avanzare la Congregazione, adesso si vede praticamente la differenza, e si comincia a stimarlo di più di quello si rispettava prima che fosse elevato all'Episcopato. Saper almeno di argere con chi si argueva, e consolava un affetto soggetto, tali cose sono straniere al presente. Finirà raccomandandomi alla di lei preghiera e rimanendo con alto rispetto

Suo Affetto Servitore

Suo Ubb. S. Lovatore

Louis Parody



St Louis. 24th Nov - 1852  
 M. Parodi.

Most honourable Father,

gratia D. N. J. f. sit semper nobiscum.

I had long ago made the resolution of never troubling You with complaints, yet I presently feel it convenient to break through my resolution. — You are aware that the Sisters of Charity in this country are about to take the french dress; this will take place, I hear, on the twenty fifth day of March. I am far, Most honourable Father, from pretending to advise You, or criticize your orders or dispositions on that score, but I merely wish to lay before you a few remarks which I heard from some of the best friends both of our congregation and of the Sisters. First the majority of the Bishops in this country is opposed to the change of costume, even some of those prelates that seem to be most in our favour coincide with the greater number. Next, it appears that many of the Sisters bear so great an aversion to the new dress as to be ready to quit the Society rather than adopt it. I would not be astonished if the first effect of the change was to be a schism among the Sisters. Add to this that the new costume will be the subject of ridicule, and it will be censured as immodest by many. I say it will be a subject of ridicule, because if the sisters are laughed at and mocked even when they go out in their old costume, which has no marks of singularity, what will it be with the new? and that with the American population, which, as you, Most honourable Father, know is a mocking community both with regard to religion and country. The Socialists, who abound here, will ask no better diversion than to point at one of our Sisters, as a new ground to



to sneer at Religion. — The new costume will be censured as savouring of immodesty. In this country either in summer or winter You will never meet with a lady (however corrupted she may be) without either a shawl or a cape, so as to cover fully her waist; though there is a great deal of vice in this Land, yet women are generally modestly attired at all seasons. The Sisters in their new costume without a shawl or a cape will be then more singular still, more pointed at, and easily suspected guilty of what they are bound to abhor; then instead of edifying the people as they have done heretofore, they will be a stumbling block, and an occasion of sin for many. Moreover I do not see how they could stand this cold climate, and often unhealthy, without some kind of warm cloak or shawl. Moreover, Most Honourable Father, the new costume will hinder many a good person from joining the Society. If the change is of so paramount necessity it seems to me that the poor sisters should be dispensed from wearing the new costume out doors. We have a decree in the Synod of Baltimore forbidding the priests to go out in their cassock; now if there was something of the kind in favour of the Sisters it would do very well. Our congregation will gain very little by this new contrivance, it will be a new blow. I feel now easy in my mind, I have laid before You, Most Honourable Father, some few grounds showing the impropriety of a change in dress; I am convinced that what I foresee will come to pass. But if any one would suspect my statements as suggested by any passion, I would beg of you, Most Honourable Father, to consult on the matter the Rev. Father Murphy Provincial of the Jesuits residing in St. Louis and Rev. Father LeSmet S. J. one of the most respectable and ablest missionaries in these western countries; and they will tell



you more on the subject than I can. I am very sorry that the  
 Rev. of Mr. Mallin did not reach any farther than it has actually,  
 in the concern of the New Costume of the Sisters. - I would say more,  
 but the few observations I made will be sufficient. I must say, however,  
 that I have no interest with the Sisters, for, I never visit them, nor  
 desire to have any thing to do with them: but I vehemently wish  
 to see them prospering every where, and particularly in this Country,  
 where they have done and are actually doing great good. I lay my  
 remarks humbly at your feet, Most Honourable Father, and rest  
 assured: I beg most humbly your prayers for the poorest of your  
 children but no less affectionate and remain

Your Most humble St.  
 Louis Parodi S. P. C. M.

St. Louis  
 January the 6<sup>th</sup> 1852.

S. P. Most Honourable Father, I beg of You and act of Charity  
 towards one of my nearest relations, who has become an infidel; I  
 beg your prayers for him, those of the Sisters, how glad and grateful  
 would I feel to You if you got for him the prayers of the Archconfraternity  
 of the Most Holy and Immaculate Heart of Mary in the  
 Parish of our Lady of Victories! Please, Most H. Father, to indulge  
 my freedom: but if the person above mentioned were converted it would  
 be the cause of many others.

L. P.



Monsieur *Cherme* *Président Général*  
 des *Lazaristes*  
 PARIS  
 8  
 Mo. 5  
 Paris  
 France.

PASQUAL



Cape Girardeau. 31. de Julio de 1846.

Gratia Domini Nostri Jesu-Christi sit semper Nobiscum.

Señor Figuerola: No estrañe V. si he dilatado la respuesta a su estimable carta; Dos razones me han impedido de hacerlo; la primera por haber estado ocupadísimo hasta hoy día primero de vacaciones; la segunda, porque creíamos que el Sr. Timon vendría para la distribución de premios, y yo me había propuesto hablarle cara a cara y poder de esta manera darle a V. una respuesta decisiva, pero este plan ha sido frustrado porque no vino.

N.º me dice en su carta que hace tiempo que hemos sido destinados para el Mexico por el Sr. Supr. G!; esto no es nuevo para mí, pues cuando el invierno pasado supe, que yo particularmente había sido destinado para esa nueva misión, pero el Señor Timon con sus consultores, antes de noticiarme nada de esto, se apresuraron para hacer revocar una tal decisión escribiendo al Sr. G! que me dejase en donde me hallo hoy día, lo cual me causó, cuando lo supe, mucha pena; porque la primera determinación del Gen! era enteramente conforme a mis deseos los mas ardientes.

Ademas, N.º me suplica, que le diga francamente si tengo algun inconveniente de agregarme a mis hermi. y antiguos compañeros; a lo cual le respondo, que no solamente no tengo inconveniente alguno, sino que le seria muy agradecido si N.º pudiese conseguir que yo vaya al Mexico con mis antiguos compañeros y h!; No obstante le dire tambien que sificilem rem queris: sin embargo puede probar dirigiendose al Sr. Timon: Le digo que se lo agradeceré mucho si me consigue poder ir con V. por que deseo ardentemente salir de este desgraciado pays: Y en resumidas cuentas le

le dire que si no voy al Mexico, estoy decidido a escribir al Supr. G<sup>l</sup> que me deje volver a España: Me parece que le manifiesto bastante mi corazón, por eso no presigo mas adelante con la pluma, lo cual no seria así si pudiera hablarle facie ad faciem

Después de estar bien enterado del contenido de su carta la envíe al Señor Verreta encargándole que la enviara al Sr. Domenech.

Pueque a Dios por mi afín que me conceda las gracias de las cuales tengo tanta necesidad, y al mismo tiempo de V.<sup>a</sup> muchas memorias al Sr. Brugnet y a todos esos Señores de mi parte, y V.<sup>a</sup> recíbalas de su seguro servidor L. B. S. M.

R. Pascual i. l. d. l. P. a. l. m.

m<sup>r</sup> Pascual

Cape Girardeau 11 Juin 1849.

La grace de notre Seigneur S. C. soit toujours avec nous.

Très honore père: Voilà plus de dix ans que j'en ai le bonheur de m'entretenir avec vous la dernière fois, lorsque vous eûtes la bonté de m'accompagner à la diligence pour me transporter au Havre où je devais m'embarquer pour venir en Amérique: Oh! que de choses ce sont passées depuis lors; C'est avec beaucoup de plaisir que je me rappelle de quelques unes; mais pour d'autres, je voudrais, s'il était possible, les mettre dans un éternel oubli. Mais, laissant tout cela de côté, permettez-moi de vous dire, que non obstant mon incapacité aussi bien que mon indigence comme vous savez très bien, la divine providence voulut que je fusse rangé parmi le nombre de ces ministres, et que je fusse en même temps employé dans l'exercice du St ministère, ayant été envoyé par mes supérieurs dans une paroisse à pelle Natchitoches, où j'ai passé tout le temps jusqu'au mois de Février dernier, que cette même providence m'ordonna par la voix de mon supérieur de quitter la paroisse pour aller au Cape Girardeau pour enseigner l'Espagnol. Que le bon Dieu soit béni.

Je viens de savoir que vous rappelez quelqu'un de nos confrères espagnols pour aller en Espagne, ou la Congrégation, dit-on, va se rétablir; cela me fait beaucoup de plaisir, et en même temps me fait concevoir de nouveaux desirs d'y retourner moi-même si toute fois cela étoit possible; Ainsi, mon très cher père, permettez moi de vous <sup>dire</sup> tout bonnement que l'objet principal que j'ai en vous écrivant la présente, n'est autre que




celui de vous demander la grace, si toute fois vous le jugez a propos devant Dieu, de me faire retourner en Espagne: La plus forte raison que j'ai pu vous adressant un pareil demande est celle-ci; C'est que Quant on a vecu quelques années dans la Congregation en Espagne et quant suite on vient en Amerique, on trouve réellement une difference immense lors qu'on compare l'une avec l'autre. et ~~par~~ ~~quelqu'un~~ qui desirerait ~~vivre~~ réellement vivre de l'esprit de veritable missionnaire ne pourrais presque s'empêcher de soupirer ardemment de quitter celle-ci pour aller dans celle-la.

Aussi, je vous ferais savoir que depuis bien long temps M<sup>r</sup> Armengol voudrait m'avoir avec lui au Mexique, comme il me l'a fait savoir différentes fois: a cela je vous dirais que si on m'y envoie j'irais avec plaisir, étant convenu que je trouverais au Mexique la même Congregation de la mission que j'avais laissée en Espagne. Et M<sup>r</sup> Armengol a trouvé a l'assemblée general assuré-ment qu'il vous en parlera la dessus; et a lors vous déciderez ce que vous jugerez a propos.

En finissant permettez moi encore de vous dire, que je suis disposé a me soumettre a vos ordres telles quelles soient, étant bien persuadé quant faisant votre volonté je fais celle du bon Dieu, ce qui n'est pas une petite consolation pour moi.

Je me recommande a vos prières comme aussi a celles de tous mes bon confrères. Daignez agréer mes très humbles respects et croyez moi bien sincèrement votre très humble serviteur

P. Pascual i. p. d. l. c. d. l. p.  


QUIGLEY



St. Mary's Seminary

Perryville, Perry Co. Mo.

July 11<sup>th</sup> 1861

Very Rev dear Confere

Gratia D. N. I. & sit semper nobiscum

It is only in obedience to your wish that I now write to you, as I have nothing in particular to communicate since my last. All are well and often speak of you, and do not I am sure forget you in their prayers. We are preparing to celebrate the festival of our holy Founder as devoutly and as splendidly as we can. We will be united in spirit with you and with all our venerable and respected <sup>Confere</sup> now at the Mother House in celebrating the first Vespers this evening and the Holy Sacrifice tomorrow. And surely not only you will not forget us before the Throne of our Holy Father St. Vincent, but you will do a holy



violence to his charity, so as if possible to draw off for a little his attention from others of his less indigent children, to obtain for us a more special and a larger share of that holy Spirit which made him what he was, and brought him where he is. I think if you have vespers at St Lazare at the hour we have them they are about finishing now so that taking into account our wretched position all over the world the God of St Vincent, and St Vincent in and for God will be honoured today a solis ortu usque ad occasum.

We have no news as yet of our Ordinandi's, but I suppose they are now sworn deacons of holy church, and to morrow will be ordained priests forever. If so, I would not be surprized to find some of them down on Saturday no doubt some of them would like to say their first mass here - but you know this better than I do. With regard to house matters our wheat is in and washed, 300 bbls of pretty good quality, the oats are hardly worth speaking of so poor are they in quality and quantity. Mr & Keefe promising

you soon after your return some real good potatoes.  
 I procure the seed of which he took particular pains.  
 Every thing is quiet all around us. It is in the  
 south west part of the state between Springfield  
 and Keosau that they have the hardest times. Gen.  
 M<sup>r</sup> Culloch is there with a large force and some  
 few but formerly hot skirmishes have taken place  
 already. The Governor is reported there. It is said  
 that Gen Lyon is going down there with 10,000  
 men but reports are so contradictory and the  
 newspapers so little to be relied upon that it is  
 hard to come at a true knowledge of things. All we  
 say is that civil war with all evils cannot now  
 be well avoided. I find from recent papers, that  
 the Sec of the Treasury proposed to raise a duty  
 on almost every article of daily use to meet the  
 necessary expenses of the war - v. g. 2<sup>1</sup>/<sub>2</sub> cent, 8<sup>1</sup>/<sub>2</sub> lbs on  
 Brown Sugar 4 on white, 15 cents on black & 20 on green  
 tea - same way coffee, molasses, 8<sup>1</sup>/<sub>2</sub> - also he pro-  
 poses to diminish 10<sup>1</sup>/<sub>2</sub> cent, the salary of gov. offi-  
 cials. To what if adopted would not such a tax

tion lead. The signs of the times are certainly bad.

Mr. M. Kenny & D. Hemicourt left on Tuesday for the Cape. Pissus went to St. Louis to go to the Hospital, he looked very bad and hardly any one here expect him to recover. The Doctor here could not tell very well what was the matter him except that the kick which he rec<sup>d</sup> some six months ago and from which he suffered much at the time turned in its effect interiorly and his appearance now is that of a person in a consumption. James Siddall was sent for by his uncle who was to meet him in St. Louis and take to his farm in Illinois where his family were staying. at same time an uncle in Pittsburg in the name of his mother wrote to tell him that he might go home. I wrote to this gent Mr Boland and told him where James was; he may be called home from there as his mother was sick.

I forward a letter to the Novices of Paris, you may easily guess, by a glance at it, who wrote it.

Y<sup>r</sup> ever affct J<sup>d</sup> St Coaspre in Yt  
John J. Lingley rec<sup>d</sup> Gen





St. Mary's Seminary

Perryville, Perry Co. Mo.

Février 10<sup>me</sup> 1862

Monsieur et très honoré Père

Votre benediction s'il vous plaît

J'ai vous écrit par M. Ryan notre cher Visiteur  
 quand il partait pour l'assemblée générale. C'est  
 donc maintenant temps de vous donner des mes nou-  
 velles et de faire savoir à votre Paternité comment  
 va notre Séminaire interne. Depuis que j'ai vous  
 écrit nous avons perdus trois, M. O'Brien un prêtre,  
 M. M. Simon et Terry. Nous avons aussi reçus trois  
 cleres et trois frères. Les cleres ont été reçus le beau  
 jour de l'assumption de la Sainte Vierge, dont un  
 est de ce séminaire du Barrens et les autres deux sont  
 venus de notre Séminaire à Niagara. Le séminaire se  
 compose pour le moment de 9 cleres et de 6 frères. De  
 nos seminaristes deux sont un peu chancellants, et  
 peut-être je puis dire avec assez de certitude que l'un  
 ou moins ne se persévèra. Quant aux autres ils vont,

très bien, Dieu sait loué. Nous avons peut-être reçus quel-  
ques uns un peu trop jeune et nous avoir attendre la  
maturité de leur jugement nécessaire pour un tel choix.  
Le saint jour de l'Épiphanie trois de nos Séminaristes  
ont fait les vœux, et je puis bien vous assurer, très  
Honore Père, qu'ils sont sur tous les rapports des ex-  
cellents sujets. M. Lamey (canadien) M. M. Namara (ir-  
landais) et M. Meyer (allemand): ils ont nous don-  
nés beaucoup de satisfaction pendant leur séminaire  
et j'ai grande espérance en eux pour l'avenir.

Nos Étudiants vont très bien et nous donnent beau-  
coup de consolation: ils sont en nombre 14 ici, un est  
à Niagara et un est absent en voyage à cause de sa santé.  
Deux de ceux qui sont ici à la maison sont invalides  
ils toussent et donnent quelque sollicitude pour leur  
établissement. Ils ont beaucoup à faire en étude  
parceque en addition à la Théologie ou Philosophie  
ils doivent pour la plupart <sup>étudier</sup> la langue française et  
allemand, tous les deux sinon nécessaire du moins  
très utile en cet pays ici. Vous avez entendu sou-  
vent, très honore Père, que le climat de notre Mission

ce n'est pas de le plus sain, il y a trop de frissons et de fièvre intermittente qui empêchent cela: c'est pourquoi que nos jeunes gens presque toujours perdent plus ou moins de leur force. Maintenant, mon pere, J'en crains que je suis trop relâché de leur permettre, même à ceux qui nous semblent plus forts un assez bon morceau de pain avec leur café au matin <sup>en carême</sup>. Ai je raison de faire ainsi?

Il y a un rumeur, que je crains n'est que trop vrai, que notre cher Confre Mr. Hayden Sup de notre maison de Nouvelle Orleans a été nommé eveque de Galveston en la place de Mon. Odier. Nous n'avons pas aucune communication avec le Sud depuis le mois de Juin passé, c'est pourquoi que nous n'avons pas de certitude mais tous les pretres de St Louis disent qu'il est vrai. Nous sommes toujours en crainte de perdre notre Visiteur, tant il est aimé et estimé partout. On a dit au commencement que c'était lui qui a été élu mais maintenant il semble qu'il est Mr. Hayden. Si nous perdons Mr. Hayden, nous perdons beaucoup c'est un excellent Confre: mais quoi faire? Apres tout si nous devons perdre l'un ou l'autre, qu'il

M. Hayden et nous laïse M. Rygan. En finissant  
 mes honore et bien cher Père, je me recommande à vos  
 prières et S. S. sacrifices et je demande encore vo-  
 tre benediction paternelle pour les Etudiants, les  
 Novices et pour moi-même qui est toujours

Avec les sentiments les plus filiaux  
 Votre dévoué fils en J. C. et S. Sacrament

John J. Leigley à p. en

Vous auriez la bonte d'excuser ma française d'Irlande  
 je ne m'i parle ou écris bien mais je suis content d'avoir  
 même la connaissance que j'ai : c'est grandement utile à  
 moi.





Murphy, Bal.

Rep. le 10<sup>avril</sup> on renvoit tout  
au Vincent.

St. Mary's Seminary

Perryville, Perry Co. Mo.

February 15<sup>th</sup> 1862

Very Res dear Sir and respected Confere

Gratia D N I C sit super nobiscum

One of our young priests Mr Shaw hands me a letter to forward to you, telling me at the same time its object - to ask permission to resume smoking: for he like the others has laid it aside since the publication of the decree against it. This request is, as I expected it would be, but a consequence of the permission granted to Mr Hickey to continue to smoke for they understand the words of the Sup. Gen as a tacit permission to continue indefinitely, to continue as before but more privately. Surely to all, if I may judge from myself, the decree against smoking is no small mortification. I have been smoking habitually since '51 or '52, and surely if the option were given to me to give up my supper or give up the cigar or pipe, I would say take my supper and leave me the fumee

Nevertheless when obedience requires the sacrifice I thought I ought to make it, and Mr O'Keefe who is a older smoker has also made it. Now it is hard to understand how young men who had been smoking but two or three months could find it so difficult to give up this habit, that they should need a particular dispensation from this general decree. If you allow me, dear Mr Malley, to tell you my petites pensées upon this matter, I fear that it will be very difficult to have this decree observed in our province. Whenever you go, you are presented with cigars - at times among ordinary presents is a box of cigars - if you are at a reunion at the cathedral as I frequently was during the more than four years I remained in Baltimore, you find almost all the priests, secular and regular - jesuits, redemptionists, and dominicans all smoking without the least idea of giving disedification. In fact the habit is almost universal, so that most esteemed Confessors of this Province had it as well as others, and the temptation always present will not be one of the easiest to resist. You I think do not smuff; but ask one who does if he would find it difficult to give it up after

having used it for some years! So far the decree has been observed here, but it is felt by several very much.

I am glad, Rev and dear Confere, that you are so much nearer to us now than you have been for several years past, and that thereby we shall have the pleasure of hearing from you more frequently. I can truly assure you that your name is not forgotten amongst us - that you are frequently and affectionately spoken of by those who had the happiness of knowing you in this Province and some have not yet lost all hope of seeing you once more in our midst. I suppose you have heard ere this the report, which I fear is too well founded of our good Confere Mr Haydens appointment to the see of Galveston. All communication between the North and South has been stopped since last summer, so that we can neither send or receive letters, so that we have nothing very positive, yet it is generally reported in St Louis as news brought up by some Sisters who were allowed to pass the lines.

Mr Ryan is from home at present but I will forward to him a letter from Paris just received which I think

is in your hand. All here are well: of the old school  
 we have M. M. Tomatore, Barbier, O'Keefe and  
 also our good Mexican Confessor Mr. Alaban. I wrote to  
 our most honoured Father about ten days ago and I had  
 the consolation of being able to tell him, what I know  
 will be hardly less so for you that we have here 26  
 young men students & Novices who, taking them on the  
 whole, are as well disposed and as earnest for their ad-  
 vancement in the spirit of our holy state, as we could  
 reasonably expect to find. There are many little items  
 of news which I might give you, if I did not think  
 you had already heard them from our good Ministers  
 and deputies. Our poor country is still in the same  
 distracted dis-united state, and God only knows what  
 these affairs may take. I speak of the country at large  
 for our neighbourhood and, as far as I can learn, St.  
 Louis is quite tranquil at present. Commending myself  
 and my little flock to your pious prayers I remain  
 very respectfully & affectionately  
 yr humble Confessor in Xt.  
 John J. Quigley ap. cur.



St Vincent's Church. St Louis Mo  
 m. maller. October 2<sup>nd</sup> 1862

Monsieur et très honore Pere

Votre benediction s'il vous plait

C'est toujours avec plaisir que je vois approcher le temps, quand, selon les regles de mon office, j'aurai le plaisir de s'entretenir avec Vous et de verser dans votre cœur paternel tous mes petites consolations et inquietudes.

Je vous accredit de mois de Janvier dernier, et depuis ce temps nous avons recus quatre dans le seminaire interne. M. Flynn le premier, recu le jour de Paques, est un excellent homme, au sa 28<sup>me</sup> année, il a beaucoup des talents, de la fiete et bonne volonte. s'il fera verser (et je n'ai pas le moindre doute) il sera un tres bon et utile missionnaire. Les autres s'ont entres derniere ment et je ne puis pas bien hasarder une opinion encore pour ce que leur regard. Mais je puis bien dire en general, que tous manifestent un bon esprit et me donnent beaucoup de la satisfaction. Entre eux il y a un, donc et l'esprit et la sainte ne sont pas trop bons, et qui probable ment ne sera pas admis aux saints vœux. Deux sont partis du seminaire faute de la vocation. Il me semble que nous recovons quelques uns trop jeunes et trop peu avances dans leurs etudes. Quelquefois ils ont que 16 ans quand ils entrent, et ne savent guere que le premiers principes de latin: nous avons ici une vingtaine de jeunes gens, dont dix etudient la Theologie et les autres dix les humanités et les mathematiques; en autre ils etudient les

langues françoise et allemande: très certainement, très honore  
 Pere ils ont assez et meme pour les jeunes Seminaristes trop  
 d'étude, selon moi. Les exercices spirituelles souffrent plus  
 ou moins, et les études et les classes sont si nombreuses qu'elles  
 peuvent pas gueres trouver du temps, apres les trois premières  
 mois, pour faire la communication ou d'écrire une lettre.  
 excepte les jours des vacances. Je voudrais bien que nos  
 Seminaristes et nos Etudiants aient les memes pratiques  
 et les memes exercices de la piété que ceux de notre maison  
 mere. Il y a le chapitre le lundi, mais pas le mercredi pour  
 les Seminaristes - c'est ainsi que je le ai trouvé pratique quand  
 je suis entré en office. Pendant le temps du seminaire ils  
 font tout; mais apres avoir faits les vœux, ils tombent quelque-  
 fois en peu en negligence, et se montrent peu soucieux des épi-  
 scopales choses. Ils vont quelquefois chez le Supérieur, quelquefois  
 chez l'assistant, quelquefois chez moi pour quelque permission  
 je ne trouve pas assez de simplicité ni assez d'amour pour la  
 pauvreté entre eux: ils demandent et reçoivent les choses qui  
 ne sont pas nullement necessaire et se montrent mecon-  
 tent s'ils sont refusés. Pour vous dire, très honore Pere, mes  
 petites pensées sur cette matiere, il me semble qu'il y a trop de  
 Maitres. M. Ryan est souvent absent, et surtout en mission,  
 et cela est toujours suivi de quelque dommage non petit  
 pour la communauté. et quand je vois quelque irregularité  
 je suis assez miserable d'être impatient, mais je ne veux  
 pas dire un mot (quoique je suis sous assistant de la mai-  
 son) quand l'Assistant est a la maison. On entend ~~et~~

(même quelquefois chez les étudiants) les maximes qui sont assez malsonnantes et qui donnent cause de regretter l'absence de cette tendre pitié qui est plus nécessaire pour nous missionnaires ici dans les Etats Unis que partant ailleurs. Vous savez que M. Abraham Ryan est sorti de la Congregation; peronne n'était surpris: il y avait trois ans que j'ai le attendu: il était plein de la vanité, mais aussi il était trop flatté; il a été mis "super candelabrum" trop tôt; voyagant ça et là et prêchant avant qu'il était sans Diacre. Mais, mon très honoré Père, je crains beaucoup qu'il ne sera pas le dernier qui va tourner le dos sur la Congregation: nous avons encore quelques jeunes pretres qui sont assez legeres - Dieu veuille qu'ils soient toujours fideles. Peut-être je dis trop - mais je ne puis pas m'en dedire. On permette aux nos pretres et même aux nos étudiants d'aller passer une partie des vacances avec leurs parents, ou avec les pretres seculiers. De sorte que les autres s'attendent la même permission et se disent quelquefois "en un ou deux années nous serons pretres et nous irons chez nous." Je ne fais que indiquer cette chose, sans dire mot des effets, que je sais que trop bien, sont suivies. Tout ce que j'ai vu depuis que je suis dans la Congregation, et surtout depuis que je suis directeur va me convaincre qu'il est très nécessaire de ne pas donner une trop grande liberté aux nos jeunes gens. Vous savez bien, J. H. Père, l'esprit de cet pays - un esprit de la liberté souvent mal entendue et un esprit qui tâche entrer dans tous les grades de la société.

Je voudrais bien, donc, tant qu'il est possible d'avoir tous les petits exercices de la piété, et surtout la règle toute entière bien observée. La règle de la séparation et du silence sont les plus difficiles pour nous de faire observer, et de temps en temps un petit esprit du murmure. Nonobstant toutes ces petites misères nous avons grande raison de venir et remercier notre Dieu pour la bonne disposition du plus grand nombre de nos étudiants et seminaristes. Peut-être je me plains trop et que je demande dans les autres, que je ne possède pas moi-même une vertu plus solide que je ne dois pas attendre. Je souhaiterais beaucoup, mais inutilement, que tous nos étudiants, puissent avoir le même bonheur que ces trois qui sont à présent à la Saunee que tous puissent passer le temps de leurs études à la Maison mère. En envoyant nos trois chers jeunes confrères, je pense que je puis bien dire, nous avons envoyés ce que nous avons du meilleur et ceux qui sauraient profiter bien de la belle occasion qu'ils ont obtenue. En finissant je vous prie T. H. P. de vouloir bien de nous <sup>donner</sup> une de ces bénédictions du Père du famille qui attirera sur nous des grâces toutes spéciales: et j'ai l'honneur être, très honoré Père, toujours

Votre fils très dévoué et serviteur très humble

Jean J. Quigley i. p. d. l. c. m.





St. Vincent's Church

St. Louis, Mo. January 12<sup>th</sup> 1863

Rev Sir dear and honored Confere  
 Gratias D N I C sit semper nobiscum

It was but the evening before leaving our dear Alma Mater the good old Barrens that I had the pleasure of reading your welcome communication of the 1<sup>st</sup> April; as I wrote to our M. H. Father about ten weeks ago this, with the exception of two items which I will append to a separate sheet, is a friendly rather than an official letter.

So far we have gone on very well in our new home; we have to be sure some inconveniences not to be experienced at the Barrens, but the greatest and most serious is I think the high prices to be paid for almost every thing we need especially food and fuel. Some of the Students who have been a considerable time at the Barrens feel the loss of the ball alley and the other gymnastic exercises they could enjoy there, but now

They have learned to live without them and  
 to supply their place by walks around  
 the garden and on vacation days through  
 the city or the suburbs. Last summer Mr. Ryan  
 sent several of them to the Barrens to spend a part  
 of their vacation, which they passed very agreeably.  
 The Seminarians are those who are the least com-  
 fortably lodged, but after a trial of last summer &  
 thus far in the winter we have not the least rea-  
 son to complain. I did fear for the summer heat;  
 for the seminary is a low garret just under the roof  
 running the whole length of the house, but as there  
 are plenty of windows and nearly always a good  
 breeze they suffered but very little. Moreover as  
 the great heat is in the time of the summer vacation  
 when not out in the city they are under a shade in  
 the garden and they spend little more than the time  
 of their exercising in the Sem. The Stud<sup>ts</sup> are 11. The one  
 whose name I forward was born in this parish, baptized by Mr.  
 Dehmann educated entirely by us and hardly knowing any priest  
 but ourselves. He is full of talent and sweet piety. The Novice  
 number 10 I rec<sup>d</sup> one on the Epiphany. I have good reason  
 to be satisfied for on the whole amongst the 21 of any men

There is really a good spirit: there is, however, a good deal of diversity of talent and piety among them; some few have very superior talents, the majority a good share of solid, and some two or three only so so. I may say the same as regards the piety — make the same distinction and division only I will add, entirely may, that a dash of american liberty nearly always enters in and does not much to improve it.

Poor American liberty! what a byword it must now be in Europe. There is nothing but carnage and slaughter in the battle lately. You expressed a hope in yr letter to me that this war would be soon at an end. I did not, nor did others, entertain such a hope at that time; but now I entertain <sup>it</sup> the war is too savage, the carnage is too dreadful, the loss of life is too great to continue much longer. On the 31<sup>st</sup> of Dec 81 Jan there was an awful battle in Tennessee — the federals smothered the prices — the army more than half cut up — it was 45,000. on the fed. Gen. Rosecrans, brother of the Coadjutor of Cincinnati, commander. Illinois cries for a cessation of hostilities and threatens to call in her forces and decide from the contest. There are similar rumors of other states. There is even on both sides a desire of peace, but both are too proud to wish to manifest this — they say that intervention is desired, at least I think the masses desire

it. You no doubt shall have known all this from the French  
 gazettes ere this reaches you. I pass to something more in-  
 teresting ourselves. I had a letter from one of our Bauperes  
 at Niagara in which he tells me that the new building is to  
 opened next Thursday the 15<sup>th</sup> by a "house warming" Bro<sup>s</sup> Si-  
 mon, Lynch & Mr. Clorkey of Albany to be present. They have  
 almost 30 boys and this new and interesting institution is in  
 a most flourishing condition. I cannot understand how it  
 is: every one from Mr. Ryan down seems to take the greatest  
 interest in it - I have never been there and yet from no  
 place and of no place am I more glad to hear. The Bar-  
 rens also is doing very well. her number is unusually large this  
 year between 70 and 80 among whom are several promising  
 subjects for the "pundling press". Both these houses furnish their  
 quota - but the Barrrens still is far ahead in this point.  
 "It is a bad wind that blows no good" is an old proverb - the re-  
 volution in Mexico send us Mr. McCabe who as a professor of  
 Theology was a real god send and of immense advantage to our  
 present students who all revered the little man for his piety  
 and learning. Mr. Lavegeri replaces him. Thus as far as I  
 know the little bay is prospering. My old Boss. Mr. Guis-  
 timini is always the same good devoted hard working man  
 he tells me that he is building his new house - and let him  
 alone for raising money; if there is a dollar to be found



in Baltimore, he is the man to find it. It is only lately he wrote to me that a good Lady to whom he applied for aid gave him the respectable donation of \$1000 towards his new school - that is towards his new house into which when built he is to move and leave the present house and the little church for a school.

I hope our young Conferees give you satisfaction, in sending them, we sent you some of our best in every respect: we entertain good hopes of their future.

I will conclude this poor letter already too long by recommending myself to your good prayers when before the throne of our blessed Father and by subscribing myself with great respect and affection

Yr humble and devoted Confere in Xt

John J. Lingley up en

Mr Rolando requests me to send to you the enclosed obituary notice of one of our Brothers

I also send detached the notice of the two - a clerk and a brother - who have recently made their holy vows. Mr Ryan is in the East on his way to New Orleans by sea.



## St. Vincent's Church

St. Louis, Mo. 7<sup>me</sup> de Mai 1863

Monsieur et très honore Pere

Votre benediction s'il vous plait

J'ai le plaisir de vous envoyer les noms des trois de nos jeunes gens, qui ont dernièrement faits les saints vœux. Je prends cette occasion de vous donner quelques petits renseignements sur l'état de notre petit Séminaire interne: je dis petit, parceque pour le moment, il se compose de seulement sept sujets. Il y a aussi un autre qui notre cher Visiteur va amener avec lui de Nouvelle Orleans qui a pres que fini son seminaire la bas, et qui aussi a fini ses études et sera probablement ordonne prêtre apres le fete de Notre Saint Sauveur, il est françois M. Mandine et, on dit, un excellent jeune homme. Parmi nos Seminariistes il y a un, du moins, dont la vocation me semble assez douteuse, cing qui donnent

pour la vocation et l'esprit beaucoup de satisfaction, et un (le dernier recu) de qui je ne puis pas encore rien de certain affirmer. Il y a deux dont la sante est assez chancelante, qui sont menacés de consommation pulmonaire. Notre petit Seminaire de "Barrens" va fournir bientôt quelques sujets d'esperance donc j'ai fait la connaissance déjà. Quant a nos Etudiants; nous avons ici 14, qui vont, graces a Dieu, assez bien. Entre eux il y a beaucoup de l'esprit, de talent et de la foy, et le pluspart d'eux nous donnent grande consolation. Vous savez bien, Monsieur et tres honore Pere, qu'il faut bien attendre que tous ne sont pas les memes; un ou deux, qui sont un peu difficiles, exercent quelquefois la patience. J'ai signale, dans la derniere lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, quelques petites fautes qui vient de l'esprit de liberte qui regne partant ici, et qui je voudrais bien de faire; mais avec patience et douceur on y parviendra en deracinant ces petites choses qui on peut par suite. Pour les exercices de la foy, tous nos Etudiants font la retraite de Mois, la visite du St Sacrament et la lecture spirituelle tous les jours a la meme temps.

que les Seminariestes. Douze Etudiants sont appliqués à la Théologie; les autres deux étudient la Philosophie avec les Seminariestes.

Notre bon Visiteur n'est pas encore revenu; mais nous l'attendons la semaine prochaine parce que il est arrivé à New York. Nous désirons très grandement de le voir entre nous après une si longue absence; et il faut tout dire très honore Père, nous sommes mécontents qu'il est absent si souvent et si long. On dit que la fin que vous vous proposez d'avoir nos Etudiants et Seminariestes dans la maison du Visiteur ne peut pas être réalisée quand le Visiteur est absent la plus grande partie de l'année. Pour moi je suis bien de cet sentiment, parce que je trouve les inconvénients peut-être plus que les autres.

J'espère bien, très honore Père, que vous et nos très chers et respectables confrères de la Maison Mère sont contents de nos jeunes gens qui ont le bonheur d'être auprès de vous. Ils sont les premiers que j'ai reçus en le Séminaire et ils ont toujours montré des excellentes dispositions. Nous avons ici plusieurs qui ne cèdent à eux en quelques choses.



En finissant, je me prosterne a vos pieds  
 et je demande pour moi-même et pour  
 ceux que vous avez confiés a moi votre benedic-  
 tion. Je suis Monsieur et très honore Pere

Votre très humble et dévot fils

Jean J. Lingley <sup>up</sup> <sub>or</sub>

St Vincents Church. St Louis Mo.

December 9<sup>th</sup> 1863

Rev dear Sir and respected Confere

Gratia D. N. I. b. sit semper nobiscum

As I find a good deal of difficulty in writing french, I hope that our most honoured Father will not be displeased if I venture, for this one time, to write to him through you in english. I have been deferring from day to day to fulfil my duty (in other respects so pleasing) of writing to him, and of giving him thereby a little account of the charges he has been pleased to entrust me with.

Our little intern Seminary is rather low at present in point of number, in fact it has not been so low since I entered into office (Sept/59) nor for a good while before. We have now only 6 Seminarians clerics: since I last wrote to our St. Father two have made their holy vow and two have been sent away. One has been sent to the Seminary at the Cape as having no vocation for our state; the other has been sent down to New Orleans, on account of bad health, to continue if he be able his Seminary there. He has been sent down so that he may more easily retire to his family than for any hopes we have of his restoration: he is afflicted with a bad heart disease which a good catholic Doctor and friend of the Cong. says leaving little or no hope of his living long. The oldest in vocation of our Seminarians an Irishman in his 23<sup>rd</sup> year, is an excellent subject showing very good talents, much piety and a large share in the spirit of our holy State. The 2<sup>nd</sup> An American in his 26<sup>th</sup> year is a young man of good talents, fine address and a good desire of advancing in virtue. his great defects are a roughness in his expression and a want of resolution in carrying his good purposes into effect, the former of which exercises the patience of his companions sometimes the latter injures only himself; but then he is open, humble and docile, so that in



my opinion the good qualities he possesses make up well for his defects: he has  
 already made his good purposes. 3<sup>d</sup> An American (evangelist) in his 22<sup>nd</sup> year  
 a good, pious young man, rather poor in talents, but with a great turn and ap-  
 titude for ceremonies &c: his health has been rather poor, but is now much improved.  
 4<sup>th</sup> An Irishman in his 24<sup>th</sup> year, a splendid young man physically, mentally &  
 morally: in simplicity, humility and obedience he is a child. (but 6 feet 4 inches)  
 if he persevere in his vocation and in his good dispositions, he will be a fine mission-  
 ary. 5<sup>th</sup> A German in his 28<sup>th</sup> year: a good pious man: talents, ordinary, consti-  
 tution strong, dispositions very good, so that there is no difficulty in guiding or form-  
 ing him. 6<sup>th</sup> An American in his 17<sup>th</sup> year: he is a good boy: very fair talents  
 not remarkable for piety but at the same time pretty regular. I cannot say  
 any thing very positive of him, though I have doubts of his vocation: he is a  
 little over four months in the Seminary. They are all studying Moral Philosophy  
 You can see Rev and dear Sir, that I have much reason to thank God for the con-  
 solation I have in the fact that if the Seminarians are pious they are on the whole  
boni. They follow pretty much the same exercises, as far as I know, as the Semina-  
 rians of the "Mission Mare" - we have our chapter on Wednesdays, only on Mondays  
 and Fridays: there are a few other points of difference as I learn from the letters of  
 our young Confessors who are with you. Our Students in this house are  
 11. (there is a deacon at Niagara) one deacon, two subd.; 6 minors and 2 clerics.  
 They are on the whole well disposed: but lose by degrees that exactitude in ob-  
 serving rules which they had in the Seminary, and take upon certain little liber-  
 ties, and some two or three murmur now and then when every thing does not  
 please them. I endeavour to keep them to the point, and I am every day more and  
 more convinced of the necessity of requiring of them not to dispense themselves  
 when and as they like, for example one stays away from supper, another from  
 breakfast without giving a reason or saying a word. Mr Ryan perhaps finds me  
 too exact - and perhaps I am - but I do not expect to change, moreover all accounts  
 have confidence in me and for all of them I have both an esteem and affection.  
 Our prospects for replenishing the intern Seminary are rather gloomy: the Pa-  
 rens is our only resource. From the East there is hardly any hope: they look  
 on the west as a sickly, out of the way kind of place and are not willing to run

the risk of coming out. Some of our Novices who had come from the Seminary at Niagara, but afterwards left the noviciate, and several of our young priests, who were sent to Niagara, to recruit their health broken down in the West confirmed the already existing unfavorable opinion. You must allow me to say, and altho I may be wrong, I say it with a most firm conviction that our Community will neither increase nor prosper much till a healthier clime than Missouri ~~will~~ be found for the nursery of our young men: and on saying this I only echo the opinion of those who are most exemplary, most experienced and most devoted to the interests of the Congregation in this Province. What a pity that so many of our fine young men and some of our most useful subjects should be broken down and reduced to a state of comparative inaction! Mr. M. Smith and A. Smith, the Superior and Assistant of the Sem at Niagara are sick and away from their post in search of health. Mr. M. O'Connor and P. Gott are far gone in consumption. Mr. Beckey is very little better. Several of our students are but shadows of what they were when they came to us: and this from sickly clime and from a study beyond all measure of English, French, German, Greek, Latin, elocution, mathematics and philosophy all in the same course. The classes are so multiplied in our Seminaries at the Barrens and Niagara this year especially that it will be a miracle if some of our men do not break down. Three, four and five hours teaching a day with their other occupations will soon tell on our young priests. Even the Sup at the Barrens is complaining of the several hours he has to teach. But it may be easier to see the evil than its remedy. The number of our men is by no means equal to the work. The Seminary at the Cape is, I fear, going to be a failure. It went on really well only the first year, since that it has had but a languishing existence - its number is now only 15. The cause of its failure was the want of a fit Superior. I may as well speak plainly what I think, and what many who have a right to know, say expressly. The Sup is a pious man, a true missionary but all agree that he was not the right man in the right place. But who is the right man? who place there as Sup? I do not know! We have not, I must repeat it and I think the Visitor feels it, we have not men to supply our need, and to do justice to the works entrusted to us. The Bishops of the Province of St. Louis have proved



unfaithful to their promise of keeping their students at the Cape. They listened to the complaints of these young men and some of these complaints were ~~very~~ not altogether unfounded. The Abp. also sent several of his students who either left or were sent from the Cape to other institutions. Poor Mr. Ryan must feel all this. He surely leaves nothing undone, he spares no pains for the interests of the Congregation. Had we all an equal share of zeal and fervor & spirit the blessings of heaven would be more abundantly given to us. Perhaps Rev. dear Conference I ~~must~~ <sup>may</sup> have spoken too plainly, and what I have written may sound harshly in the ears of the Sup. Gen. and in your own. If so I must apologize and ask not to notice the style but the substance. Please ask for me the prayers and blessings of our most honored Father and at the same time assure him of my profound respect and veneration. Asking a good share in your own private prayers I am with great respect

Rev. dear Sir and venerated Conference

Your humble Serv't & Conf. in J. S. Grant

John J. Lingley Esq. Secy



## St. Vincent's Church

St. Louis, Mo. April 20th 1864

Very Rev dear Sir and respected Confere  
 Gratia D N I & sit semper nobiscum  
 I send enclosed the certificate of Mr. Michael  
 Flynn's vows taken this morning. We have an  
 excellent subject in this young man, whose regu-  
 larity, good spirit and true piety through the  
 whole time of his seminary gave me great satis-  
 faction and consolation. May he persevere in his  
 good dispositions and well directed application <sup>in pursuit</sup> of  
 virtue, and may Almighty God send us many more  
 such men! We have now but seven Semina-  
 rists, two of whom (Sons of the good old Berrey)  
 I received on the 3<sup>rd</sup> inst, and of whom conse-  
 quently it is rather soon to be able to say anything.  
 Of the five older ones, there is but one of whose dis-  
 position I have a doubt: as he has many good quali-  
 ties, we are willing to give him a fair trial - he has  
 already made his "bon propos". We must soon come

to a decision about him.

I received about ten days ago "the dimittimus," and your letter to Mr Ryan. I forwarded your letter to him in the East and I retain the document till I hear from him.

It is a blessing for the Congregation that Mr Rossi asked for his dismissal, it would have been a greater one had he done so two or three years ago. Do not be surprised to hear before long for more applications of the kind - the house is not yet fully cleaned, we have one or two old pieces of furniture which it seems to me are fast falling to decay: we shall see by and by. Mr Ryan would scold me for taking the worst view of things, but after all I must view some things so. Silk velvet bower, caries, little gold ornament hanging from the watch chain and hair dripping with oil and arranged a la mode all seem a little strange in a Missionary and at the house where the young men of the Congregation are to be formed: in sumibus uniformitatem servabunt" &c.

Our young men, Students and Novices are on the whole doing very well - they have a good spirit, keep the rule and apply themselves well to study. Two are to be ordained at Pentecost, and another at a

little later period who has not the requisite age to be ordained with the other two.

Mr Burke requests me to ask you to have the goodness to remind Mon. Salvayre to send his acct as soon as possible. Mr B says that for the last three months he has been expecting it.

You have been disappointed in not seeing our good Visitor at your grand celebration. Mr Courlanto & I suppose Mr Lempey will represent "les Ecluy Unis" very well. Recommending myself to your good prayers and S. S. sacrifices I am very respectfully

Y<sup>r</sup> humble servant and devoted Confere in pr

John. J. Lempey Wm

In Mr Ryan's absence I have given a letter of introduction to you to a Dr Gregory who leaves here in a few days for Europe. He is an excellent man, a pious Catholic and a great friend to our two families. He attends our Community gratuitously and spares no pain or sacrifice to serve us. Will you treat him well when he calls upon you and if not inconsistent lodge him in the Mai-



son here during the short stay he may make in Paris  
 I would be glad that Mr. Ryan was home that he might  
 have given him an "introductory" rather than me.



*St. Vincent's Church*

*St. Louis, Mo. April 21<sup>st</sup> 1864*

*Very Res dear Sir and Comrade*

*In the absence of our Very Res Visitor, I have the pleasure of introducing to your acquaintance and to your kind attention during his stay in Paris an excellent friend Doctor S. H. Gregory, a Physician of this city.*

*We are much indebted to Dr Gregory for his uniform kindness and for his devoted gratuitous professional services not only to the members of this Community, but also to any of our Comrades who may come from other Houses to this for the benefit of their health.*

*Your attention, then, to our very respected and valued friend will be highly appreciated by us all.*

*I am very devotedly yours in Xt*  
*John. J. Quigley C. M.*

Very Rev. M. Maller. C. M.



95 Rue de Sèvres Paris



*St. Vincent's Church.*

*St. Louis, Mo. Novembre 30<sup>me</sup> 1865*

*Monsieur et tres honore Pere*

*Votre benediction si il vous plait!*

*Il y a deja trop long temps que j'ai neglige de vous ecrire; c'est pour quoi que je vous en demande pardon et que je vous promets d'etre plus fidele a l'avenir. Je vais vous donner maintenant quelques renseignements sur l'etat de notre etablissement ici.*

*Notre petit Seminaire interne va tres bien grâces a Dieu et je pense, tres honore Pere que votre cœur paternel rejoindra de savoir que nos jeunes gens en general procurent pour nous beaucoup de satisfaction et de joie. Le seminaire est compose de sept sujets: la quantite est petite, mais la qualite est bien bonne. Tous ont beaucoup de regularite et de pieté et dorment beaucoup d'esperance non seulement pour leur perseverance dans leur vocation, mais aussi pour*



leur future utilité. La plupart d'eux ont bien de talents, et tous une suffisance respectable. Quant à nos chers Etudiants: il n'y a que sept dans cette maison. M. le Visiteur était dans la nécessité d'en envoyer deux à Niagara et un au Barrens pour aider nos Confères qui sont trop peu nombreux dans ces établissements pour la besogne. Tous ces jeunes Confères sont pieux et édifiants dans leur exerce et exacts dans l'observance de nos saintes Règles et diligens et laborieux dans leurs études. Il n'y a qu'une exception: un qui ne vaut pas beaucoup, et quoique il a demeuré entre et chez nous je doute grandement qu'il a jamais eu une vocation de Missionnaire: quoiqu'il en soit il n'a guère depuis deux années l'esprit. Il m'a dit qu'il pensait ne pouvoir soutenir nos coutumes et demeurer avec quelques de nos Confères tout sa vie. Je craign qu'il ne attend que la fin de sa vie pour faire comme des autres - sortir de la Congregation: c'est le même de qui M. le Visiteur a voyé dernièrement. Comme vous le savez très H. P. trois sont sortis depuis l'année passé, ils étaient des esprits mal fait, qui ont fait une

mauvaise impression dans l'esprit de cet pauvre  
jeune homme. M. le Visiteur se porte bien, quoiqu'il  
travaille beaucoup. Il est occupé depuis la fin de  
Septembre à donner des Missions: a présent lui et M<sup>rs</sup> Howard et Smith travaillent  
à l'église de S. Laurent ici dans cette ville de  
St. Louis. L'église est bien grande et néanmoins  
elle est remplie de monde tous les soirs à la  
sermons. Après la fin de cet mission, ils par-  
tent pour Chicago où ils doivent rester quelques  
jours avant Noël. Tout le monde est  
surpris comment M. Ryan peut soutenir tout  
de missions suivies avec un corps si frêle  
et si mince: travaillant depuis quatre heures  
à matin jusqu'à dix ou onze heures au soir.  
Je voudrais écrire plus au long, mais la grande  
difficulté que j'ai, à écrire en votre belle langue  
me défend: et de plus j'ai vous donné de mes  
nouvelles le plus intéressantes. Je finis très  
honoré Père en demandant votre bénédiction  
paternel pour tous nos jeunes frères et  
pour celui qui est avec le respect le plus  
profond votre fils quoique très indigne  
L. J. L. i. p. d. l. e. d. l. m.